



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

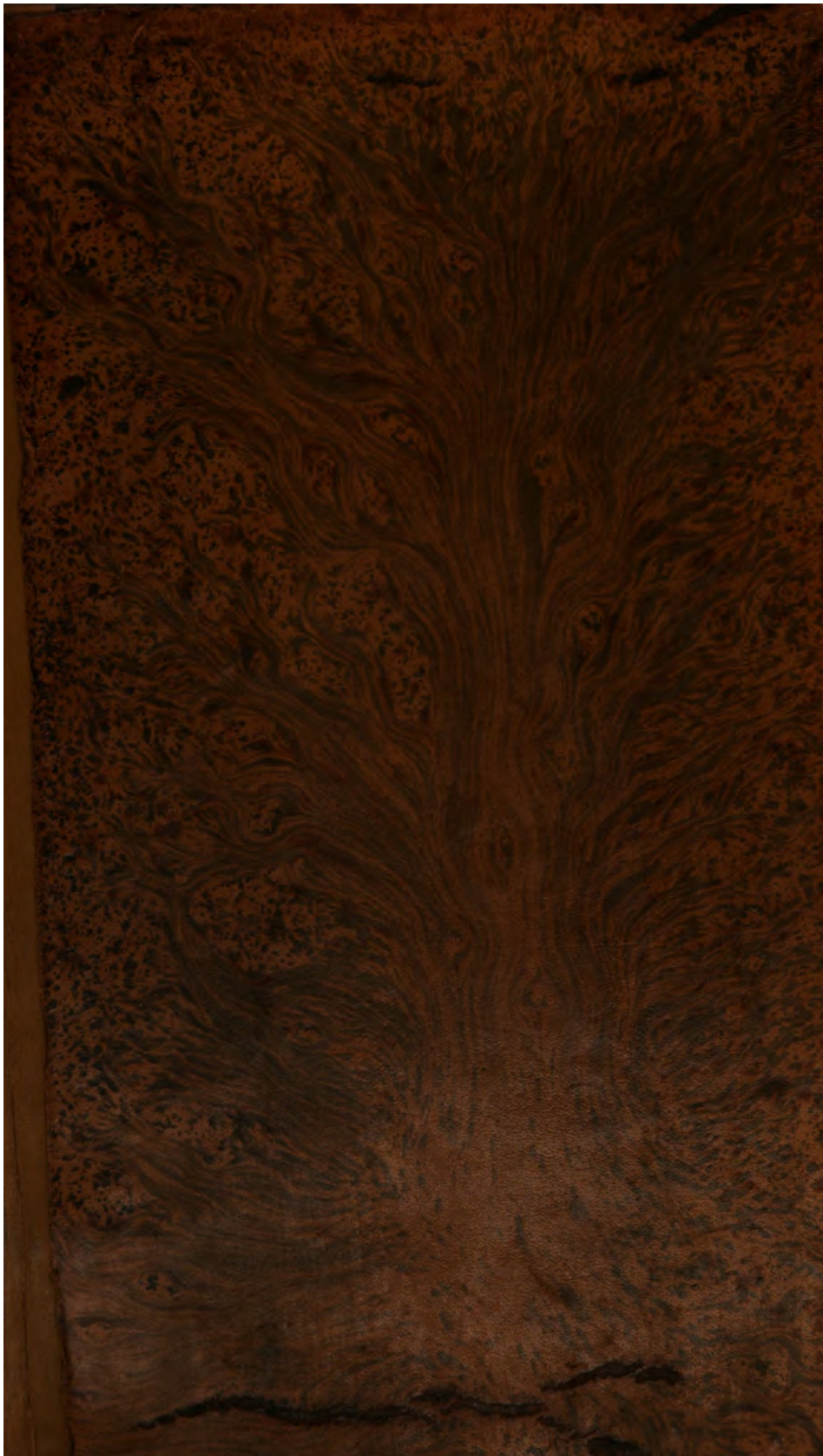
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

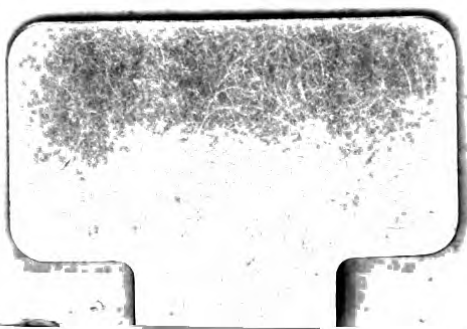


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

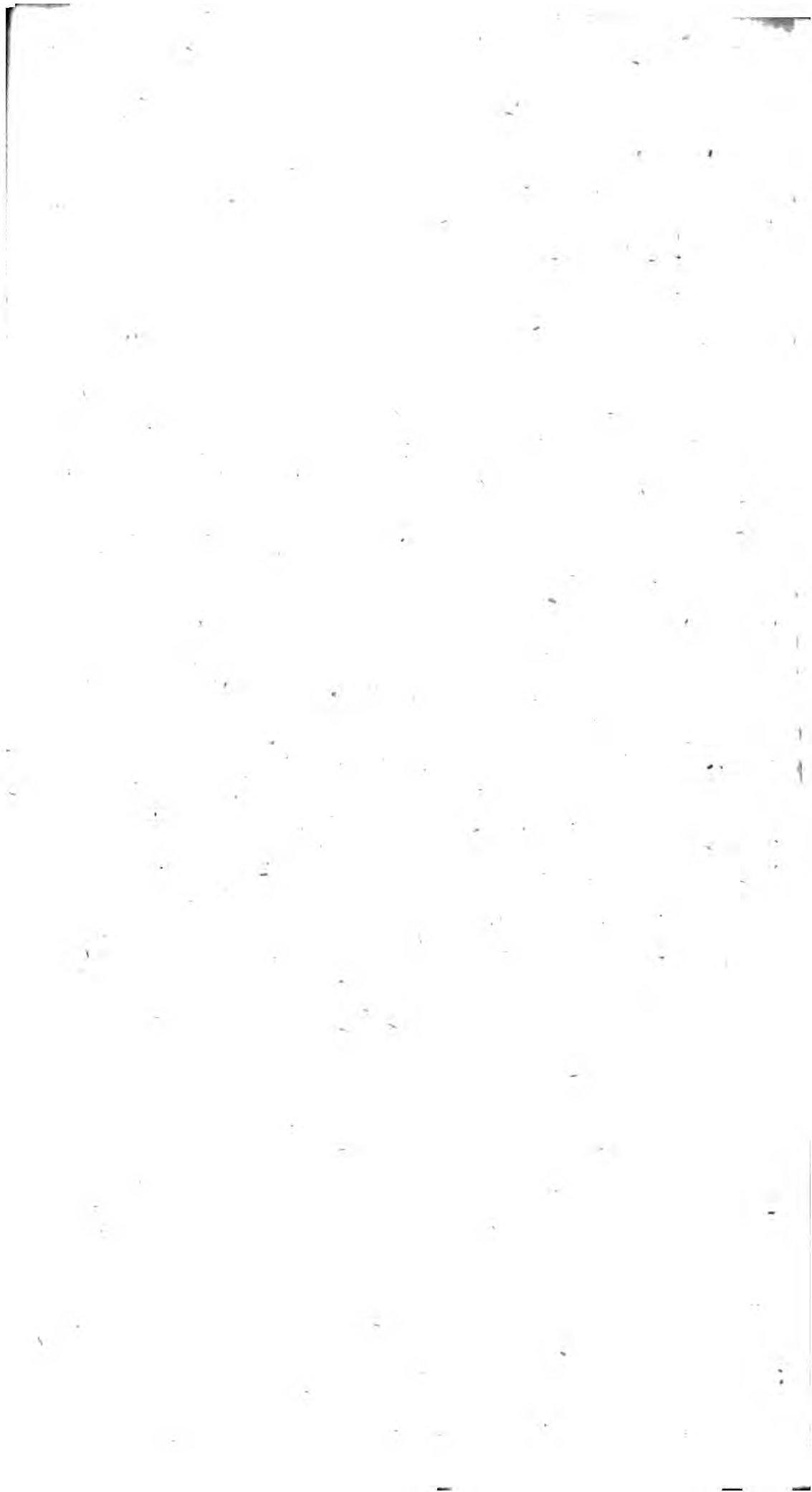


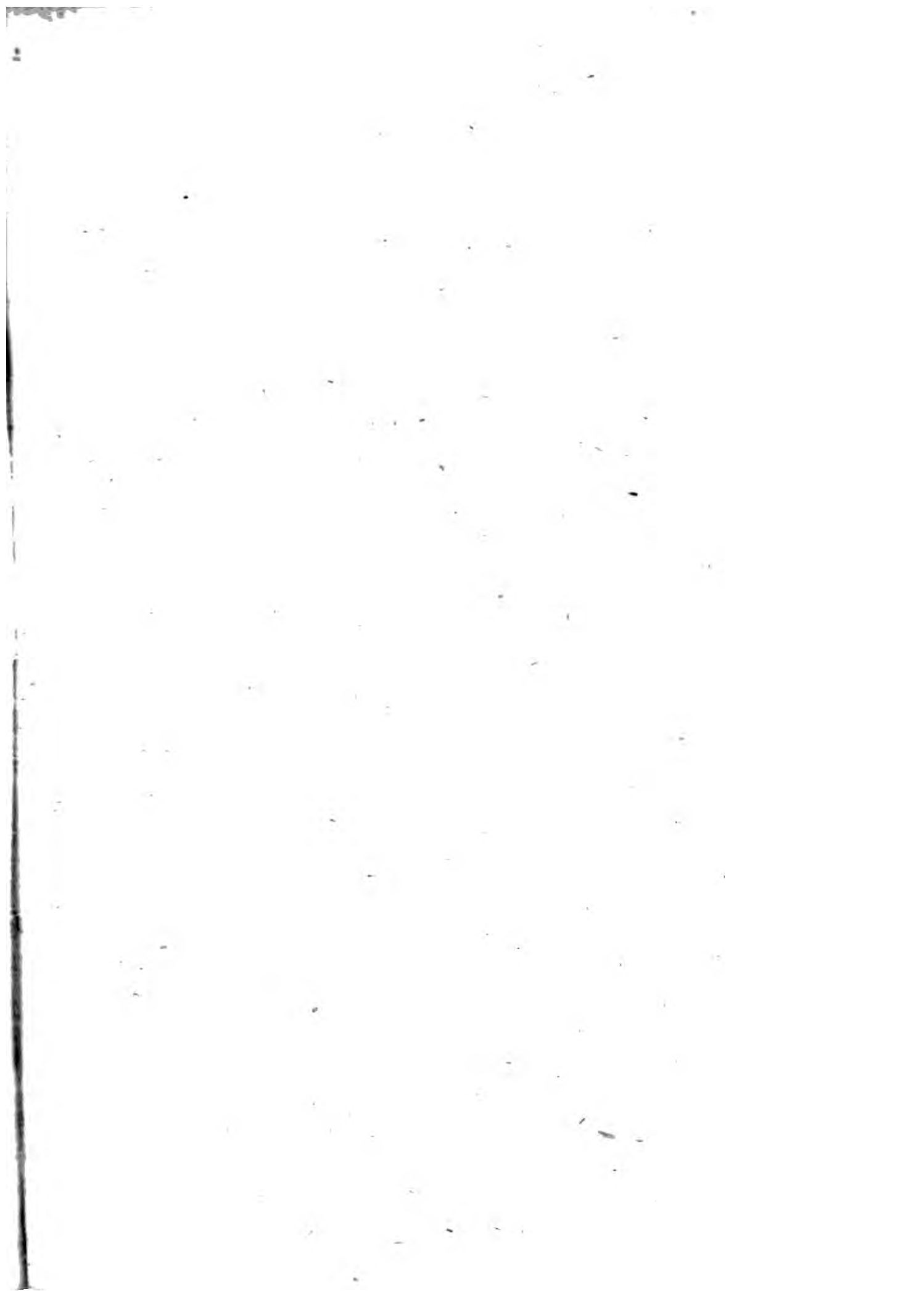


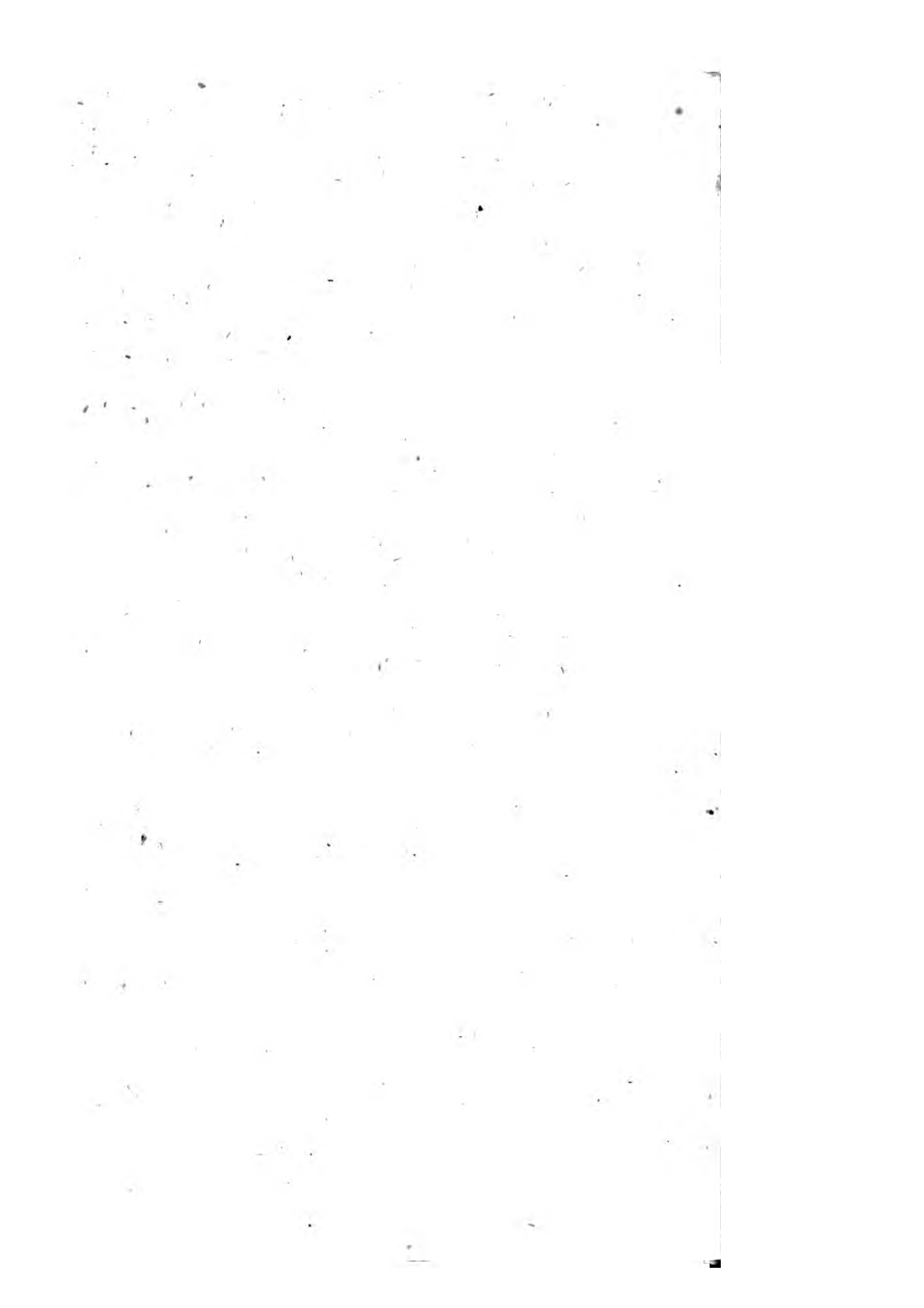
VI. 1785 / 1 (51)



~~593~~





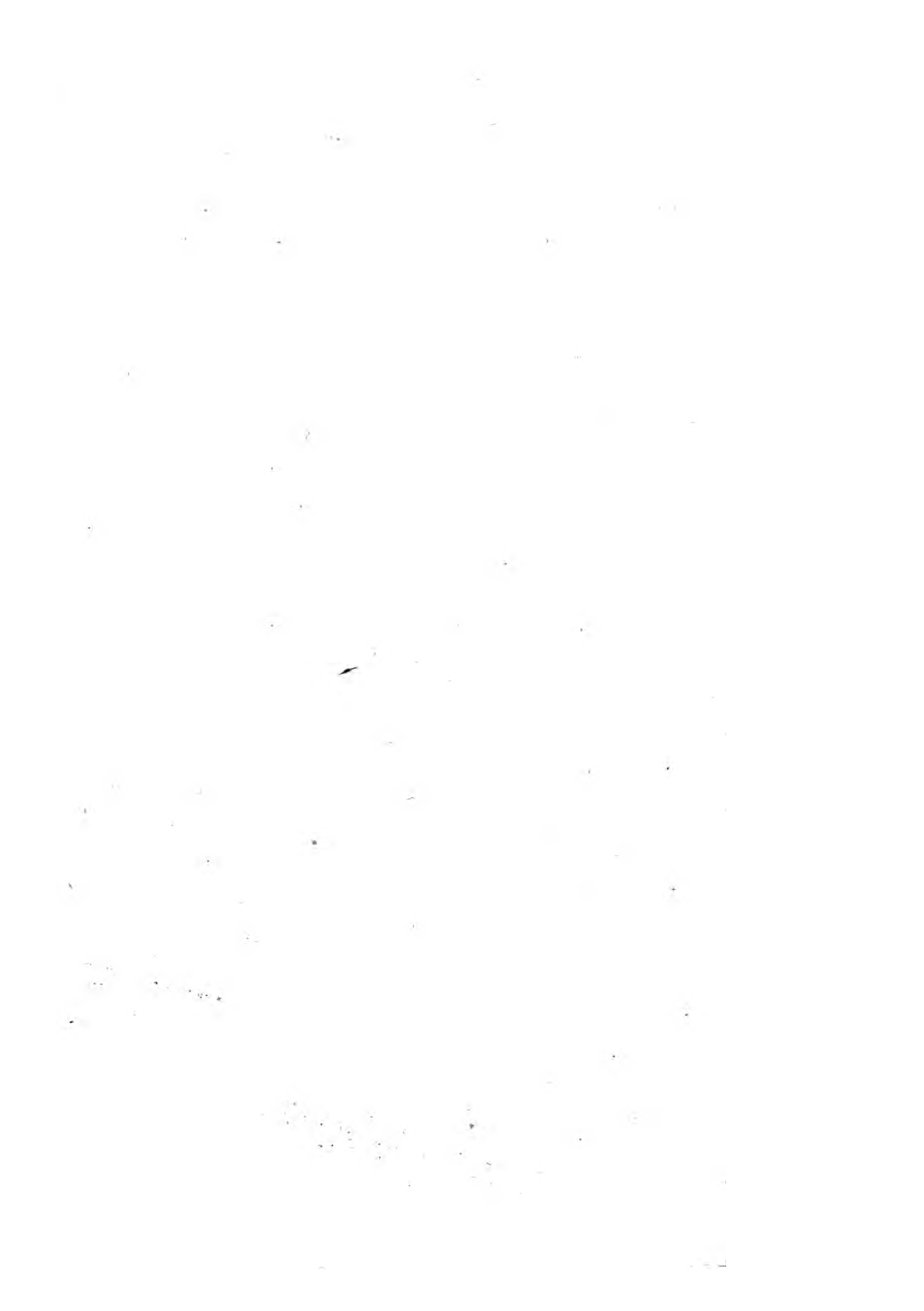


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME CINQUANTE-UNIEME.

51

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

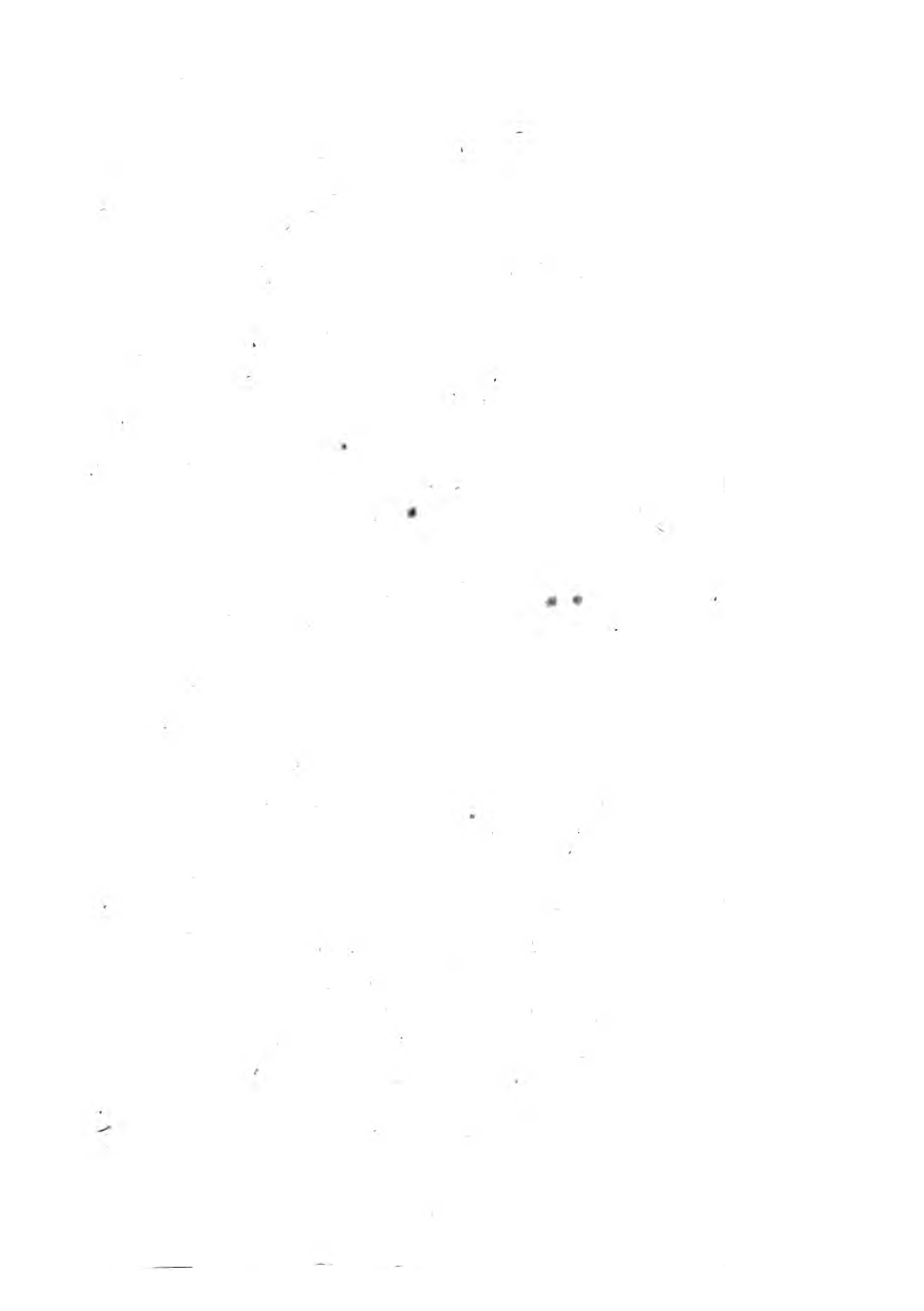
1 7 8 5.



DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

Dictionn. philosoph. Tome V. * A



DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

E.

EMPOISONNEMENTS.

RÉPÉTONS souvent des vérités utiles. Il y a toujours eu moins d'empoisonnements qu'on ne l'a dit ; il en est presque comme des parricides. Les accusations ont été communes, et ces crimes ont été très-rares. Une preuve, c'est qu'on a pris long-temps pour poison ce qui n'en est pas. Combien de princes se sont défaits de ceux qui leur étaient suspects en leur faisant boire du sang de taureau ? combien d'autres princes en ont avalé pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis ? Tous les historiens anciens, et même *Plutarque*, l'attestent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait saigner un de mes taureaux, dans l'idée que son sang m'appartenait, puisqu'il était né dans mon étable (ancienne prétention dont je ne discute pas ici la validité) ; je bus de ce sang comme *Atrée* et mademoiselle de *Vergi*. Il ne me fit pas plus de mal que le sang de cheval n'en fait aux

Tartares , et que le boudin ne nous en fait tous les jours , surtout lorsqu'il n'est pas trop gras.

Pourquoi le sang du taureau ferait-il un poison quand le sang de bouquetin passe pour un remède ? Les payfans de mon canton avalent tous les jours du sang de bœuf , qu'ils appellent de la *fricassée* ; celui de taureau n'est pas plus dangereux. Soyez sûr , cher lecteur , que *Thémistocle* n'en mourut pas.

Quelques spéculatifs de la cour de *Louis XIV* crurent deviner que sa belle-sœur *Henriette d'Angleterre* avait été empoisonnée avec de la poudre de diamant , qu'on avait mise dans une jatte de fraises au lieu de sucre rapé ; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamant , ni celle d'aucune production de la nature , qui ne ferait pas venimeuse par elle-même , ne pourrait être nuisible.

Il n'y a que les pointes aiguës , tranchantes , actives , qui puissent devenir des poisons violens. L'exact observateur *Mead* (que nous prononçons *Mide*) , célèbre médecin de Londres , a vu au microscope la liqueur dardée par les gencives des vipères irritées ; il prétend qu'il les a toujours trouvées semées de ces lames coupantes et pointues , dont le nombre innombrable déchire et perce les membranes internes. (1)

(1) On ne peut expliquer les effets d'un poison par une cause mécanique de cette espèce. Quelques-uns paraissent avoir

La *cantarella* dont on prétend que le pape *Alexandre VI*, et son bâtard le duc de *Borgia*, faisaient un grand usage, était, dit-on, la bave d'un cochon rendu enragé en le suspendant par les pieds la tête en bas, et en le battant long-temps jusqu'à la mort; c'était un poison aussi prompt et aussi violent que celui de la vipère. Un grand apothicaire m'assure que la *Tophana*, cette célèbre empoisonneuse de Naples, se servait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai (2). Cette science est de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poisons qui coagulent le sang au lieu de déchirer les membranes, sont l'opium, la ciguë, la jusquiame, l'aconit, et plusieurs autres. Les Athéniens avaient raffiné jusqu'à

une action chimique sur nos organes qu'ils détruisent en décomposant la substance qui les forme. Tels sont les poisons caustiques. Le venin de la vipère paraît n'avoir qu'une action purement organique. (Voyez l'ouvrage de M. l'abbé *Fontana* sur le venin de la vipère.) Nous ne prétendons pas prononcer que l'action mécanique des corps, leur action chimique, leur action organique, soient d'une nature différente; mais les faits prouvent que ces trois espèces d'actions existent, et rien ne nous prouve qu'elles doivent être réduites à une seule, ni même ne nous en fait entrevoir la possibilité.

(2) Il est très-vraisemblable que c'est un conte populaire: il serait plus facile qu'on ne croit de pénétrer ces prétendus secrets; mais ceux qui savent quelque chose sur ces objets doivent avoir la prudence de se taire. Ce n'est pas qu'il ne soit utile que ces vérités soient connues, comme toute autre espèce de vérité; mais on ne doit les publier que dans des ouvrages qui fassent connaître en même temps le danger, les précautions qui peuvent en préserver, et les remèdes.

6 E M P O I S O N N E M E N S .

faire mourir par ces poisons réputés froids leurs compatriotes condamnés à mort. Un apothicaire était le bourreau de la république. On dit que *Socrate* mourut fort doucement, et comme on s'endort ; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque sur les livres juifs, c'est que chez ce peuple vous ne voyez personne qui soit mort empoisonné. Une foule de rois et de pontifes périt par des assassinats. L'histoire de cette nation est l'histoire des meurtres et du brigandage : mais il n'est parlé qu'en un seul endroit d'un homme qui se soit empoisonné lui-même ; et cet homme n'est point un juif ; c'était un syrien nommé *Lizias*, général des armées d'*Antiochus Epiphane*. Le second livre des Machabées dit (a) qu'il s'empoisonna *vitam veneno finivit*. Mais ces livres des Machabées sont bien suspects. Mon cher lecteur, je vous ai déjà prié de ne rien croire de léger.

Ce qui m'étonnerait le plus dans l'histoire des mœurs des anciens Romains, ce serait la conspiration des femmes romaines pour faire périr par le poison, non pas leurs maris, mais en général les principaux citoyens. C'était, dit *Tite-Live*, en l'an 423 de la fondation de Rome ; c'était donc dans le temps de la vertu la plus austère ; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce, quoique le divorce fût

(a) Chap. X, v. 13.

autorisé ; c'était lorsque les femmes ne buvaient point de vin , ne sortaient presque jamais de leurs maisons que pour aller aux temples. Comment imaginer que tout-à-coup elles se fussent appliquées à connaître les poisons , qu'elles s'assemblaient pour en composer , et que sans aucun intérêt apparent elles donnaient ainsi la mort aux premiers de Rome ?

Laurent Echard , dans sa compilation abrégée , se contente de dire que *la vertu des dames romaines se démentit étrangement ; que cent soixante et dix d'entre elles se mêlant de faire le métier d'empoisonneuses , et de réduire cet art en préceptes , furent tout à la fois accusées , convaincues et punies.*

Tite-Live ne dit pas assurément qu'elles réduisirent cet art en préceptes. Cela signifierait qu'elles tinrent école de poisons , qu'elles professèrent cette science ; ce qui est ridicule. Il ne parle point de cent soixante et dix professeuses en sublimé corrosif ou en vert-de-gris. Enfin , il n'affirme point qu'il y eut des empoisonneuses parmi les femmes des sénateurs et des chevaliers.

Le peuple était extrêmement sot et raisonneur à Rome , comme ailleurs ; voici les paroles de *Tite-Live* :

(b) » L'année 423 fut au nombre des malheureuses ; il y eut une mortalité causée par

(b) Première Décade , livre VIII.

» l'intempérie de l'air, ou par la malice
 » humaine. Je voudrais qu'on pût affirmer
 » avec quelques auteurs que la corruption de
 » l'air causa cette épidémie, plutôt que d'attri-
 » buer la mort de tant de romains au poison,
 » comme l'ont écrit faussement des historiens
 » pour décrier cette année.»

On a donc écrit *faussement*, selon *Tite-Live*, que les dames de Rome étaient des empoisonneuses ; il ne le croit donc pas : mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année ? c'est ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi*. Ce n'est pas là le discours d'un homme persuadé. Ce fait d'ailleurs ressemble bien à une fable. Une esclave accuse environ soixante et dix femmes, parmi lesquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peste dans Rome en préparant des poisons. Quelques-unes des accusées demandent permission d'avaler leurs drogues, et elles expirent sur le champ. Leurs complices sont condamnées à mort sans qu'on spécifie le genre de supplice.

J'ose soupçonner que cette historiette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conservait le vaisseau qu'une vestale avait tiré sur le rivage avec sa ceinture ; où *Jupiter* en personne avait arrêté la fuite des Romains ; où *Castor* et

Pollux étaient venus combattre à cheval; où l'on avait coupé un caillou avec un rasoir; et où *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, disputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guère de poison dont on ne puisse prévenir les suites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne soit un poison quand la dose est trop forte.

Toute indigestion est un empoisonnement.

Un médecin ignorant et même savant, mais inattentif, est souvent un empoisonneur; un bon cuisinier est à coup sûr un empoisonneur à la longue, si vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenson*, ministre d'Etat au département étranger, lorsque son frère était ministre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou (comme les ministres en reçoivent à chaque poste): ce fou proposait un moyen infallible d'empoisonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas, nous dit le marquis d'*Argenson*, c'est un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT,

Magie, évocation, sortilège, &c.

IL n'est guère vraisemblable que toutes ces abominables absurdités viennent, comme le dit *Pluche*, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Isis* et d'*Osiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des serpens, avec celui de reffusciter un mort, ou de tuer des hommes avec des paroles, ou d'inspirer de l'amour, ou de métamorphoser des hommes en bêtes?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot chaldéen que les Grecs avaient traduit par *epodigonoëia*, *chanson productrice*. *Incantatio* vient de Chaldée! allons, les *Bochart*, vous êtes de grands voyageurs; vous allez d'Italie en Mésopotamie en un clin-d'œil; vous courez chez le grand et savant peuple hébreu; vous en rapportez tous les livres et tous les usages; vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des superstitions absurdes ne doit-elle pas son origine à des choses naturelles? Il n'y a guère d'animaux qu'on n'accoutume à venir au son d'une musette ou d'un simple cornet pour recevoir sa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de ses prédécesseurs,

joua de la mufette mieux que les autres bergers ; ou bien il fe fervit du chant. Tous les animaux domeftiques accouraient à fa voix. On fuppofoit bien vite que les ours et les tigres étaient de la partie : ce premier pas aifément fait , on n'eut pas de peine à croire que les *Orphées* faisaient danser les pierres et les arbres.

Si on fait danser un ballet à des rochers et à des sapins , il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'elles-mêmes , lorsqu'*Amphion* chante : il ne faut qu'un violon pour conftruire une ville , et un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des ferpens doit avoir une caufe encore plus fpécieufe. Le serpent n'eft point un animal vorace et porté à nuire. Tout reptile eft timide. La première chofe que fait un serpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme , c'eft de fe cacher dans un trou comme un lapin et un lézard. L'inftruct de l'homme eft de courir après tout ce qui s'enfuit , et de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui , excepté quand il eft armé , qu'il fent fa force , et furtout qu'on le regarde.

Loin que le serpent foit avide de fang et de chair , il ne fe nourrit que d'herbe , et paffe un temps très-confidérable fans manger : s'il avale quelques infectes , comme font les lézards , les caméléons , en cela il nous rend fervice.

Tous les voyageurs disent qu'il y en a de très-long et de très-gros ; mais nous n'en connaissons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme , point d'enfant , qui ait été attaqué par un gros serpent ni par un petit ; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veulent manger ; et les chiens ne mordent les passans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un serpent d'un petit enfant ? quel plaisir aurait-il à le mordre ? il ne pourrait en avaler le petit doigt. Les serpens mordent et les écureuils aussi , mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monstres dans l'espèce des serpens comme dans celle des hommes ; je consens que l'armée de *Régulus* se soit mise sous les armes en Afrique contre un dragon , et que depuis il y ait eu un normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas sont rares.

Les deux serpens qui vinrent de Ténédos exprès pour dévorer *Laocoon* et deux grands garçons de vingt ans , aux yeux de toute l'armée troyenne , sont un beau prodige , digne d'être transmis à la postérité par des vers hexamètres et par des statues qui représentent *Laocoon* comme un géant , et ses grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorsqu'on prenait avec un grand vilain cheval

de bois (a) des villes bâties par des dieux ; lorsque les fleuves remontaient vers leurs sources , que les eaux étaient changées en sang , et que le soleil et la lune s'arrêtaient à la moindre occasion.

Tout ce qu'on a conté des serpens était très-probable dans des pays où *Apollon* était descendu du ciel pour tuer le serpent *Python*.

Ils passèrent aussi pour être très-prudens. Leur prudence consiste à ne pas courir si vite que nous , et à se laisser couper en morceaux.

La morsure des serpens et surtout des vipères , n'est dangereuse que lorsqu'une espèce de rage a fait fermenter un petit réservoir d'une liqueur extrêmement âcre qu'ils ont sous leurs gencives (1). Hors de là un serpent n'est pas plus dangereux qu'une anguille.

Plusieurs dames ont apprivoisé et nourri des serpens , les ont placés sur leur toilette , et les ont entortillés autour de leurs bras.

(a) Le cheval de bois était une machine semblable à ce qu'on appela depuis le *belier*. C'était une longue poutre terminée en tête de cheval ; elle fut conservée en Grèce , et *Pausanias* dit qu'il l'a vue.

(1) Voyez l'ouvrage déjà cité de M. *Fontana*. Il y décrit les vésicules qui contiennent la liqueur jaune de la vipère , la manière dont les dents qui renferment cette vésicule se reproduisent , et la mécanique singulière par laquelle ce suc pénètre dans les blessures. Il est constamment vénéneux , même sans que la vipère soit irritée.

Les nègres de Guinée adorent un serpent qui ne fait de mal à personne.

Il y a plusieurs sortes de ces reptiles ; et quelques-unes sont plus dangereuses que les autres dans les pays chauds ; mais en général le serpent est un animal craintif et doux ; il n'est pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoiser et nourrir des serpens, et les faire venir d'un coup de sifflet, comme nous appelons les abeilles, prirent ces gens-là pour des forciers. Les Pfilles et les Marfes, qui se familiarisèrent avec les serpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apothicaires du Poitou, qui prennent des vipères par la queue, de se faire respecter aussi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des serpens passa pour une chose constante. La sainte Ecriture même, qui entre toujours dans nos faiblesses, daigna se conformer à cette idée vulgaire (b). *L'aspic sourd qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du savant enchanteur.*

(c) *J'enverrai contre vous des serpens qui résisteront aux enchantemens.*

(d) *Le médifant est semblable au serpent qui ne cède point à l'enchanteur.*

(b) Psaume LVII.

(d) Ecclésiaste.

(c) Jérémie, chap. VIII, v. 17.

L'enchantement était quelquefois assez fort pour faire crever les serpens. Selon l'ancienne physique cet animal était immortel. Si quelque rustre trouvait un serpent mort dans son chemin, il fallait bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Enchantement des morts, ou évocation.

ENCHANTER un mort, le reffusciter, ou s'en tenir à évoquer son ombre pour lui parler, était la chose du monde la plus simple. Il est très-ordinaire que dans ses rêves on voie des morts, qu'on leur parle, qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le sommeil, pourquoi ne les verra-t-on point pendant la veille ? Il ne s'agit que d'avoir un esprit de *Python* ; et pour faire agir cet esprit de *Python*, il ne faut qu'être un fripon, et avoir affaire à un esprit faible : or personne ne niera que ces deux choses n'aient été extrêmement communes.

L'évocation des morts était un des plus sublimes mystères de la magie. Tantôt on se fait passer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui se mouvait par des ressorts dans un lieu un peu obscur ; tantôt le forcier ou la forcière se contentait de dire qu'elle voyait

l'ombre, et sa parole suffisait. Cela s'appelle la *nécromancie*. La fameuse pythonisse d'Endor a toujours été un grand sujet de dispute entre les pères de l'Eglise. Le sage *Théodore*, dans sa question LXII^e sur le livre des Rois, assure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en bas; et que ce qui effraya la pythonisse, ce fut que *Samuel* était sur ses jambes.

Saint *Augustin*, interrogé par *Simplicien*, lui répond, dans le second livre de ses questions, qu'il n'est pas plus extraordinaire de voir une pythonisse faire venir une ombre, que de voir le diable emporter JESUS-CHRIST sur le pinacle du temple et sur la montagne.

Quelques savans voyant que chez les Juifs on avait des esprits de *Python*, en ont osé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très-tard, et qu'ils avaient presque tout pris dans les fables grecques; mais ce sentiment n'est pas soutenable.

Des autres sortilèges.

QUAND on est assez habile pour évoquer des morts avec des paroles, on peut à plus forte raison faire mourir des vivans, ou du moins les en menacer, comme le médecin malgré lui dit à *Lucas* qu'il lui donnera la fièvre. Du moins il n'était pas douteux que les forciers
n'eussent

n'eussent le pouvoir de faire mourir les bestiaux; et il fallait opposer fortilége à fortilége pour garantir son bétail. Mais ne nous moquons point des anciens; pauvres gens que nous sommes, fortis à peine de la barbarie! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des forciers dans toute l'Europe; et on vient encore de brûler une forcrière vers l'an 1750, à Vurtzbourg. Il est vrai que certaines paroles et certaines cérémonies suffisoient pour faire périr un troupeau de moutons, pourvu qu'on y ajoute de l'arsenic.

L'Histoire critique des cérémonies superstitieuses par le Brun de l'oratoire, est bien étrange; il veut combattre le ridicule des fortiléges, et il a lui-même le ridicule de croire à leur puissance. Il prétend que *Marie Bucaille* la forcrière, étant en prison à Valogne, parut à quelques lieues de là dans le même temps, selon le témoignage juridique du juge de Valogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie, condamnés à être pendus et brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avoient été assez fots pour se croire forciers, et assez méchans pour mêler des poisons réels à leurs forcellerie-ries imaginaires.

Le père le Brun proteste (e) qu'il y eut beaucoup de *surnaturel* dans leur fait, et qu'ils furent

(e) Voyez le procès des bergers de Brie, depuis la page 516.

pendus en conséquence. L'arrêt du parlement est directement contraire à ce que dit l'auteur : *La cour déclare les accusés duement atteints et convaincus de superstitions, d'impiétés, sacrilèges, profanations, empoisonnemens.*

L'arrêt ne dit pas que ce soient des profanations qui aient fait périr des animaux : il dit que ce sont les empoisonnemens. On peut commettre un sacrilège sans être forcier, comme on empoisonne sans être forcier.

D'autres juges firent brûler, à la vérité, le curé *Gaufridi*, et ils crurent fermement que le diable l'avait fait jouir de toutes ses pénitentes. Le curé *Gaufridi* croyait aussi en avoir obligation au diable ; mais c'était en 1611 : c'était dans le temps où la plupart de nos provinciaux n'étaient pas fort au-dessus des Caraïbes et des Nègres. Il y en a eu encore de nos jours quelques-uns de cette espèce, comme le jésuite *Girard*, l'ex-jésuite *Nonotte*, le jésuite *Dupleffis*, l'ex-jésuite *Malagrida* ; mais cette espèce de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie*, c'est-à-dire des hommes métamorphosés en loups par des enchantemens, il suffit qu'un jeune berger ayant tué un loup, et s'étant revêtu de sa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup se soit

répandue dans toute la province, et de là dans d'autres. Bientôt *Virgile* dira :

(f) *His ego sæpè lupum fieri, et se condere silvis
Mærim, sæpè animas imis excire sepulcris.*

Mœris devenu loup se cachait dans les bois :
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu fortir des ames.

Voir un homme loup est une chose curieuse ; mais voir des ames est encore plus beau. Des moines du Mont Cassin ne virent-ils pas l'ame de S^t *Bénédict* ou *Benoit* ? Des moines de Tours ne virent-ils pas celle de S^t *Martin* ? Des moines de Saint-Denis ne virent-ils pas celle de *Charles-Martel* ?

Enchantemens pour se faire aimer.

IL y en eut pour les filles et pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome et dans Alexandrie ; et ils en vendent encore en Asie. Vous trouverez quelques-uns de ces secrets dans le *Petit Albert* ; mais vous vous mettrez plus au fait, si vous lisez le plaidoyer qu'*Apulée* composa lorsqu'il fut accusé par un chrétien, dont il avait épousé la fille, de l'avoir enforcélée par des philtres. Son beau-père *Emilien* prétendait qu'*Apulée* s'était servi principalement de certains poissons, attendu que *Vénus* étant

(f) *Ecloga VIII*, v. 97 et seq.

née de la mer, les poissons devaient exciter prodigieusement les femmes à l'amour.

On se servait d'ordinaire de verveine, de ténia, de l'hippomane, qui n'était autre chose qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorsqu'elle produit son poulain, d'un petit oiseau nommé parmi nous *hochequeue*, en latin, *motacilla*.

Mais *Apulée* était principalement accusé d'avoir employé des coquillages, des pattes d'écrevisses, des hériffons de mer, des huîtres cannelées, du calmar, qui passe pour avoir beaucoup de semence, &c.

Apulée fait assez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé *Pudentilla* à se donner à lui. Il est vrai qu'il avoue dans son plaidoyer que sa femme l'avait appelé un jour *magicien*. Mais quoi ! dit-il, si elle m'avait appelé *consul*, ferais-je consul pour cela ?

Le satyrion fut regardé chez les Grecs et chez les Romains comme le philtre le plus puissant : on l'appelait la *plante aphrodisia*, *racine de Vénus*. Nous y ajoutons la roquette sauvage ; c'est l'*eruca* des latins (g) : *Et Venerem revocans eruca morantem*. Nous y mêlons surtout un peu d'essence d'ambre. La mandragore est passée de mode. Quelques vieux débauchés se sont servis de mouches cantarides, qui portent en effet aux parties génitales ; mais qui portent

(g) MARTIAL.

beaucoup plus à la vessie , qui l'excorient , et qui font uriner du sang : ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pousser l'art trop loin.

La jeunesse et la santé sont les véritables philtres.

Le chocolat a passé pendant quelque temps pour ranimer la vigueur endormie de nos petits - maîtres vieilliss avant l'âge ; mais on aurait beau prendre vingt tasses de chocolat , on n'en inspirera pas plus de goût pour sa personne.

Ut ameris , amabilis esto.

• Pour être aimé , soyez aimable.

E N F E R.

I*NFERUM* , fouterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le fouterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle est la première physique et la première métaphysique des Egyptiens et des Grecs.

Les Indiens beaucoup plus anciens , qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempychose , ne crurent jamais que les ames fussent dans le fouterrain.

- Les Japonais , les Corréens , les Chinois , les peuples de la vaste Tartarie orientale et

occidentale , ne furent pas un mot de la philosophie du fouterrain.

Les Grecs , avec le temps , firent du fouterrain un vaste royaume , qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* et à *Proserpine* sa femme. Ils leur assignèrent trois conseillers d'Etat , trois femmes de charge , nommées les *Furies* , trois parques pour filer , dévider et couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité , chaque héros avait son chien pour garder sa porte , on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes ; car tout allait par trois. Des trois conseillers d'Etat , *Minos* , *Eaque* et *Rhadamanthe* , l'un jugeait la Grèce , l'autre l'Asie mineure (car les Grecs ne connaissaient pas alors la grande Asie) , le troisième était pour l'Europe.

Les poètes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle sérieusement des enfers dans l'*Enéide* , parce qu'alors le sérieux convient à son sujet ; tantôt il en parle avec mépris dans ses *Géorgiques*.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari !*

Heureux qui peut fonder les lois de la nature ,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'imposture ,

Qui regarde en pitié le Styx et l'Achéron,
Et le triple Cerbère, et la barque à Caron !

On déclamaît sur le théâtre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudissaient.

Tænara et aspero

Regnum sub domino, limen et obsidens

Custos non facili Cerberus ostio.

Rumores vacui, verbaque inania,

Et par sollicito fabula somnio.

Le palais de Pluton, son portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes,
Le Styx, le Phlégéon font des contes d'enfans,
Des songes importuns, des mots vides de sens.

Lucrèce, Horace s'expriment avec la même force; Cicéron, Sénèque en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur Marc-Aurèle raisonne encore plus philosophiquement qu'eux tous (a). » Celui qui craint la mort, craint ou » d'être privé de tous sens, ou d'éprouver » d'autres sensations. Mais si tu n'as plus tes » sens, tu ne feras plus sujet à aucune peine, » à aucune misère. Si tu as des sens d'une » autre espèce, tu feras une autre créature. »

(a) Liv. VIII, n° 62.

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'espèce humaine, et qui semble faire la base de notre nature, dans le temps même que *Cicéron* disait publiquement : *Il n'y a point de vieille femme qui croye ces inepties*. *Lucrèce* avouait que ces idées faisaient une grande impression sur les esprits ; il vient, dit-il, pour les détruire.

Si certum finem esse viderent

Ærumnarum homines, aliquâ ratione valerent

Relligionibus atque minis obistere vatum.

Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;

Æternas quoniam pœnas in morte timendum est.

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur,
On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur,
On pourrait supporter le fardeau de la vie ;
Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on, suivie ;
Après des tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les *Furies* et *Pluton*, comme des fables ridicules ; les autres ne cessaient de porter des offrandes

aux

aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

*Et quocumque tamen miseri venêre , parentant
Et nigras mactant pecudes , et Manibus divis
Inferias mittunt , multòque in rebus acerbis
Acriùs admittunt animos ad relligionem.*

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices ;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains sacrifices ;
Le sang d'un belier noir coule sous leurs couteaux ;
Plus ils sont malheureux , et plus ils sont dévots.

Plusieurs philosophes , qui ne croyaient pas aux fables des enfers , voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres , tel fut le politique historien *Polybe*. *L'enfer , dit-il , est inutile aux sages , mais nécessaire à la populace insensée.*

Il est assez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer (b). Tous les

(b) Dans le Dictionnaire encyclopédique , l'auteur de l'article théologique *Enfer* semble se méprendre étrangement , en citant le Deutéronome , au chapitre XXXII , vers. 22 et suiv. Il n'y est pas plus question d'enfer que de mariage et de danse. On fait parler DIEU ainsi : „ Ils m'ont provoqué dans celui „ qui n'était pas leur Dieu , et ils m'ont irrité dans leurs „ vanités ; et moi je les provoquerai dans celui qui n'est pas „ mon peuple , et je les irriterai dans une nation folle. — Un „ feu s'est allumé dans ma fureur , et il brûlera jusqu'au bord „ du souterrain , et il dévorera la terre avec ses germes , et il „ brûlera les racines des montagnes. — J'accumulerai les

hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions et d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde. Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer; non pas la doctrine des poètes païens, non pas celle des prêtres égyptiens, mais celle qu'adopta le christianisme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, et un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expressément à Capharnaüm en Galilée (c) : „ Quiconque appellera son frère *Raca* „ sera condamné par le sanhédrin, mais celui „ qui l'appellera *fou*, sera condamné au *gehenei* „ *hinnon*, gehenne du feu. „

Cela prouve deux choses, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dit des injures; car il n'appartenait qu'à lui, comme maître, d'appeler les prévaricateurs pharisiens *race de vipères*.

„ maux sur eux; je viderai sur eux mes flèches; je les ferai „ mourir de faim; les oiseaux les dévoreront d'une morsure „ amère; j'enverrai contre eux les dents des bêtes avec la „ fureur des reptiles et des serpens. Le glaive les dévastera „ au-dehors, et la frayeur au-dedans, eux et les garçons, et „ les filles, et les enfans à la mamelle, avec les vieillards. „ Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui désigne des châtimens après la mort? Des herbes sèches, des serpens qui mordent, des filles et des enfans qu'on tue, ressemblent-ils à l'enfer? n'est-il pas honteux de tronquer un passage pour y trouver ce qui n'y est pas? Si l'auteur s'est trompé, on lui pardonne; s'il a voulu tromper, il est inexcusable.

(c) *Matthieu*, chap. V, v. 2.

Secondement, que ceux qui disent des injures à leur prochain méritent l'enfer ; car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon , où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch* ; et cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs (*d*) : „ Si quelqu'un fert
„ d'achoppement aux faibles qui croient en
„ moi , il vaudrait mieux qu'on lui mît au
„ cou une meule ufinaire , et qu'on le jetât
„ dans la mer.

„ Et si ta main te fait achoppement , coupe-
„ la ; il est bon pour toi d'entrer manchot
„ dans la vie , plutôt que d'aller dans la
„ gehenna du feu inextinguible , où le ver ne
„ meurt point , et où le feu ne s'éteint point.

„ Et si ton pied te fait achoppement , coupe
„ ton pied ; il est bon d'entrer boiteux dans
„ la vie éternelle , plutôt que d'être jeté avec
„ tes deux pieds dans la gehenna inextin-
„ guible , où le ver ne meurt point , et où
„ le feu ne s'éteint point.

„ Et si ton œil te fait achoppement , arrache
„ ton œil ; il vaut mieux entrer borgne dans
„ le royaume de DIEU , que d'être jeté avec
„ tes deux yeux dans la gehenna du feu , où
„ le ver ne meurt point , et où le feu ne
„ s'éteint point.

(*d*) *Marc* , chap. IX, v. 42 et suiv.

» Car chacun fera salé par le feu , et toute
» victime fera salée par le sel.

» Le sel est bon ; que si le sel s'affadit , avec
» quoi salerez-vous ?

» Vous avez dans vous le sel , conservez la
» paix parmi vous. »

Il dit ailleurs , sur le chemin de Jérusalem (e) : » Quand le père de famille sera entré
» et aura fermé la porte , vous resterez dehors ,
» et vous heurterez , disant : Maître , ouvrez-
» nous ; et en répondant , il vous dira : *Nescio*
» *vos* , d'où êtes-vous ? et alors vous commen-
» cerez à dire : Nous avons mangé et bu avec
» toi , et tu as enseigné dans nos carrefours ;
» et il vous répondra : *Nescio vos* , d'où êtes-
» vous ? ouvriers d'iniquités ! et il y aura
» pleurs et grincemens de dents , quand vous
» verrez *Abraham* , *Isaac* , *Jacob* , et tous les
» prophètes , et que vous serez chassés dehors. »

Malgré les autres déclarations positives émancées du Sauveur du genre-humain , qui affurent la damnation éternelle de quiconque ne fera point de notre Eglise , *Origène* et quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les sociniens les rejettent , mais ils sont hors du giron. Les luthériens et les calvinistes , quoique égarés hors du giron , admettent un enfer sans fin.

(e) *Luc* , chap. XIII.

Dès que les hommes vécurent en société, ils durent s'apercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des lois ; ils punifiaient les crimes publics ; il fallut établir un frein pour les crimes secrets ; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginèrent des punitions après la vie ; et de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs, comme nous l'avons déjà observé, furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire, sur quelques passages très-obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces lois ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On serait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque : Vous êtes un homme inconséquent et sans probité, comme sans raison, très-indigne du nom de législateur que vous vous arrosez. Quoi ! vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer ; et vous ne l'annoncez pas expressément ? et tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, et qui donneront la

torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant , qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte , en Chaldée , en Perse ; ou vous êtes un homme très-mal-avisé , si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la base de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre : Nous avouons que nous sommes excessivement ignorans ; que nous avons appris à écrire fort tard ; que notre peuple était une horde sauvage et barbare , qui de notre aveu erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables ; qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses , et par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avons aucun commerce avec les nations policées ; comment voulez-vous que nous puffions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un système tout spirituel ?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame* , que pour signifier la *vie* ; nous ne con-nûmes notre DIEU et ses ministres , ses anges , que comme des êtres corporels : la distinction de l'ame et du corps , l'idée d'une vie après la mort , ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation , et d'une philosophie très-fine. Demandez aux Hottentots et aux Nègres ,

qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre , s'ils connaissent la vie à venir ? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple que DIEU punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrième génération , soit par la lèpre , soit par des morts subites , soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie : Vous avez inventé un système dont le ridicule saute aux yeux ; car le malfaiteur qui se portait bien , et dont la famille prospérait , devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors : Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raisonnait juste , il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps , ni dans celui de son fils , craignait pour son petit-fils. De plus , s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant , auquel nous étions très-sujets , il en éprouvait dans le cours de quelques années ; il y a toujours des malheurs dans une famille , et nous faisons aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine , vengeresse des fautes secrètes.

Il serait aisé de répliquer à cette réponse , et de dire : Votre excuse ne vaut rien , car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens

perdent la santé et leurs biens ; et s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs , si ces malheurs sont des châtimens de DIEU , toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore : il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine , et d'autres qui sont envoyés expressement de DIEU ; mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fièvre et la grêle sont tantôt une punition divine , tantôt un effet naturel.

Enfin , les pharisiens et les esséniens , chez les Juifs , admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains , et fut adopté par les chrétiens.

Plusieurs pères de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. *Virgile* a beau dire , dans son sixième chant de l'*Enéide* :

. *Sedet aeternumque sedebit.*

Infelix Theseus.

Il prétend en vain que *Thésée* est assis pour jamais sur une chaise , et que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que *Thésée* est un héros qui n'est point assis en enfer , et qu'il est dans les champs Elysées.

Il n'y a pas long-temps qu'un théologien calviniste, nommé *Petit-Pierre*, prêcha et écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. Les autres ministres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La dispute s'échauffa; on prétend que le roi leur souverain leur manda que, puisqu'ils voulaient être damnés sans retour, il le trouvait très-bon, et qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'Eglise de Neuchâtel déposèrent le pauvre *Petit-Pierre*, qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous; mais sachez qu'il est bon que votre servante, votre tailleur, et surtout votre procureur y croient.

J'ajouterai, pour l'*illustration* de ce passage, une petite exhortation aux philosophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai: Messieurs, nous ne passons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*, *Caton*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de *l'Hospital*, *la Mothe-le-Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Descartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le respectable *Bayle*, qui était si au-dessus de la fortune; ni avec le trop vertueux incrédule *Spinoza*, qui, n'ayant rien, rendit aux enfans du grand pensionnaire de *Wit*, une pension de trois cents florins que lui faisait le grand de *Wit*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en

le mangeant. Tous ceux à qui nous avons affaire ne sont pas des *Des-Barreaux*, qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne sont pas des *Ninon l'Enclos*, qui gardait les dépôts si religieusement, tandis que les plus graves personnages les violaient. En un mot, Messieurs, tout le monde n'est pas philosophe.

Nous avons affaire à force fripons qui ont peu réfléchi ; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur si vous voulez qu'il n'y a point d'enfer, et que l'ame est mortelle ; pour moi je leur crierai dans les oreilles qu'ils seront damnés s'ils me volent : j'imiterai ce curé de campagne, qui ayant été outrageusement volé par ses ouailles, leur dit à son prône : Je ne fais à quoi pensait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'est un excellent livre pour les fots que le *Pédagogue chrétien*, composé par le révérend père d'*Outreman*, de la compagnie de J E S U S, et augmenté par le révérend *Coulon*, curé de *Ville-Juif-lès-Paris*. Nous avons, Dieu merci, cinquante et une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de sens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157, édition in - 4°) qu'un ministre d'Etat de la reine

Elisabeth, nommé le *baron de Honsden*, qui n'a jamais existé, prédit au secrétaire d'Etat *Cécil* et à six autres conseillers d'Etat qu'ils seraient damnés et lui aussi; ce qui arriva, et qui arrive à tout hérétique. Il est probable que *Cécil* et les autres conseillers n'en crurent point le baron de *Honsden*; mais si ce prétendu baron s'était adressé à six bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des lois, celui même de la Divinité, qui veut sans doute que l'on soit juste; soit qu'il y ait un enfer, soit qu'il n'y en ait point.

E N F E R S.

NOTRE confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la descente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'est un article de foi très-important; il est expressément spécifié dans le symbole dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi est tiré; car il ne se trouve dans aucun de nos quatre évangiles, et le symbole intitulé *des apôtres*, n'est, comme nous l'avons observé, que du temps des savans prêtres *Jérôme*, *Augustin* et *Rufin*.

On estime que cette descente de notre Seigneur aux enfers, est prise originairement de l'évangile de *Nicodème*, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile, le prince du Tartare et *Sathan*, après une longue conversation avec *Adam*, *Enoch*, *Elie* le thesbite, et *David*, entendent une voix comme le tonnerre, et une voix comme une tempête *David* dit au prince du Tartare : *Maintenant très-vilain et très-sale prince de l'enfer, ouvre tes portes, et que le roi de gloire entre, &c. Disant ces mots au prince, le Seigneur de majesté survint en forme d'homme, et il éclaira les ténèbres éternelles, et il rompit les liens indissolubles; et par une vertu invincible, il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes, et dans l'ombre de la mort des péchés.*

JESUS-CHRIST parut avec *S^t Michel*, il vainquit la mort; il prit *Adam* par la main; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de *Carinus* et de *Lenthius*, qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* et *Caïphe*, et au docteur *Gamaliel*, alors maître de *S^t Paul*.

Cet évangile de *Nicodème* n'a depuis longtemps aucune autorité; mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de *S^t Pierre*, à la fin du chapitre III: *Parce que le CHRIST est mort une*

fois pour nos péchés , le juste pour les injustes , afin de nous offrir à DIEU , mort à la vérité en chair , mais ressuscité en esprit , par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison.

Plusieurs pères ont eu des sentimens différens sur ce passage ; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron , vous ferez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue , en disant qu'il le mena d'abord en enfer , et ensuite en paradis.

Eusèbe de Césarée dit (a) que » JESUS quitta » son corps sans attendre que la mort le vînt » prendre ; qu'au contraire , il prit la mort » toute tremblante , qui embrassait ses pieds » et qui voulait s'enfuir ; qu'il l'arrêta ; qu'il » brisa les portes des cachots où étaient ren- » fermées les ames des saints ; qu'il les en tira , » les ressuscita , se ressuscita lui-même , et les » mena en triomphe dans cette Jérusalem » céleste , laquelle descendait du ciel toutes les » nuits , et fut vue par S^t Justin. »

On disputa beaucoup pour savoir si tous ces ressuscités moururent de nouveau avant de monter au ciel. Saint *Thomas* assure dans sa

(a) *Evangile*, chap. II.

Somme^(b) qu'ils remoururent. C'est le sentiment du fin et judicieux *Calmet*. Nous soutenons, dit-il dans sa dissertation sur cette grande question, que les saints qui ressuscitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour ressusciter un jour.

DIEU avait permis auparavant que les profanes gentils imitassent par anticipation ces vérités sacrées. La fable avait imaginé que les Dieux ressuscitèrent *Pélops*; qu'*Orphée* tira *Eurydice* des enfers, du moins pour un moment; qu'*Hercule* en délivra *Alceste*; qu'*Esculape* ressuscita *Hippolyte*, &c. &c. Distinguons toujours la fable de la vérité, et soumettons notre esprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ses faibles lumières.

E N T E R R E M E N T.

EN lisant par un assez grand hasard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer personne dans les églises. Des gens savans m'affurent que plusieurs autres conciles ont fait la même défense. De là je conclus que dès ces premiers siècles, quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en

(b) III. part. quest. LIII.

charniers pour y pourrir d'une manière distinguée : je puis me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choisi les lieux sacrés , où l'on adorait la divinité , pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens son père , sa mère et ses vieux parens , qu'on souffre avec bonté parmi nous , et pour lesquels on a rarement une passion violente , il était fort agréable d'en faire des momies , et fort noble d'avoir une suite d'aïeux en chair et en os dans son cabinet. Il est dit même qu'on mettait souvent en gage chez l'usurier , le corps de son père et de son grand-père. Il n'y a point à présent de pays au monde où l'on trouvât un écu sur un pareil effet ; mais comment se pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle , et qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Moëris , en la transportant dans la barque à *Caron* , après que quarante juges , qui se trouvaient à point nommé sur le rivage , avaient décidé que la momie avait vécu en personne honnête , et qu'elle était digne de passer dans la barque , moyennant un fou qu'elle avait soin de porter dans sa bouche ? Un mort ne peut guère à la fois faire une promenade sur l'eau , et rester dans le cabinet de son héritier ou chez un usurier. Ce sont-là de ces petites contradictions de

l'antiquité que le respect empêche d'examiner scrupuleusement.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aucun temple du monde ne fut fouillé de cadavres ; on n'enterrait pas même dans les villes. Très-peu de familles eurent dans Rome le privilège de faire élever des mausolées, malgré la loi des douze tables qui en faisait une défense expresse.

Aujourd'hui quelques papes ont leurs mausolées dans Saint-Pierre ; mais ils n'empuantissent pas l'église, parce qu'ils sont très-bien embaumés, enfermés dans de belles caisses de plomb, et recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers lesquels un mort ne peut guère transpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les églises ; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, et les vivans n'y marchent point sur des morts.

Cette horreur n'est soufferte que dans des pays où l'affervissement aux plus indignes usages laisse subsister un reste de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris ; vous y marchez sur de vilaines pierres mal jointes, qui ne sont point au niveau ; on les a levées mille fois pour jeter sous elles des caisses de cadavres.

Passer

Passez par le charnier qu'on appelle Saint-Innocent ; c'est un vaste enclos consacré à la peste ; les pauvres qui meurent très-souvent de maladies contagieuses, y sont enterrés pêle-mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les offemens ; une vapeur épaisse, cadavereuse, infectée, s'en exhale ; elle est pestilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et presque à côté de cette voirie est l'opéra, le palais royal, le Louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés, et on entasse, depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu en 1764, l'édit du roi de 1775 contre ces abus, aussi dangereux qu'infâmes, n'ont pu être exécutés ; tant l'habitude et la sottise ont de force contre la raison et contre les lois. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne se corrige point. Paris sera encore long-temps un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, et de la barbarie la plus dégoûtante. (1)

Verfailles vient de donner un exemple qu'on

(1) Depuis la mort de M. de Voltaire, le cimetière des Innocens a été fermé, mais il en subsiste d'autres au milieu de Paris ; l'avarice des prêtres s'y joue également, et des lois de l'Etat, et de la vie des citoyens.

devrait fuivre par-tout. Un petit cimetièrè d'une paroisse très-nombreuse infectait l'église et les maisons voisines , un simple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ses concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie ; on a présenté requête au conseil ; enfin le bien public l'a emporté sur l'usage antique et pernicieux ; le cimetièrè a été transféré à un mille de distance.

E N T H O U S I A S M E.

CE mot grec signifie *émotion d'entrailles* , *agitation intérieure* ; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secouffes qu'on éprouve dans les nerfs , la dilatation et le resserrement des intestins , les violentes contractions du cœur , le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau , quand on est vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthousiasme* , de trouble des entrailles , aux contorsions de cette Pythie , qui sur le trépied de Delphes recevait l'esprit d'*Apollon* , par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par enthousiasme ? que de nuances dans nos affections ! approbation , sensibilité , émotion , trouble , faiblissement ,

passion , emportement , démence , fureur , rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante ; il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému et ne remarque rien ; une femme pleure ; un autre jeune homme est si transporté , que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire , qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire , allait au combat tranquillement , comme un couvreur monte sur un toit. *César* pleurait en voyant la statue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. *Sapho* exprimait l'enthousiasme de cette passion ; et s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie , c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme , il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné qui parle avec action , a dans ses yeux , dans sa voix , dans ses gestes , un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. C'est par cette raison que la reine *Elisabeth* défendit qu'on prêchât de six mois en

Angleterre , fans une permiffion fignée de fa main , pour conferver la paix dans fon royaume.

S^t *Ignace* ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du défert , après avoir lu des romans. Le voilà faifi d'un double enthoufiafme ; il devient chevalier de la vierge *Marie* , il fait la veille des armes , il veut fe battre pour fa dame , il a des vifions ; la vierge lui apparaît et lui recommande fon fils ; elle lui dit que la fociété ne doit porter d'autre nom que celui de J E S U S.

Ignace communique fon enthoufiafme à un autre efpagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue ; de là au Japon , fans qu'il puiffe parler japonais ; n'importe , fon enthoufiafme paffe dans l'imagination de quelques jeunes jéfuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci , après la mort de *Xavier* , ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres , et qu'il n'ait reffuscité fept ou huit morts pour le moins. Enfin l'enthoufiafme devient fi épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette chrétienté finit par une guerre civile et par cent mille hommes égorgés ; l'enthoufiafme alors eft parvenu à fon dernier degré , qui eft le fanatisme ; et ce fanatisme eft devenu rage.

Le jeune fakir qui voit le bout de fon nez

en faisant ses prières, s'échauffe par degrés, jusqu'à croire que s'il se charge de chaînes pesant cinquante livres, l'Être suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama*, et il ne manque pas de le voir en songe. Quelquefois même dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé, des étincelles sortent de ses yeux; il voit *Brama* resplendissant de lumière, il a des extases, et cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors privé de la raison.

L'enthousiasme est précisément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, et de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout-à-fait détruite. Il peut ne causer que de légères secousses, qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, et surtout dans la poésie sublime. L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poètes.

Cet enthousiasme raisonnable est la perfection de leur art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des Dieux, et c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'enthousiasme? c'est qu'un poëte d'effine d'abord l'ordonnance de son tableau; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages, et leur donner le caractère des passions? alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit; c'est un courrier qui s'emporte dans sa carrière. Mais la carrière est régulièrement tracée.

L'enthousiasme est admis dans tous les genres de poésie où il entre du sentiment: quelquefois même il se fait place jusque dans l'éplogue, témoins ces vers de la dixième éplogue de *Virgile* :

*Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
Ire; libet partho torquere cydonia cornu
Spicula: tanquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.*

Le style des épîtres, des satires, réprouve l'enthousiasme; aussi n'en trouve-t-on pas dans les ouvrages de *Boileau* et de *Pope*.

Nos odes, dit-on, sont de véritables champs d'enthousiasme; mais comme elles ne se chantent point parmi nous, elles sont souvent moins des odes que des stances ornées de réflexions ingénieuses. Jetez les yeux sur la plupart des

stances de la belle ode à la Fortune, de *Jean-Baptiste Rousseau*.

Vous chez qui la guerrière audace
 Tient lieu de toutes les vertus,
 Concevez Socrate à la place
 Du fier meurtrier de Clitus :
 Vous verrez un roi respectable,
 Humain, généreux, équitable,
 Un roi digne de vos autels ;
 Mais à la place de Socrate,
 Le fameux vainqueur de l'Euphrate
 Sera le dernier des mortels.

Ce couplet est une courte dissertation sur le mérite personnel d'*Alexandre* et de *Socrate* ; c'est un sentiment particulier, un paradoxe. Il n'est point vrai qu'*Alexandre* fera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui subjuga l'Asie, qui pleura *Darius*, qui punit ses meurtriers, qui respecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en si peu de temps ne fera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
 Doit peut-être toute sa gloire
 A la honte de son rival :

L'inexpérience indocile
 Du compagnon de Paul-Emile
 Fit tout le succès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philosophique sans aucun enthousiasme. Et de plus, il est très-faux que les fautes de *Varron* aient fait tout le succès d'*Annibal*; la ruine de Sagonte, la prise de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'africain, les avantages remportés sur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, et tant de savantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par sa faute. Des faits si défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une histoire ?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthousiasme qui ne s'affaiblit jamais, et qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, est le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden* : elle est encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée; et si on avait eu un musicien digne du poète, ce serait le chef-d'œuvre de la poésie lyrique.

Ce qui est toujours fort à craindre dans
 l'enthousiasme,

l'enthousiasme, c'est de se livrer à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias. En voici un grand exemple, dans l'ode sur la naissance d'un prince du sang royal :

Où suis-je? quel nouveau miracle
 Tient encor mes sens enchantés!
 Quel vaste, quel pompeux spectacle
 Frappe mes yeux épouvantés!
 Un nouveau monde vient d'éclorre :
 L'univers se reforme encore
 Dans les abymes du chaos;
 Et pour réparer ses ruines,
 Je vois des demeures divines
 Descendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'enthousiasme dans l'ode sur la prise de Namur.

Le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique très-injuste du poëme des Saisons de M. de *Saint-Lambert*, et de la traduction des *Géorgiques* de *Virgile* par M. *Delille*. L'auteur, acharné à décrier tout ce qui est louable dans les auteurs vivans, et à louer ce qui est condamnable dans les morts, veut faire admirer cette strophe :

Je vois monter nos cohortes,
 La flamme et le fer en main,

Et sur les monceaux de piques ,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'aperçoit pas que les termes de *piques* et de *briques* font un effet très-désagréable ; que ce n'est point un grand effort de monter sur des *briques*, que l'image de *briques* est très-faible après celle des *morts* ; qu'on ne monte point sur des *monceaux de piques*, et que jamais on n'a entassé de *piques* pour aller à l'affaut ; qu'on ne s'ouvre point un large chemin sur des *rocs* ; qu'il fallait dire : *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes brisées, et sur des morts entassés* ; alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, et une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par son mauvais goût, et par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs subalternes. Il faut, pour s'ériger en critique, être un *Quintilien*, un *Rollin* ; il ne faut pas avoir l'insolence de dire, cela est bon, ceci est mauvais, sans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne serait plus ressembler à *Rollin* dans son *Traité des études* ; ce serait ressembler à *Fréron*, et être par conséquent très-méprisable.

E N V I E.

ON connaît assez tout ce que l'antiquité a dit de cette passion honteuse, et ce que les modernes ont répété. *Hésiode* est le premier auteur classique qui en ait parlé.

» Le potier porte envie au potier, l'artisan
 » à l'artisan, le pauvre même au pauvre, le
 » musicien au musicien (ou si l'on veut donner un autre sens au mot *Aoidos*), le poète
 » au poète. »

Long-temps avant *Hésiode*, *Job* avait dit :
L'envie tue les petits.

Je crois que *Mandeville*, auteur de la fable des abeilles, est le premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très-utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim et la soif; qu'on la découvre dans tous les enfans, ainsi que dans les chevaux et dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans se haïssent, caressez l'un plus que l'autre; le secret est infailible.

Il prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, et la seconde de se dire des flatteries.

Il croit que sans l'envie les arts seraient médiocrement cultivés, et que *Raphaël* n'aurait

pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel-Ange*.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être aussi l'émulation n'est-elle qu'une envie qui se tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à *Raphaël* : Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié ; vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape ; vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes et des boiteux en paradis , et de succulens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer , dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie est très-louable ; vous êtes un brave envieux , soyons bons amis.

Mais si l'envieux est un misérable sans talens, jaloux du mérite comme les gueux le sont des riches ; si, pressé par l'indigence, comme par la turpitude de son caractère, il vous fait des *Nouvelles du Parnasse*, des *Lettres de madame la comtesse*, des *Années littéraires*, cet animal étale une envie qui n'est bonne à rien, et dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux enforçait les gens qui le regardaient. Ce sont plutôt les envieux qui sont enforçelés.

Descartes dit que l'envie pousse la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie, et la bile noire qui vient de la rate, laquelle se répand du cœur par les artères, &c. Mais, comme nulle espèce de bile ne se forme dans la rate, *Descartes*, en parlant ainsi, semblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à sa physique.

Un certain *Voët* ou *Voëtius*, poliffon en théologie, qui accusa *Descartes* d'athéisme, était très-malade de la bile noire; mais il savait encore moins que *Descartes* comment sa détestable bile se répandait dans son sang.

Madame *Pernelle* a raison :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'est un bon proverbe qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Faisons donc envie autant que nous pourrons.

E P I G R A M M E.

C E mot veut dire proprement *inscription* ; ainsi une épigramme devait être courte. Celles de l'antologie grecque sont pour la plupart fines et gracieuses ; elles n'ont rien des images grossières que *Catulle* et *Martial* ont prodiguées, et que *Marot* et d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une brièveté dont on a souvent reproché à la langue française d'être privée. L'auteur est inconnu.

Sur les sacrifices à Hercule.

Un peu de miel , un peu de lait ,
Rendent Mercure favorable ;

Hercule est bien plus cher , il est bien moins traitable ,
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.

On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice.

Qu'il soit béni , mais entre nous

C'est un peu trop en sacrifice :

Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups ?

Sur Laïs qui remet son miroir dans le temple de Vénus.

Je le donne à Vénus puisqu'elle est toujours belle ;

Il redouble trop mes ennuis.

Je ne saurais me voir dans ce miroir fidelle

Ni telle que j'étais , ni telle que je suis.

Sur une statue de Vénus.

Oui , je me montrai toute nue

Au dieu Mars , au bel Adonis ,

A Vulcain même , et j'en rougis ;

Mais Praxitèle , où m'a-t-il vue ?

Sur une statue de Niobé.

Le fatal courroux des dieux

Changea cette femme en pierre ;

Le sculpteur a fait bien mieux ;

Il a fait tout le contraire.

*Sur des fleurs, à une fille grecque qui passait
pour être fière.*

Je fais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égalier vos appas ;
Ne vous enorgueillissez pas ,
Le temps vous fanera comme elles.

*Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro
pendant une tempête.*

Épigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'Amour ,
En nageant, disait aux orages :
Laissez-moi gagner les rivages ,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faiblesse de la traduction, il est aisé d'entrevoir la délicatesse et les grâces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles sont différentes des grossières images trop souvent peintes dans *Catulle* et dans *Martial* !

At nunc pro cervo mentula supposita est.
Uxor, te cunnos nescis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne fuis ce que j'ai été
 Et ne le faurai jamais être ;
 Mon beau printemps et mon été
 Ont fait le faut par la fenêtre.
 Amour, tu as été mon maître,
 Je t'ai servi sur tous les dieux.
 Oh ! si je pouvais deux fois naître,
 Comme je te servirais mieux !

Sans le printemps et l'été qui font *le faut par la fenêtre*, cette épigramme serait digne de *Callimaque*.

Je n'oserais en dire autant de ce rondeau, que tant de gens de lettres ont si souvent répété :

Au bon vieux temps un train d'amour régnoit
 Qui fans grand art et dons se démenoit,
 Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
 C'étoit donner toute la terre ronde,
 Car seulement au cœur on se prenoit ;
 Et si par cas à jouir on venoit,
 Savez-vous bien comme on s'entretenoit ?
 Vingt ans, trente ans, cela duroit un monde
 Au bon vieux temps.
 Or est passé ce qu'Amour ordonnoit, (a)

(a) Il est évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *déménait*, *ordonnoit*, et non pas *ordonnait*, *déménait*, *prenait*, puisque ces terminaisons rimaient avec *voit*. Il est évident encore qu'on se permettait les *bâillemens*, les *hiatus*.

Rien que pleurs feints , rien que changes on voit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde ,
Il faut premier que l'amour on refonde ,
Et qu'on le mène ainfi qu'on le menoit
Au bon vieux temps.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux , dont le mérite est de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme , font une invention gothique et puérile , et que les Grecs et les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuses par ces niaiseries difficiles.

Ensuite je demanderais ce que c'est qu'un *train d'amour qui règne* , un *train qui se démène sans dons*. Je pourrais demander si *venir à jouir par cas* font des expressions délicates et agréables ; si *s'entretenir et se fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du temps , que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ses petites poësies.

Je penserais que *refondre l'amour* est une image bien peu convenable , que si on le refond on ne le mène pas ; et je dirais enfin que les femmes pouvaient répliquer à *Marot* : Que ne le refonds-tu toi-même ? quel gré te saura-t-on d'un amour tendre et constant , quand il n'y aura point d'autre amour ?

Le mérite de ce petit ouvrage semble consister

dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans presque tous les ouvrages de la cour de *François I* !

Ton vieux couteau , Pierre Martel, rouillé
 Semble ton nez jà retrait et mouillé,
 Et le fourreau tant laid où tu l'engaines ;
 C'est que toujours as aimé vieilles gaines.
 Et la ficelle à quoi il est lié ,
 C'est qu'attaché seras et marié.
 Quant au manche de corne , connaît-on
 Que tu seras cornu comme un mouton.
 Voilà le sens, voilà la prophétie
 De ton couteau dont je te remercie.

Est-ce un courtifan qui est l'auteur d'une telle épigramme ? est-ce un matelot ivre dans un cabaret ? *Marot* malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines , et sur des obscénités , sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goûtées que par une jeunesse effrénée , à qui le sujet plaît beaucoup plus que le style. Changez d'objet , mettez d'autres acteurs à la place ; alors ce qui vous amusait paraîtra dans toute sa laideur.

E P I P H A N I E.

La visibilité , l'apparition , l'illustration , le reluisant.

ON ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois , ou trois mages , qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'est apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois , en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous ? Il y en avait un , dit-on , qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages ; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre par-tout la fête des rois , et nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois , et non pas le gâteau des mages. On crie , *le roi boit* , et non pas , *le mage boit*.

D'ailleurs , comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or , d'encens et de myrrhe , il fallait bien qu'ils fussent de très-grands seigneurs. Les mages de ce temps-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du temps du faux *Smerdis*.

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *S^t Ambroise* et *S^t Césaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on

cite en preuve ces passages du psaume LXXI: *Les rois de Tarsis et des îles lui offriront des présens. Les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons.* Les uns ont appelé ces trois rois *Magalat, Galgalat, Saraïm*; les autres *Athos, Satos, Paratoras*. Les catholiques les connaissent sous le nom de *Gaspard, Melchior et Balthazar*. L'évêque *Oforius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut qui entreprit ce voyage avec deux mages, et que ce roi, de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la sainte Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joseph* et à *Marie*? Plusieurs commentateurs affurent qu'ils firent les plus riches présens. Ils se fondent sur l'évangile de l'enfance, dans lequel il est dit que *Joseph* et *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* et *Dumachus*. Or, disent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis; l'un fut le bon larron, et l'autre le mauvais larron. Mais l'évangile de *Nicodème* leur donne d'autres noms; il les appelle *Démas* et *Gestas*.

Le même évangile de l'enfance dit que ce furent des mages et non pas des rois qui vinrent à Bethléem; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant cessé de paraître quand ils furent dans

l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile assure que cette visite des trois mages avait été prédite par *Zoradascht*, qui est le même que nous appelons *Zoroastre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que présentèrent les trois rois ou les trois mages. Il prétend que la somme devait être très-forte, et que trois rois ne pouvaient faire un présent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui, servant de maître-d'hôtel, devint un fripon, et vola tout le trésor.

Toutes ces puérités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie, qui fut d'abord instituée par l'Eglise grecque, comme le nom le porte, et ensuite célébrée par l'Eglise latine.

E P O P É E.

Poème épique.

PUISQUE *épos* signifiait *discours* chez les Grecs, un poème épique était donc un discours; et il était en vers parce que ce n'était pas encore la coutume de raconter en prose. Cela paraît bizarre, et n'en est pas moins vrai. Un *Phéécide* passe pour le premier grec qui se soit servi tout uniment de la prose pour faire une histoire

moitié vraie (a), moitié fausse, comme elles l'ont été presque toutes dans l'antiquité.

Orphée, Linus, Tamyris, Musée, prédécesseurs d'*Homère*, n'écrivirent qu'en vers. *Hésiode*, qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers sa théogonie, et son poème des travaux et des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poésie, une maxime resserrée dans un vers se gravait si aisément dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'Hésiode.

Il fit usage des fables qui depuis long-temps étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement, à la manière succincte dont il parle de *Prométhée* et d'*Epiméthée*, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, et qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologues ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Être suprême.

Tâchons de présenter ici au lecteur une imitation de sa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers,

(a) Moitié vraie, c'est beaucoup.

et en nous conformant aux idées reçues depuis *Hésiode* ; car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.
 Il prit le feu sacré , qui n'appartient qu'aux dieux.
 Il en fit part à l'homme ; et la race mortelle
 De l'esprit qui meut tout obtint quelque étincelle.
 Perfide ! s'écria Jupiter irrité ,
 Ils feront tous punis de ta témérité ;
 Il appela Vulcain ; Vulcain créa Pandore.

De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
 Il orna mollement ses membres délicats ;
 Les amours, les désirs forment ses premiers pas.
 Les trois Grâces et Flore arrangent sa coiffure ,
 Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
 Minerve lui donna l'art de persuader ;
 La superbe Junon celui de commander.
 Du dangereux Mercure elle apprit à séduire ,
 A trahir ses amans , à cabaler , à nuire ;
 Et par son écolière il se vit surpassé.

Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé ;
 De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême :
Voilà votre supplice , et j'ordonne qu'on l'aime. (b)

Il envoie à Pandore un écrin précieux ;
 Sa forme et son éclat éblouissent les yeux.

(b) On a placé ici ces vers d'*Hésiode* , qui sont dans le texte avant la création de *Pandore*.

Quels biens doit renfermer cette boîte si belle !
 De la bonté des dieux c'est un gage fidelle ;
 C'est là qu'est renfermé le fort du genre-humain.
 Nous ferons tous des dieux... Elle l'ouvre ; et soudain
 Tous les fléaux ensemble inondent la nature.
 Hélas ! avant ce temps , dans une vie obscure ,
 Les mortels moins instruits étaient moins malheureux ;
 Le vice et la douleur n'osaient approcher d'eux ;
 La pauvreté , les soins , la peur , la maladie ,
 Ne précipitaient point le terme de leur vie.
 Tous les cœurs étaient purs et tous les jours sereins , &c.

Si *Hésiode* avait toujours écrit ainsi , qu'il
 serait supérieur à *Homère* !

Ensuite *Hésiode* décrit les quatre âges fameux ,
 dont il est le premier qui ait parlé (du moins
 parmi les anciens auteurs qui nous restent).
 Le premier âge est celui qui précéda *Pandore* ,
 temps auquel les hommes vivaient avec les
 dieux. L'âge de fer est celui du siège de Thèbes
 et de Troye. *Je suis* , dit-il , *dans le cinquième* ,
et je voudrais n'être pas né. Que d'hommes ,
 accablés par l'envie , par le fanatisme et par
 la tyrannie , en ont dit autant depuis *Hésiode* !

C'est dans ce poëme des travaux et des jours
 qu'on trouve des proverbes qui se sont perpé-
 tués , comme , *le potier est jaloux du potier* ; et il
 ajoute , *le musicien du musicien* , et *le pauvre même*
du pauvre. C'est là qu'est l'original de cette

fable

fable du rossignol tombé dans les serres du vautour. Le rossignol chanta en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Hésiode* ne conclut pas que *ventre affamé n'a point d'oreilles*; mais que les tyrans ne sont pas fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophon* et des *Caton* :

Les hommes ignorent le prix de la société ; ils ne savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

L'équité seule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare souvent la sienne.

Le chemin du crime est court et aisé. Celui de la vertu est long et difficile ; mais près du but il est délicieux.

DIEU a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Enfin, ses préceptes sur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a aussi de très-beaux morceaux dans sa *Théogonie*. L'*Amour* qui débrouille le chaos ; *Vénus* qui, née sur la mer des parties génitales d'un dieu, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'*Amour*, unit le ciel, la mer et la terre ensemble, sont des emblèmes admirables.

Pourquoi donc *Hésiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère* ? Il me semble qu'à mérite égal, *Homère* dut être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits et leurs victoires sur les Asiatiques, leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maisons qui régnaient de son temps dans l'Achaïe et dans le Péloponèse ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe, contre la plus florissante nation qui fût encore connue dans l'Asie. Son poëme fut presque le seul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne se crût honorée de trouver son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que, long-temps après lui, quelques différens entre des villes grecques, au sujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint, après sa mort, le juge des villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poètes long-temps avant d'avoir des géographes.

Il est étonnant que les Grecs, se faisant tant honneur des poëmes épiques qui avaient immortalisé les combats de leurs ancêtres, ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopyles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce temps-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille* et les *Ajax*.

Tyrthée, capitaine, poète et musicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Prusse, fit la guerre, et la chanta. Il anima les Spartiates contre les Messéniens par ses vers, et remporta la victoire. Mais ses ouvrages sont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poème épique dans le siècle de *Périclès*; les grands talens se tournèrent vers la tragédie: ainsi *Homère* resta seul, et sa gloire augmenta de jour en jour. Venons à son *Iliade*.

De l'Iliade.

CE qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'est cette foule de métaphores et de peintures dans le style oriental. La terre qui retentit sous les pieds dans la marche de l'armée, comme les foudres de *Jupiter* sur les monts qui couvrent le géant *Typhée*; un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes; *Mars* et *Minerve*, suivis de la Terreur, de la Fuite, et de l'insatiable Discorde, sœur et compagne de l'homicide dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, et qui, en foulant la terre, porte dans le ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'*Iliade* est pleine de ces images; et c'est ce qui faisait dire au sculpteur *Bouhardon*:

Lorsque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme, qui n'est point du tout intéressant pour nous, était donc très-précieux pour tous les Grecs.

Ses dieux sont ridicules aux yeux de la raison, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé; et c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules, en voyant des dieux qui se disent des injures, qui se battent entre eux, qui se battent contre des hommes, qui sont blessés, et dont le sang coule; mais c'était-là l'ancienne théologie de la Grèce, et de presque tous les peuples asiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait sa divinité particulière qui la conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, et des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes, de temps immémorial. La guerre des Titans, enfans du Ciel et de la Terre, contre les dieux maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la religion grecque. *Typhon*, chez les Egyptiens, avait combattu contre *Osireth*, que nous nommons *Osiris*, et l'avait taillé en pièces.

Madame *Dacier*, dans la préface de l'*Iliade*,

remarque très-sensément, après *Eustathe*, évêque de Thessalonique, et *Huet*, évêque d'Avranches, que chaque nation voisine des Hébreux avait son dieu des armées. En effet, *Jephthé* ne dit-il pas aux Ammonites (c) : *Vous possédez justement ce que votre dieu Chamos vous a donné, souffrez donc que nous ayons ce que notre dieu nous donne?*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes (d), mais repoussé dans les vallées ?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'est encore une idée reçue ; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un songe trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un esprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblèmes étaient fréquents, et n'étonnaient personne. *Homère* a donc peint son siècle ; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entreprise dans la Motte de dégrader *Homère*, et de le traduire ; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'esprit : c'est la manie de la plupart des Français ; une espèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèse, un

(c) *Juges*, chap. XI, v. 24. (d) *Juges*, chap. I, v. 19.

léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel *Racine* et *Boileau* ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même se sont laissé séduire par ces puérités qui dessèchent et qui énervent tout genre d'éloquence !

En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phœnix, au livre IX, pour apaiser la colère d'*Achille*, lui parle à peu-près ainsi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
 Du souverain des dieux sont les filles sacrées ;
 Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
 Leur voix triste et plaintive exhale leurs douleurs.
 On les voit d'une marche incertaine et tremblante
 Suivre de loin l'Injure impie et menaçante,
 L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
 Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
 Elles demandent grâce. . . . et lorsqu'on les refuse,
 C'est au trône de Dieu que leur voix vous accuse ;
 On les entend crier, en lui tendant les bras :
 Punissez le cruel qui ne pardonne pas ;
 Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'Injure ;
 Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
 Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
 Jupiter les exauce ; et son juste courroux
 S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais assez exacte ; et malgré la gêne de la rime et la sécheresse de la langue, on aperçoit quelques traits de cette grande et touchante image si fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère* ? il mutile en deux vers d'antithèses toute cette peinture.

On offense les dieux ; mais par des sacrifices
De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

Ce n'est plus qu'une sentence triviale et froide. Il y a sans doute des longueurs dans le discours de *Phœnix* ; mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue ; tous les hommes de goût en conviennent ; il n'y a qu'un commentateur qui puisse être assez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui-même, traducteur du poète grec, dit que " c'est une " vaste campagne, mais brute, où l'on ren- " contre des beautés naturelles de toute espèce, " qui ne se présentent pas aussi régulièrement " que dans un jardin régulier ; que c'est une " abondante pépinière qui contient les semen- " ces de tous les fruits, un grand arbre qui " pousse des branches superflues qu'il faut " couper. "

Madame *Dacier* prend le parti de la vaste campagne, de la pépinière et de l'arbre, et

veut qu'on ne coupe rien. C'était sans doute une femme au-dessus de son sexe, et qui a rendu de grands services aux lettres, ainsi que son mari; mais quand elle se fit homme, elle se fit commentateur; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de *la Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collège; et *la Motte* répondit comme aurait fait une femme polie et de beaucoup d'esprit. Il traduisit très-mal l'*Iliade*; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyssée*; nous en dirons quelque chose quand nous ferons à l'*Arioste*.

De Virgile.

IL me semble que le second livre de l'*Enéide*, le quatrième et le sixième, sont autant au-dessus de tous les poètes grecs, et de tous les latins sans exception, que les statues de *Girardon* sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, et que même il lui est inférieur dans ses imitations; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'est là qu'il est lui-même; c'est là qu'il

qu'il est touchant, et qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible mais fatigant des combats. *Horace* avait dit de lui, avant qu'il eût entrepris l'*Enéide* :

Molle atque facetum

Virgilio annuerunt gaudentes rure camæna.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne fais si on ne retrouve pas un peu de cette mollesse heureuse et attendrissante dans la passion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!

Certainement le chant de la descente aux enfers ne ferait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue :

Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit

Permixtos heroes, et ipse videbitur illis,

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégans, attendrissans, dans les trois beaux chants de l'*Enéide*.

Tout le quatrième chant est rempli de vers touchans, qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille et du sentiment.

*Dictionn. philosoph. Tome V. *G*

*Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
 Posses nefas, tacitusque meâ decedere terrâ ?
 Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
 Nec moritura tenet crudeli funere Dido? . . .
 Conscendit furibunda rogos, ensaque recludit
 Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.*

Il faudrait transcrire presque tout ce chant, si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette mollesse touchante et noble à la fois !

*Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella; . . .
 Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo;
 Projice tela manu, sanguis meus.*

Enfin, on fait combien de larmes fit verser à l'empereur *Auguste*, à *Livie*, à tout le palais ce seul demi-vers :

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte est, à ce qu'il me semble, celui qui remue l'ame et qui l'attendrit; les autres font de beaux parleurs. Je suis loin de proposer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit *Montagne*, non comme bon, mais comme mien.

De Lucain.

SI vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu et d'action, vous ne la trouverez pas, mais où la trouveriez-vous? Si vous espérez sentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond est rendu très-sec, et dont les expressions sont ampoulées; mais si vous voulez des idées fortes, des discours d'un courage philosophique et sublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le discours de *Labienus* à *Caton*, aux portes du temple de *Jupiter-Ammon*, si ce n'est la réponse de *Caton* même:

Hæremus cuncti superis; temploque tacente

Nil facimus non sponte Dei.

. . . . *Steriles nùm legit arenas*

Ut caneret paucis; mersitne hoc pulvere verum?

Estne Dei sedes nisi terra, et pontus, et aer,

Et cælum, et virtus? Superos quid quærimus ultra?

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Mettez ensemble tout ce que les anciens poètes ont dit des dieux, ce sont des discours d'enfans en comparaison de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaste tableau où l'on

voit cent personnages, il ne suffit pas qu'il y en ait un ou deux supérieurement dessinés.

Du Tasse.

BOILEAU a dénigré le clinquant du *Tasse*; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le savait, le sentait, et il n'en parle pas. Il faut être juste.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du *Tasse* dans l'*Essai sur la poésie épique* (*). Mais il faut dire ici qu'on fait par cœur ses vers en Italie. Si à Venise, dans une barque, quelqu'un récite une strophe de la Jérusalem délivrée, la barque voisine lui répond par la strophe suivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît assez le *Tasse*; je ne répéterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioste*.

De l'Arioste.

L'*ODYSSÉE* d'*Homère* semble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando innamorato* et de l'*Orlando furioso*; et, ce qui

(*) Volume de la *Henriade*.

n'arrive pas toujours , le dernier de ces poèmes a été sans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulyffe* changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chèvre, des musiciennes qui ont des queues de poisson, et qui mangent ceux qui approchent d'elles; *Ulyffe* qui fuit tout nu le chariot d'une belle princesse, qui venait de faire la grande lessive; *Ulyffe* déguisé en gueux qui demande l'aumône, et qui ensuite tue tous les amans de sa vieille femme, aidé seulement de son fils et de deux valets, sont des imaginations qui ont donné naissance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioste* est si plein et si varié, si fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'est arrivé plus d'une fois, après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre désir que d'en recommencer la lecture. Quel est donc le charme de la poésie naturelle? Je n'ai jamais pu lire un seul chant de ce poème dans nos traductions en prose.

Ce qui m'a surtout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'est que l'auteur toujours au-dessus de sa matière, la traite en badinant. Il dit les choses les plus sublimes sans effort, et il les finit souvent par un trait de plaisanterie qui n'est ni déplacé ni recherché. C'est à la fois l'*Iliade*, l'*Odyssée* et don Quichotte; car

son principal chevalier errant devient fou comme le héros espagnol, et est infiniment plus plaisant. Il y a bien plus, on s'intéresse à *Roland*, et personne ne s'intéresse à don *Quichotte*, qui n'est représenté dans *Cervantes*, que comme un insensé à qui l'on fait continuellement des malices.

Le fond du poème, qui rassemble tant de choses, est précisément celui de notre roman de *Cassandre*, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, et qui a perdu cette vogue absolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioso*, il n'a aucune de ses beautés, et quand il les aurait en prose française, cinq ou six stances de l'*Arioste* les éclipseraient toutes. Ce fond du poème est que la plupart des héros et les princesses qui n'ont pas péri pendant la guerre, se retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les personnages du roman de *Cassandre* se retrouvent dans la maison de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioso* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'est celui de ses exordes. Chaque chant est comme un palais enchanté dont le vestibule est toujours dans un goût différent, tantôt majestueux, tantôt simple, même grotesque. C'est de la morale, ou de la gaieté, ou de la galanterie, et toujours du naturel et de la vérité.

Voyez seulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme, qui en contient quarante-six, et qui cependant n'est pas trop long; de ce poëme qui est tout en stances rimées, et qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la nécessité de la rime dans toutes les langues modernes; de ce poëme charmant qui démontre surtout la stérilité et la grossièreté des poëmes épiques barbares dans lesquels les auteurs se sont affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter, comme disait *Pope*, et comme l'a écrit *Louis Racine*, qui a eu raison alors.

*Spesso in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei disagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidiose, ed agi
Delle piene d'insidie, e di sospetti
Corti regali, e splendidi palagi,
Dove la caritade è in tutto estinta;
Ne si vede amicizia se non finta.*

*Quindi avien, che tra principi, e signori,
Patti e convenzion' sono si frali.
Fan' lega oggi re, papi, imperatori;
Domani saran' nemici capitali;
Perchè, qual' l'apparenze esteriori,
Non hanno i cor, non han gli animi tali,*

*Chè non mirando al torto, più ch' al dritto
Attendon solamente al lor profitto.*

On a imité ainfi plutôt que traduit cet exorde :

L'amitié fous le chaume habita quelquefois ;
On ne la trouve point dans les cours orageufes,
Sous les lambris dorés des prélats et des rois,
Séjour des faux fermens, des careffes trompeufes,
Des fourdes factions, des effrénés défirs ;
Séjour où tout est faux, et même les plaifirs.

Les papes, les céfars, apaisant leur querelle,
Jurent fur l'Évangile une paix fraternelle ;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis :
Nul ferment n'est gardé, nul accord n'est fincère ;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils atestaient ils bravaient le courroux ;
L'intérêt est le dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a perfonne d'afsez barbare pour ignorer
qu'*Aftolphe* alla dans le paradis reprendre le
bon fens de *Roland*, que la paffion de ce héros
pour *Angélique* lui avait fait perdre, et qu'il
le lui rendit très-proprement renfermé dans
une fiole.

Le prologue du trente-cinquième chant est
une allufion à cette aventure :

*Chi salira per me , Madona , in cielo
 A riportarne il mio perduto ingegno ?
 Che poi ch'uscì da' be' vostri occhi il telo ,
 Che'l cor mi fissè , og'nor perdendo vegno ;
 Nè di tanta jattura mi querelo ;
 Purchè non cresca , ma stia a questo segno .
 Ch'io dubito , se più si va scemando ,
 Di venir tal , qual' ho descritto Orlando .
 Per riaver l'ingegno mio mè aviso ,
 Che non bisogna che per l'aria io poggi
 Nel cerchio della luna , o in paradiso ,
 Che'l mio non credo che tant' alto alloggi .
 Nè bei vostri occhi , e nel sereno viso ,
 Nel sen d'avorio , e alabastrini poggi
 Se ne vada errando ; ed io con questa labbia
 Lo corro ; se vi par , ch'io l'o r'abbia .*

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent
 se faire quelque idée de ces strophes par la
 version française :

Oh , si quelqu'un voulait monter pour moi
 Au paradis ! s'il y pouvait reprendre
 Mon sens commun ! s'il daignait me le rendre !...
 Belle Aglaé , je l'ai perdu pour toi ;
 Tu m'as rendu plus fou que Roland même ;
 C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime .

Pour retrouver mon esprit égaré
 Il ne faut pas faire un si long voyage.
 Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
 Il est errant sur ton charmant visage,
 Sur ton beau sein ce trône des amours.
 Il m'abandonne. Un seul regard peut-être,
 Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
 Mais sous tes lois il restera toujours.

Ce molle et facetum de l'*Arioste*, cette urbanité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants, n'ont été ni rendus, ni même sentis par *Mirabaud* son traducteur, qui ne s'est pas douté que l'*Arioste* raillait de toutes ses imaginations. Voyez seulement le prologue du vingt-quatrième chant :

*Chi mette il pie sù l'amorosa pania
 Cherchi ritrarlo e non v'invèchi l'ale.
 Che non è in somma amor se non insania,
 A giudicio dè savii, universale.
 E se ben, come Orlando, ogni un' smania,
 Suo furor mostra a qualche altro segnale;
 E quale è di pazzia segno più espresso
 Che per altri voler, perde se stesso?*

*Vari gli effetti son; ma la pazzia
 E tutta una però che gli fa uscire.
 Gli è come una gran serpa ove la via*

*Convienne a forza a chi va fallire ;
 Chi sù , chi giù , qui quà , qui là travia.
 Per concludere in somma , io vi vo dire
 A chi in amor s' invecchia , oltre ogni pena
 Si convengon i ceppi , e la catena.*

*Ben me si potria dir : Frate , tu vai
 L'altrui mostrando , e non vedi il tuo fallo.
 Io vi respondo che comprendo assai ,
 Or che di mente ho lucido intervallo ,
 Ed ho gran cura (e spero farlo omai)
 Di riposar mi , e duscir fuor di ballo.
 Ma tosto far come vorrei , no'l posso ;
 Chè'l male è penetrato infino all'osso.*

Voici comme *Mirabaud* traduit sérieusement cette plaisanterie :

» Que celui qui a mis le pied sur les gluaux
 » de l'amour tâche de l'en tirer promptement ,
 » et de n'y pas laisser engluer ses ailes ; car , au
 » jugement unanime des plus sages , l'amour
 » est une vraie folie. Quoique tous ceux qui s'y
 » abandonnent comme *Roland* ne deviennent
 » pas furieux , il n'y en a cependant pas un
 » seul qui ne fasse voir combien sa raison est
 » égarée.

» Les effets de cette manie sont différens ,
 » mais une même cause les produit ; c'est
 » comme une épaisse forêt , où l'un prend à

» droite, l'autre prend à gauche ; fans compter
 » enfin toutes les autres peines que l'amour
 » fait souffrir, il nous ôte encore la liberté et
 » nous charge de fers.

» Quelqu'un me dira peut-être : Eh , mon
 » ami, prenez pour vous-même les avis que
 » vous donnez aux autres. C'est bien auffi
 » mon dessein à présent que la raison m'éclaire ;
 » je songe à m'affranchir d'un joug qui me
 » pèse, et j'espère que j'y parviendrai. Il est
 » pourtant vrai que le mal étant fort enraciné,
 » il me faudra pour en guérir beaucoup plus
 » de temps que je ne voudrais. »

Je crois reconnaître davantage l'esprit de
 l'*Arioste* dans cette imitation faite par un auteur
 inconnu :

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
 De s'en tirer n'est pas long-temps le maître ;
 On s'y démène, on y perd son bon sens ,
 Témoin Roland et d'autres personnages ,
 Tous gens de bien, mais fort extravagans ;
 Ils sont tous fous ; ainsi l'ont dit les fages.

Cette folie a différens effets :

Ainsi qu'on voit dans de vastes forêts ,
 A droite, à gauche, errer à l'aventure
 Des pèlerins au gré de leur monture ;
 Leur grand plaisir est de se fourvoyer ;
 Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos quelqu'un me dira : Frère,
 C'est bien prêché ; mais il fallait te taire.
 Corrige-toi fans fermonner les gens.
 Oui, mes amis, oui, je suis très-coupable,
 Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
 Je prétends bien changer avec le temps,
 Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Quand je dis que l'*Arioste* égale *Homère* dans
 la description des combats, je n'en veux pour
 preuve que ces vers :

Suona l'un brando, e l'altro, or basso, or alto :

Il martel di Vulcano era più tardo

Nella spelunca affumicata, dove

Battea all'incude i folgori di Giove.

.

.

Aspro concerto, orribile armonia

D'alte querele, d'ululi e di strida

Della misera gente, che peria

Nel fondo, per cagion della sua guida ;

Istranamente concordar s'udia

Col fiero suon della fiamma omicida.

.

.

L'alto rumor delle sonore trombe,

Di timpani, e di barbari stromenti

*Giunte al continuo suon d'archi, di trombe
 Di machine, di ruote, e di tormenti,
 E quel, di che più per che'l ciel ribombe
 Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
 Rendono un' altro suon, ch'a quel s'accorda
 Con che i vicin, cadendo, il Nilo afforda.*

.

*Alle squallide ripe dell' Acheronte
 Sciolta del corpo, più freddo che ghiaccio,
 Bestemmiando fuggi l'alma sdegnosa
 Che fu sì altera al mondo, e sì orgogliosa.*

Voici une faible traduction de ces beaux vers:

Entendez-vous leur armure guerrière
 Qui retentit des coups de cimetère?
 Moins violens, moins prompts font les marteaux
 Qui vont frappant les célestes carreaux,
 Quand tout noirci de fumée et de poudre,
 Au mont Etna Vulcain forge la foudre.

.

Concert horrible, exécration harmonie
 De cris aigus et de longs hurlemens,
 Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
 Et du fracas des maisons embrasées
 Que sous leurs toits la flamme a renversées !

Des instrumens de ruine et de mort
 Volant en foule et d'un commun effort ;
 Et la trompette , organe du carnage ,
 De plus d'horreur emplissent ce rivage ,
 Que n'en ressent l'étonné voyageur
 Alors qu'il voit tout le Nil en fureur ,
 Tombant des cieus qu'il touche et qu'il inonde ,
 Sur cent rochers précipiter son onde.

.

Alors, alors, cette ame si terrible,
 Impitoyable, orgueilleuse, inflexible,
 Fuit de son corps et fort en blasphémant,
 Superbe encore à son dernier moment,
 Et défiant les éternels abymes
 Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Il a été donné à l'*Arioste* d'aller et de revenir de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses, et de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est d'intéresser vivement pour les héros et les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a presque autant d'événemens touchans dans son poëme que d'aventures grotesques ; son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné.

Je ne fais quel plaifant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Est: *Meffer Lodovico*, *dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter: *Dove avete pigliato tante cofe divine?* Auffi est-il appelé en Italie *il divino Ariosto*.

Il fut le maître du *Taffe*. L'*Armide* est d'après l'*Alcine*. Le voyage des deux chevaliers qui vont défenchanter *Renaud*, est absolument imité du voyage d'*Aftolphe*. Et il faut avouer encore que les imaginations fantasques qu'on trouve si fouvent dans le poëme de Roland le furieux, font bien plus convenables à un fujet mêlé de férieux et de plaifant, qu'au poëme férieux du *Taffe*, dont le fujet semblait exiger des mœurs plus févères.

Ne paffons pas fous filence un autre mérite qui n'est propre qu'à l'*Arioste*; je veux parler des charmans prologues de tous fes chants.

Je n'avais pas ofé autrefois le compter parmi les poëtes épiques; je ne l'avais regardé que comme le premier des grotesques: mais en le relifant je l'ai trouvé auffi sublime que plaifant; et je lui fais très-humblement réparation. Il est très-vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furiofo*, et déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'est

C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans le *Tasse* et dans l'*Arioste*, que des poèmes si longs, non-seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, et que le poète ne paraisse presque jamais gêné.

Le *Trissin* au contraire, qui s'est délivré du joug de la rime, semble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie et d'élégance.

Spencer, en Angleterre, voulut rimer en stances son poème de la *Fée reine*; on l'estima, et personne ne le put lire.

Je crois la rime nécessaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie sensible, marquée par les longues et par les brèves, et qui ne peuvent employer ces dactyles et ces spondées qui font un effet si merveilleux dans le latin.

Je me souviendrai toujours que je demandai au célèbre *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son *Paradis perdu* et qu'il me répondit : *Because he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je suis persuadé que la rime irritant, pour ainsi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves; qu'en le forçant de tourner sa pensée en mille manières, elle l'oblige aussi de penser avec plus de

justesse, et de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiste, en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, et sentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produisent, croit y suppléer par des images gigantesques qui ne sont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté surmontée.

Pour les poèmes en prose, je ne fais ce que c'est que ce monstre. Je n'y vois que l'impuissance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert sans instrumens. Le *Cassandre de la Calprenède* fera, si l'on veut, un poème en prose, j'y consens; mais dix vers du *Tasse* valent mieux.

De Milton.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, absolument inconnu de son temps, avait pu lire le *Paradis perdu*, c'est alors qu'il aurait pu dire comme du *Tasse*:

Eh quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Un épisode du *Tasse* est devenu le sujet d'un poème entier chez l'auteur anglais; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jeté avec discrétion dans la fabrique de son poème.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit
le Tasse au commencement du quatrième chant :

*Quinci avendo pur tutto il pensier volto
A recar nè cristiani ultima doglia;
Che sia comanda il popol suo raccolto,
(Concilio orrendo) entro la regia soglia.
Come sia pur leggiera impresa (ah! stolto)
Il repugnare alla divina voglia :
Stolto , ch' al ciel s' agguaglia , e'n obbligo pone ,
Come di Dio la destra irata tuone.*

*Chiama gli abitator' dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Treman le spaziose atre caverne ,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regioni del cielo il folgor piomba ,
Nè si scossa già mai trema la terra ,
Quand i vapori in sen gravida ferra.*

*Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce , e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi ; e di veneno infetto ,
Come infauusta cometa , il guardo splende.
Gli involue il mento , e sù l'irsuto petto
Ispida , e folta la gran barba scende ;
Ed in guisa di voragine profonda ,
S' apre la bocca d' atro sangue immonda.*

*Quali i fumi sulfurei, ed infiammati
 Escon di mon Gibello, e'l puzzo, e'l tuono;
 Tal della fera bocca i negri fiati,
 Tale il fetore, e le faville sono.
 Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
 Ripresse, e l'Idra si fe' muta al suono;
 Resto Cocito, e ne tremar' gli abissi,
 E in questi detti il gran rimbombo udiſſi.*

*Tartarei numi, di seder più degni
 Là sovra il sole, ond'è l'origin vostra,
 Che meco già da' più felici regni
 Spinse il gran caso in questa oribil chioſtra;
 Gli antichi altrui sospetti, e i fieri sdegni
 Noti son troppo, e l'alta impresa nostra
 Or colui regge a suo voler le stelle,
 E noi siam giudicate alme rubelle.*

*Ed in vece del dì sereno, e puro,
 Dell' aureo sol, degli stellati giri,
 N'hà qui rinchiusi in questo abisso oscuro;
 Ne' vol, ch'al primo onor per noi s'aspiri.
 E poscia (ahi quanto a ricordarlo è duro!
 Questo è quel, che più inaspra i miei martiri.)
 Nè bei seggi celesti hà l'uom chiamato,
 L'uom' vile, et di vil fango in terra nato.*

Tout le poëme de Milton semble fondé sur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le Tasse ne s'appesantit point sur les refforts

de cette machine, la seule peut-être que l'austérité de sa religion et le sujet d'une croisade dussent lui fournir. Il quitte le diable le plus tôt qu'il peut, pour présenter son *Armide* aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de l'*Arioste* dont elle est imitée. Il ne fait point tenir de longs discours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébuth*, à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une salle pour les diables; il n'en fait pas des géans pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puissent tenir plus à l'aise dans la salle. Il ne déguise point enfin *Satan* en cormoran et en crapaud.

Qu'auraient dit les cours et les savans de l'ingénieuse Italie, si le *Tasse*, avant d'envoyer l'esprit de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort et le Péché; si le Péché lui avait appris qu'il était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appela la *Mort*, que la *Mort* (qui est supposée masculin) coucha avec le Péché (qui est supposé féminin), et qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, et qui en sortent.

De tels rendez-vous, de telles jouissances, sont aux yeux des Italiens de singuliers épisodes

d'un poëme épique. Le *Tasse* les a négligés, et il n'a pas eu la délicatesse de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux instruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons et des mauvais anges, que *Milton* a imitée de la Gigantomachie de *Claudien*? *Gabriel* consume deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même; et ensuite la création du monde. On s'est plaint que ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes; et quels épisodes! c'est *Gabriel* et *Satan* qui se disent des injures; ce sont des anges qui se font la guerre dans le ciel, et qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots et des espèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Nifroch*; on se donne de grands coups de sabre; on se jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, et les neiges qui couvrent leurs cimes, et les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est-là, comme on voit, la belle et simple nature!

On se bat dans le ciel à coups de canon; encore cette imagination est-elle prise de l'*Arioste*; mais l'*Arioste* semble garder quelque bienséance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs italiens et français. Nous n'avons garde de porter notre jugement; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géans contre les dieux semble plus raisonnable que celle des anges, si le mot de *raisonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient supposés les enfans du Ciel et de la Terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des dieux auxquels ils étaient égaux en force et en puissance. Ces dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux. Mais il n'en est pas ainsi dans notre religion. DIEU est un être pur, infini, tout-puissant, créateur de toutes choses, à qui ses créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Aussi cette imitation de la guerre des géans, cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne se trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier siècle de notre ère vulgaire, livre digne de l'extravagance du rabbinisme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici, ce sont des anges à cheval, et d'autres qu'un coup de fabre coupe en deux, et qui se rejoignent sur le champ; là c'est la Mort qui lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres qui n'existent pas encore. Ailleurs, elle frappe de la massue pétrifique sur le froid et sur le sec. Plus

loin , c'est le froid , le chaud , le sec , et l'humide , qui se disputent l'empire du monde , et qui *conduisent en bataille rangée des embryons d'atomes*. Les questions les plus épineuses de la plus rebutante scolastique sont traitées en plus de vingt endroits dans les termes même de l'école. Des diables en enfer s'amuse à disputer sur la grâce , sur le libre arbitre , sur la prédestination , tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions , il soumet son imagination poétique , et la restreint à paraphraser dans deux chants , les premiers chapitres de la Genèse :

*God saw te light was good.
And light from darknes divided;
Light te day and darknes night he nam'd.
Again God said : Let be the firmament...
And saw that it was good...*

C'est un respect qu'il montre pour l'ancien Testament , ce fondement de notre sainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton* , et nous n'en avons point. On a retranché , ou entièrement altéré plus de deux cents pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après

Après qu'*Adam* et *Eve* ont récité le psaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* descend du ciel sur ses six ailes, et vient leur rendre visite; et *Eve* lui prépare à dîner. » Elle écrase des grappes » de raisin, et en fait du vin doux qu'on appelle » *moût*; et de plusieurs graines, et des doux » pignons pressés, elle tempéra de douces » crèmes..... L'ange lui dit, bonjour, et se » sert de la sainte salutation dont il usa long- » temps après envers *Marie*, la seconde *Eve*: » Bonjour, mère des hommes, dont le ventre » fécond remplira le monde de plus d'enfans » qu'il n'y a de différens fruits des arbres de » DIEU entassés sur ta table. La table était » un gazon et des sièges de mousse tout autour, » et sur son ample carré d'un bout à l'autre » tout l'automne était empilé, quoique le Prin- » temps et l'Automne dansassent dans ce lieu » par la main. Ils firent quelque temps con- » versation sans craindre que le dîner se refroi- » dit (*d*). Enfin, notre premier père commença » ainsi :

» Envoyé céleste, qu'il vous plaise goûter des » présens que notre nourricier, dont descend » tout bien parfait et immense, a fait produire » à la terre pour notre nourriture et pour » notre plaisir; alimens peut-être insipides

(*d*) Mot pour mot: *Nor fear'd lest dinner cool'd.*

» pour des natures spirituelles. Je fais feu-
» lement qu'un père céleste les donne à tous.
» A quoi l'ange répondit : Ce que celui
» dont les louanges soient chantées, donne à
» l'homme, en partie spirituel, n'est pas trouvé
» un mauvais mets par les purs esprits ; et ces
» purs esprits, ces substances intelligentes,
» veulent aussi des alimens ainsi qu'il en faut
» à votre substance raisonnable. Ces deux sub-
» stances contiennent en elles toutes les facultés
» basses des sens par lesquelles elles entendent,
» voient, flairent, touchent, goûtent, digèrent
» ce qu'elles ont goûté, en assimilent les par-
» ties, et changent les choses corporelles en
» incorporelles. Car, vois-tu, tout ce qui a
» été créé doit être soutenu et nourri ; les
» élémens les plus grossiers alimentent les plus
» purs ; la terre donne à manger à la mer ; la
» terre et la mer à l'air ; l'air donne de la
» pâture aux feux éthérés, et d'abord à la
» lune, qui est la plus proche de nous ; c'est
» de là qu'on voit sur son visage rond, ses
» taches et ses vapeurs non encore purifiées,
» et non encore tournées en sa substance. La
» lune aussi exhale de la nourriture de son
» continent humide aux globes plus élevés.
» Le soleil, qui départ sa lumière à tous,
» reçoit aussi de tous en récompense son aliment
» en exaltations humides, et le soir il soupe

„ avec l'Océan.... Quoique dans le ciel les
 „ arbres de vie portent un fruit d'ambrosie ;
 „ quoique nos vignes donnent du nectar ;
 „ quoique tous les matins nous broffions les
 „ branches d'arbres couvertes d'une rosée de
 „ miel ; quoique nous trouvions le terrain
 „ couvert de graines perlées ; cependant DIEU
 „ a tellement varié ici les présens , et de nou-
 „ velles délices , qu'on peut les comparer au
 „ ciel. Soyez sûrs que je ne ferai pas assez
 „ délicat pour n'en pas tâter avec vous.

„ Ainsi ils se mirent à table , et tombèrent
 „ sur les viandes ; et l'ange n'en fit pas seu-
 „ lement semblant ; il ne mangea pas en
 „ mystère , selon la glose commune des théo-
 „ logiens ; mais avec la vive dépêche d'une
 „ faim très-réelle , avec une chaleur concoc-
 „ tive et transsubstantive. Le superflu du dîner
 „ transpire aisément dans les pores des esprits ;
 „ il ne faut pas s'en étonner , puisque l'empi-
 „ rique alchimiste avec son feu de charbon et
 „ de suie peut changer , ou croit pouvoir
 „ changer l'écume du plus grossier métal en
 „ or aussi parfait que celui de la mine.

„ Cependant *Eve* servait à table toute nue ,
 „ et couronnait leurs coupes de liqueurs déli-
 „ cieuses. O innocence ! méritant paradis !
 „ c'était alors plus que jamais que les enfans
 „ de DIEU auraient été excusables d'être

„ amoureux d'un tel objet ; mais dans leurs
 „ cœurs l'amour régnait sans débauche. Ils
 „ ne connaissaient pas la jalousie , enfer des
 „ amans outragés. ”

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu ; voilà ce dont ils ont supprimé les trois quarts , et atténué tout le reste. C'est ainsi qu'on en a usé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakespeare* ; elles sont toutes mutilées et entièrement méconnaissables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique , que celle des trois premiers actes de son *Jules-César* , imprimée à la suite de *Cinna* , dans l'édition de *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les destinées des descendans d'*Enée* , et les triomphes des Romains. *Milton* prédit le destin des enfans d'*Adam* ; c'est un objet plus grand , plus intéressant pour l'humanité ; c'est prendre pour son sujet l'histoire universelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif , dans les onzième et douzième chants ; et voici mot à mot ce qu'il dit du reste de la terre :

„ L'ange *Michel* et *Adam* montèrent dans la
 „ vision de Dieu ; c'était la plus haute montagne
 „ du paradis terrestre , du haut de laquelle
 „ l'hémisphère de la terre s'étendait dans l'aspect
 „ le plus ample et le plus clair. Elle n'était pas

» plus haute , ni ne présentait un aspect plus
» grand que celle sur laquelle le diable emporta
» le second *Adam* dans le désert , pour lui mon-
» trer tous les royaumes de la terre et leur
» gloire. Les yeux d'*Adam* pouvaient com-
» mander de là toutes les villes d'ancienne et
» de moderne renommée ; sur le siège du plus
» puissant empire , depuis les futures murailles
» de *Combalu* , capitale du grand-kan du
» *Cathay* , et de *Samarcande* sur l'*Oxus* , trône
» de *Tamerlan* , à Pékin des rois de la Chine ,
» et de là à *Agra* , et de là à *Lahor* du grand-
» *mogol* jusqu'à la *Chersonèse d'or* , ou jusqu'au
» siège du *Perfan* dans *Ecbatane* , et depuis
» dans *Ispahan* , ou jusqu'au czar russe dans
» *Moscou* , ou au sultan venu du *Turkestan*
» dans *Byfance*. Ses yeux pouvaient voir l'em-
» pire du *Négus* jusqu'à son dernier port
» *Ercoco* , et les royaumes maritimes *Mombaza* ,
» *Quiloa* , et *Mélinde* , et *Sofala* qu'on croit
» *Ophir* , jusqu'au royaume de *Congo* et
» *Angola* plus au sud. Ou bien de là il voyait ,
» depuis le fleuve *Niger* jusqu'au mont *Atlas* ,
» les royaumes d'*Almanzor* , de *Fez* , et de
» *Maroc* ; *Sus* , *Alger* , *Tremizen* , et de là
» l'*Europe* , à l'endroit d'où *Rome* devait gou-
» verner le monde. Peut-être il vit en esprit
» le riche *Mexique* siège de *Montezume* , et
» *Cusco* dans le *Pérou* , plus riche siège

„ d'*Atabalipa* ; et la Guiane , non encore
 „ dépouillée , dont la capitale est appelée
 „ *Eldorado* par les Espagnols. „

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam* , on lui montre aussitôt un hôpital ; et l'auteur ne manque pas de dire que c'est un effet de la gourmandise d'*Eve*.

„ Il vit un lazaret où gisaient nombre de
 „ malades , spasmes hideux , empreintes dou-
 „ loureuses , maux de cœur , d'agonie , toutes
 „ les sortes de fièvres , convulsions , épilepsies ,
 „ terribles catarrhes , pierres et ulcères dans les
 „ intestins , douleurs de coliques , frénésies
 „ diaboliques , mélancolies soupirantes , folies
 „ lunatiques , atrophies , marasmes , peste dévo-
 „ rante au loin , hydropisies , asthmes , rhu-
 „ mes , &c. „

Toute cette vision semble une copie de l'*Arioste* ; car *Astolphe* , monté sur l'hippogriffe , voit en volant tout ce qui se passe sur les frontières de l'Europe et sur toute l'Afrique. Peut-être , si on l'ose dire , la fiction de l'*Arioste* est plus vraisemblable que celle de son imitateur ; car en volant , il est tout naturel qu'on voye plusieurs royaumes l'un après l'autre ; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne savait pas l'optique ; mais cette critique est injuste ; il est très-permis

de feindre qu'un esprit céleste découvre au père des hommes les destinées de ses descendants. Il n'importe que ce soit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins est grande et belle.

Voici comme finit ce poëme :

La Mort et le Péché construisent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité et pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin; il vient rendre compte à ses vassaux du succès de sa commission; il harangue les diables, mais il n'est reçu qu'avec des sifflets. DIEU le change en grand serpent, et ses compagnons deviennent serpens aussi.

Il est aisé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ses beautés, je ne fais quel esprit de fanatisme et de férocité pédantesque qui dominait en Angleterre du temps de *Cromwell*, lorsque tous les Anglais avaient la Bible et le pistolet à la main. Ces absurdités théologiques, dont l'ingénieux *Butler* auteur d'*Hudibras* s'est tant moqué, furent traitées sérieusement par *Milton*. Aussi cet ouvrage fut regardé par toute la cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque temps secrétaire, pour la langue latine, du parlement appelé le

rump, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I*; livre (il faut l'avouer) aussi ridicule par le style, que détestable par la matière; livre où l'auteur raisonne à peu-près comme lorsque, dans son *Paradis perdu*, il fait digérer un ange, et fait passer les excréments par insensible transpiration; lorsqu'il fait coucher ensemble le Péché et la Mort; lorsqu'il transforme son *Satan* en cormoran et en crapaud; lorsqu'il fait des diables géans, qu'il change ensuite en pygmées, pour qu'ils puissent raisonner plus à l'aise, et parler de controverse, &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle scandaleux qui le rendit si odieux, en voici quelques-uns. *Saumaïse* avait commencé son livre en faveur de la maison *Stuart*, et contre les régicides, par ces mots :

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre a blessé depuis peu nos oreilles et encore plus nos cœurs.

Milton répond à *Saumaïse* : *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de St Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaises doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait blesser que des oreilles d'âne.*

Après ce singulier préambule, *Milton* traite

de *puffillanimes* et de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes justes et sensibles. Ce sont, dit-il, des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe *Salmacis*, qui produisirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, et en faisaient des hermaphrodites. Or *Saumaise* s'appelait *Salmasius* en latin: *Milton* le fait descendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* et *hermaprhodite*, quoique hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de *Salmacis* sa mère, et qu'ils l'ont rendu infame.

.... *Infamis ne quem malè fortibus undis*

Salmacis enervet.

On peut juger si un tel pédant atrabilaire, défenseur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie et délicate de *Charles II*, aux lords *Rocheſter*, *Roscommon*, *Buckingham*, aux *Waller*, aux *Cowley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme et le poëme. A peine même fut-on que le *Paradis perdu* existait. Il fut totalement ignoré en France aussi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux *Racine*, aux *Despréaux*, aux *Molière*, aux *la Fontaine*, d'un poëme épique sur *Adam* et *Eve*? Quand les

Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet ouvrage, moitié théologique et moitié diabolique, où les anges et les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent par cœur l'*Arioste* et le *Tasse*, n'ont pu écouter les sons durs de *Milton*. Il y a trop de distance entre la langue italienne et l'anglaise.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de son *Essai sur la poésie épique*. Il fut même le premier (si je ne me trompe) qui nous fit connaître les poètes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton*, et les sentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il pensait du génie de *Milton*, il répondit : *Les Grecs recommandaient aux poètes de sacrifier aux Grâces, Milton a sacrifié au diable.*

On songea alors à traduire ce poëme épique anglais dont M. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges, à certains égards. Il est difficile de savoir précisément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux personnes qui travaillèrent ensemble; mais on peut affurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidèlement. Nous l'avons déjà fait voir; et s'il n'y a qu'à jeter les yeux sur le début du poëme pour en être convaincu :

„ Je chante la désobéissance du premier
 „ homme, et les funestes effets du fruit défendu,
 „ la perte d'un paradis, et le mal de la mort
 „ triomphant sur la terre, jusqu'à ce qu'un
 „ Dieu-homme vienne juger les nations, et
 „ nous rétablisse dans le séjour bienheureux. „

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord considérer qu'on se permet dans la langue anglaise des inversions que nous souffrons rarement dans la nôtre. Voici mot à mot le commencement de ce poëme de *Milton* :

„ La première désobéissance de l'homme,
 „ et le fruit de l'arbre défendu, dont le goût
 „ porta la mort dans le monde, et toutes nos
 „ misères avec la perte d'Eden, jusqu'à ce
 „ qu'un plus grand homme nous rétablît (e),
 „ et regagnât notre demeure heureuse; Muse
 „ céleste, c'est-là ce qu'il faut chanter. „

Il y a de très-beaux morceaux sans doute dans ce poëme singulier; et j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de *Satan*, lorsque s'échappant du fond des

(e) Il y a dans plusieurs éditions, *Restore us, and regain*. J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original : *La première désobéissance de l'homme, &c. chantez, Muse céleste*. Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

enfers, et voyant pour la première fois notre soleil sortant des mains du Créateur, il s'écrie :

» Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
 » Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
 » Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent,
 » Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
 » Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
 » Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
 » Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
 » Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
 » Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
 » Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
 » Je suis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
 » Hélas ! je fus ingrat, c'est-là mon plus grand crime.
 » J'osai me révolter contre mon créateur ;
 » C'est peu de me créer, il fut mon bienfaiteur ;
 » Il m'aimait : j'ai forcé sa justice éternelle
 » D'appesantir son bras sur ma tête rebelle ;
 » Je l'ai rendu barbare en sa sévérité,
 » Il punit à jamais, et je l'ai mérité.
 » Mais si le repentir pouvait obtenir grace !
 » Non, rien ne fléchira ma haine et mon audace ;
 » Non ; je déteste un maître ; et sans doute il vaut mieux
 » Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

Les amours d'*Adam* et d'*Eve* sont traités avec une mollesse élégante et même attendrissante,

qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur et du style souvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat fait à Milton.

QUELQUES-UNS l'ont accusé d'avoir pris son poëme dans la tragédie du Bannissement d'Adam de *Grotius*, et dans la *Sarcotis* du jésuite *Mazénius*, imprimée à Cologne en 1654, et en 1661, long-temps avant que *Milton* donnât son *Paradis perdu*.

Pour *Grotius*, on savait assez en Angleterre que *Milton* avait transporté dans son poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'est point du tout être plagiaire; c'est enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accusa point *Euripide* de plagiat, pour avoir imité dans un chœur d'Iphigénie le second livre de l'*Iliade*; au contraire, on lui fut très-bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* sur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'essuya jamais de reproche pour avoir heureusement imité dans l'*Énéide* une centaine de vers du premier des poètes grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre *Milton*. Un écossais, nommé *M. Lauder*, très-attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait insultée avec l'acharnement le

plus grossier, se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame fourberie, pour ravir à *Charles I* la triste gloire d'être l'auteur de l'*Eikon Basilike* ; livre long-temps cher aux royalistes, et que *Charles I* avait, dit-on, composé dans sa prison pour servir de consolation à sa déplorable infortune.

Lauder voulut donc, vers l'année 1752, commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en faussaire contre la mémoire du plus malheureux des rois; il se procura des éditions du poëme de la *Sarcotis*. Il paraissait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* et le *Tasse*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là ; il déterra une mauvaise traduction en vers latins du *Paradis perdu* du poëte anglais ; et joignant plusieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par là l'accusation plus grave, et la honte de *Milton* plus complète. Ce fut en quoi il se trompa lourdement ; sa fraude fut découverte. Il voulait faire passer *Milton* pour un faussaire, et lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Mazénius*, dont il n'y avait alors que très-peu d'exemplaires dans l'Europe.

Toute l'Angleterre, convaincue du mauvais artifice de l'écoffais, n'en demanda pas davantage. L'accusateur confondu fut obligé de défavouer sa manœuvre, et d'en demander pardon.

Depuis ce temps on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut surpris du grand nombre de très-beaux vers dont la *Sarcotis* était parsemée. Ce n'est à la vérité qu'une longue déclamation de collège sur la chute de l'homme; mais l'exorde, l'invocation, la description du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du diable, sont précisément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus; c'est le même sujet, le même nœud, la même catastrophe. Si le diable veut dans *Milton* se venger sur l'homme du mal que DIEU lui a fait, il a précisément le même dessein chez le jésuite *Mazénius*; et il le manifeste dans des vers dignes peut-être du siècle d'*Auguste* :

*Semel excidimus crudelibus astris ,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent , tenet et superos oblivio nostrî ;
Indecore premimur , vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ , cæloque fruuntur aperto.
Nos divûm soboles , patriâque in sede locandi ,
Pellimur exilio , mæstoque Acheronte tenemur.*

*Heu ! dolor ! et superûm decreta indigna ! fatiscat
 Orbis et antiquo turbentur cuncta tumultu ,
 Ac redeat deforme chaos ; Styx atra ruinam
 Terrarum excipiat , fatoque impellat eodem
 Et cælum , et cæli cives ; ut inulta cadamus
 Turba , nec umbrarum pariter caligine raptam
 Sarcoteam , invisum caput , involvamus ? ut astris
 Regnantem , et nobis dominâ cervice minantem
 Ignavi patiamur ? adhuc tamen improba vivit !
 Vivit adhuc , fruiturque Dei secura favore !
 Cernimns ! et quicquam furiarum absconditur orco !
 Vah ! pudor , æternumque probrum stygis , occidat , amens
 Occidat , et nostræ subeat consortia culpæ .
 Hæc mihi seclusto cælis solatia tantum
 Excidii restant ; juvat hac consorte malorum
 Possse frui , juvat ad nostram seducere pœnam
 Frustrâ exultantem , patriâque exsorte superbam .
 Ærumnas exempla levant ; minor illa ruina est
 Quæ caput adversi labens oppresserit hostis .*

On trouve dans *Mazénius* et dans *Milton*
 de petits épisodes , de légères excursions abso-
 lument semblables ; l'un et l'autre parlent de
Xerxès , qui couvrit la mer de ses vaisseaux :

*Quantus erat Xerxes , medium qui contrahit orbem
 Urbis in excidium .*

Tous deux parlent sur le même ton de la
 tour

tour de Babel; tous deux font la même description du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandise.

Ce qui a le plus persuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'est la parfaite ressemblance du commencement des deux poèmes. Plusieurs lecteurs étrangers, après avoir lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reste du poème de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'est une erreur bien grande, et aisée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poète anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jésuite de Cologne; et j'ose dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers sont fort beaux; ceux de *Milton* le sont aussi; et le total du poème de *Mazénius*, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux scènes entières dans la ridicule comédie du *Pédant joué*, de *Cyrano de Bergerac*. Ces deux scènes sont bonnes, disait-il en plaisantant avec ses amis; elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela très-mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du *Tartuffe* et du *Misanthrope*.

Il est certain qu'en général *Milton*, dans son *Paradis*, a volé de ses propres ailes en imitant; et il faut convenir que s'il a emprunté tant

de traits de *Grotius* et du jésuite de Cologne, ils sont confondus dans la foule des choses originales qui sont à lui ; il est toujours regardé en Angleterre comme un très-grand poète.

Il est vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un jésuite ; mais de son temps, dans la cour de *Charles II*, on ne se souciait ni des jésuites, ni de *Milton*, ni du *Paradis perdu*, ni du *Paradis retrouvé*. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

E P R E U V E.

TOUTES les absurdités qui avilissent la nature humaine, nous sont donc venues d'Asie, avec toutes les sciences et tous les arts ! C'est en Asie, c'est en Egypte qu'on osa faire dépendre la vie et la mort d'un accusé ou d'un coup de dés, ou de quelque chose d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une superstition à peu-près semblable existe encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, sur les côtes de Malabar et au Japon.

Elle passa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui se parjurait mourait sur le champ d'apoplexie. *Hippolyte*, dans la tragédie de *Phèdre*, parle ainsi à sa maîtresse *Aricie* :

Aux portes de Trezène, et parmi ces tombeaux,
 Des princes de ma race antiques sépultures,
 Est un temple sacré, formidable aux parjures.
 C'est là que les mortels n'osent jurer en vain ;
 Le perfide y reçoit un châtement foudain ;
 Et craignant d'y trouver la mort inévitable ,
 Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

Le savant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque sur les épreuves de Trezène :

„ M. de *la Motte* a dit qu'*Hippolyte* devait
 „ proposer à son père de venir entendre sa
 „ justification dans ce temple où l'on n'osait
 „ jurer en vain. Il est vrai que *Thésée* n'aurait
 „ pu douter alors de l'innocence de ce jeune
 „ prince ; mais il eût eu une preuve trop con-
 „ vaincante contre *la vertu* de *Phèdre*, et c'est
 „ ce qu'*Hippolyte* ne voulait pas faire. M. de
 „ *la Motte* aurait dû se défier un peu de son
 „ goût, en soupçonnant celui de *Racine*, qui
 „ semble avoir prévu son objection. En effet ,
 „ *Racine* suppose que *Thésée* est si prévenu
 „ contre *Hippolyte*, qu'il ne veut pas même
 „ l'admettre à se justifier par serment. „

Je dois dire que la critique de *la Motte* est de feu M. le marquis de *Laffai*. Il la fit à table chez M. de *la Faye*, où j'étais avec feu M. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait usage ; et, en effet, dans ses discours sur la

tragédie (a), il fait honneur de cette critique à M. le marquis de *Laffai*. Cette réflexion me parut très-judicieuse, ainsi qu'à M. de *la Faye*, et à tous les convives qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaisseurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Thésée* l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Thésée*, immédiatement après, parle assez long-temps à cette princesse, laquelle oublie la seule chose qui pouvait éclairer le père et justifier le fils. Cet oubli me paraît inexcusable. Ni M. de *Laffai*, ni M. de *la Motte* ne devaient se défier de leur goût en cette occasion. C'est en vain que le commentateur objecte que *Thésée* a déclaré à son fils qu'il n'en croira point ses sermens.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuse différence entre un serment fait dans une chambre, et un serment fait dans un temple où les parjures sont punis d'une mort subite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Thésée* n'avait aucune excuse de ne pas conduire *Hippolyte* dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de catastrophe.

Hippolyte ne devait donc point parler de la vertu du temple de Trezène à son *Aricie*; il

(a) *La Motte*, tome IV, page 308.

n'avait pas besoin de lui faire serment de l'aimer ; elle en était assez persuadée. C'est une légère faute qui a échappé au tragique le plus sage, le plus élégant, et le plus passionné que nous ayons eu.

Après cette petite digression, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'usage de faire dépendre les grandes entreprises de la manière dont les poulets sacrés mangeaient des vesces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites sur les hommes. On ne proposa jamais aux *Manlius*, aux *Gamille*, aux *Scipion*, de se justifier, en mettant la main dans de l'eau bouillante sans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admises sous les empereurs. Mais nos Tartares, qui vinrent détruire l'empire (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie), remplirent notre Europe de cette jurisprudence qu'ils tenaient des Perses. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient jusqu'à *Justinien*, malgré la détestable superstition qui régnait alors ; mais depuis ce temps, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes est si ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les temps.

Coré, Dathan et Abiron disputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le désert; *Moïse* leur ordonne d'apporter deux cents cinquante encensoirs, et leur dit que DIEU choisira entre leurs encensoirs et celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour soutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, et que le feu du ciel frappa deux cents cinquante de leurs principaux adhérens (b); après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille sept cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Israël et *Aaron* pour le sacerdoce. On se servit alors de l'épreuve des verges: chacun présenta sa verge; et celle d'*Aaron* fut la seule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jéricho au son des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Hai. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Josué*; il consulta le Seigneur, qui lui répondit qu'Israël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathème dans Jéricho. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans et les bêtes; et quiconque avait sauvé ou emporté quelque chose

(b) Nombres, chap. XVI.

devait être exterminé (c). *Josué*, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de *Juda*, ensuite sur la famille de *Zaré*, puis sur la maison où demeurait *Zabdi*, et enfin sur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Achan*.

L'Écriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non plus de quel sort on se servait ; mais il est certain, par le texte, qu'*Achan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate, et deux cents sicles d'argent, fut brûlé avec ses fils, ses brebis, ses bœufs, ses ânes et sa tente même, dans la vallée d'Achor.

La terre promise fut partagée au sort (d) ; on tirait au sort les deux boucs d'expiation pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice (e), tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il fallut élire *Saül* pour roi (f), on consulta le sort qui désigna d'abord la tribu de *Benjamin*, la famille de *Métri* dans cette tribu, et ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

(c) *Josué*, chap. VII.

(d) *Idem*, chap. XIV.

(e) *Lévit.* chap. XVI.

(f) *Liv. I des Rois*, chap. X.

Le fort tomba sur *Jonathas*, pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (*g*)

Les matelots de Joppé jetèrent le fort pour apprendre de DIEU quelle était la cause de la tempête (*h*). Le fort leur apprit que c'était *Jonas*, et ils le jetèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le fort, qui n'étaient que des superstitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, et tellement la voix de DIEU, que les apôtres tirèrent au fort la place de l'apôtre *Judas* (*i*). Les deux concurrents étaient S^t *Mathias* et *Barfabas*. La Providence se déclara pour S^t *Mathias*.

Le pape *Honorius*, troisième du nom, défendit par une décrétale que l'on se servît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était assez commune : c'est ce que les païens appelaient *sortilegium*, sortilège. *Caton* dit dans la *Pharfale* :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de

(*g*) Liv. I des Rois, chap. XIV, v. 42.

(*h*) *Jonas*, chap. I.

(*i*) Actes des apôtres, chap. I.

jalouſie.

jalouſie (k). Une femme ſoupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, et conſacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait ſur le champ, et mourait. C'eſt ſur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accuſations juridiques, ne ſachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien Teſtament, n'était qu'une ſuperſtition abſurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, et elle a duré juſqu'au ſeizième ſiècle. Celui qui tuait ſon adverſaire avait toujours raiſon.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'eſpace de neuf pas, une barre de fer ardent ſans ſe brûler. Auſſi l'hiſtoire du moyen âge, quelque fabuleuſe qu'elle ſoit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui conſiſtait à marcher ſur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on ſe ſervait pour tromper les juges. Par exemple, il était très-aiſé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait préſenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche, et y verſer juridiqument de la chaude, moyennant quoi l'accuſé plongeait ſa main dans

(k) Nombres, chap. V, v. 17.

l'eau tiède jusqu'au coude, et prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau ; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir ; et cette huile n'a encore acquis que très-peu de chaleur. On semble alors mettre sa main dans l'eau bouillante ; et on l'humecte d'une huile qui la préserve.

Un champion peut très-facilement s'être endurci jusqu'à tenir quelques secondes un anneau jeté dans le feu sans qu'il reste de grandes marques de brûlure.

Passer entre deux feux sans se brûler n'est pas un grand tour d'adresse quand on passe fort vite, et qu'on s'est bien pommadé le visage et les mains. C'est ainsi qu'en usa ce terrible *Pierre Aldobrandin*, *Petrus Igneus*, (supposé que ce conte soit vrai) quand il passa entre deux bûchers à Florence, pour démontrer, avec l'aide de DIEU, que son archevêque était un fripon et un débauché. Charlatans! charlatans! disparaissez de l'histoire.

C'était une plaisante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer son homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin*, que le juge interroge sur un vol dont le docteur *Balouard*

l'accuse. Le juge était à table, et buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut; il prend la bouteille et le verre du juge, il vide la bouteille, et lui dit : Monsieur, je veux que ce vin-là me serve de poison, si j'ai fait ce dont on m'accuse.

E Q U I V O Q U E.

FAUTE de définir les termes, et surtout faute de netteté dans l'esprit, presque toutes les lois, qui devraient être claires comme l'arithmétique et la géométrie, sont obscures comme des logoglyphes. La triste preuve en est que presque tous les procès sont fondés sur le sens des lois, entendues presque toujours différemment par les plaideurs, les avocats et les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi salique. *Fille n'héritera point en terre salique.* Mais qu'est-ce que terre salique? et fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre?

Les citoyens de Rome saluent *Karl*, fils de *Pepin le bref l'austriasien*, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par là : Nous vous conférons

tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude* ; nous vous donnons tout le pays qu'ils possédaient ? Mais ils ne pouvaient le donner , puisque loin d'en être les maîtres , ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expression plus équivoque ; et elle l'était tellement qu'elle l'est encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait ? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ferait son maître ; la daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il ferait maître de *Charlemagne*.

Les choses les plus respectables , les plus sacrées , les plus divines , n'ont-elles pas été obscurcies par les équivoques des langues ?

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils sont ; l'un et l'autre répond : Je suis catholique. On les croit tous deux de la même communion ; cependant l'un est de la grecque , l'autre de la latine , et tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage , il se trouve que chacun d'eux entend par catholique *universel*, et qu'en ce cas *universel* a signifié *partie*.

L'ame de *S^t François* est au ciel , est en paradis. Un de ces mots signifie l'*air* , l'autre veut dire *jardin*.

On se sert du mot *esprit* pour exprimer vent, extrait, pensée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice nécessaire de toutes les langues formées par ce qu'on appelle le *hasard* et par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté et de toute vérité daigna condescendre à la manière de parler de son peuple : c'est ce qui fait qu'*helöim* signifie, en quelques endroits, des *juges* ; d'autres fois des *dieux* ; et d'autres fois des *anges*.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon assemblée, serait une équivoque dans une langue et dans un sujet profane ; mais ces paroles reçoivent un sens divin de la bouche qui les prononce, et du sujet auquel elles sont appliquées.

Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; or DIEU n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans. Dans le sens ordinaire, ces paroles pouvaient signifier : Je suis le même Dieu qu'ont adoré *Abraham* et *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Isaac* et *Jacob*, porte aussi leurs descendans ; le soleil qui luit aujourd'hui est le soleil qui éclairait *Abraham*, *Isaac* et *Jacob* ; la loi de leurs enfans est leur loi. Et cela ne signifie pas qu'*Abraham*, *Isaac* et *Jacob* soient encore vivans. Mais quand

c'est le Messie qui parle , il n'y a plus d'équivoque ; le sens est aussi clair que divin. Il est évident qu'*Abraham* , *Isaac* et *Jacob* ne sont point au rang des morts , mais qu'ils vivent dans la gloire , puisque cet oracle est prononcé par le Messie ; mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les discours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes grossiers qui n'en pénétraient pas le sens ; mais ils ne le furent pas pour les esprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques ; l'un prédit à *Crésus* qu'un puissant empire succombera ; mais fera-ce le sien ? fera-ce celui de *Cyrus* ? L'autre dit à *Pyrrhus* que les Romains peuvent le vaincre , et qu'il peut vaincre les Romains. Il est impossible que cet oracle mente.

Lorsque *Septime Sévère* , *Pescennius Niger* et *Clodius Albinus* disputaient l'empire , l'oracle de Delphes (consulté , malgré le jésuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient cessé) répondit : *Le brun est fort bon , le blanc ne vaut rien , l'africain est passable*. On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* consulta le dieu de Palmyre (et toujours malgré *Baltus*) , le dieu dit que

les *colombes craignent le faucon*. Quelque chose qui arrivât, le dieu se tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur ; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des souverains ont employé l'équivoque aussi-bien que les dieux. Je ne fais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, disant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. (*)

E S C L A V E S.

S E C T I O N P R E M I E R E.

POURQUOI appelons-nous *esclaves* ceux que les Romains appelaient *servi*, et les Grecs *douloi*. L'étymologie est ici fort en défaut, et les *Bochart* ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*esclave*, est le testament d'un *Ermangaut* archevêque de Narbonne, qui légua à l'évêque *Frédelon* son esclave *Anaph*, *Anaphum flavonium*. Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de suite.

(*) Voyez ABUS DES MOTS.

Il n'est pas hors de vraisemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord , avec tant de peuples indigens et conquérans , piller ce que l'empire romain avait ravi aux nations , et surtout la Dalmatie et l'Illyrie , les Italiens aient appelé *schiavitù* le malheur de tomber entre leurs mains , et *schiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'histoire du moyen âge , c'est que du temps des Romains , notre univers connu se divisait en hommes libres et en esclaves. Quand les Slavons , Alains , Huns , Hérules , Lombards , Ostrogoths , Visigoths , Vandales , Bourguignons , Francs , Normands , vinrent partager les dépouilles du monde , il n'y a pas d'apparence que la multitude des esclaves diminua ; d'anciens maîtres se virent réduits à la servitude ; le très-petit nombre enchaîna le grand , comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les nègres , et comme il se pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les esclaves des Assyriens et des Egyptiens.

Le livre où il est le plus parlé d'esclaves , est l'Iliade. D'abord la belle *Briséis* est esclave chez *Achille*. Toutes les Troyennes , et surtout les princesses , craignent d'être esclaves des Grecs , et d'aller filer pour leurs femmes.

L'esclavage est aussi ancien que la guerre, et la guerre aussi ancienne que la nature humaine.

On était si accoutumé à cette dégradation de l'espèce, qu'*Epictète*, qui assurément valait mieux que son maître, n'est jamais étonné d'être esclave.

Aucun législateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la servitude; au contraire, les peuples les plus enthousiastes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les serfs. Le droit de vie et de mort sur eux était un des principes de la société. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* est la plus juste, et peut-être la seule juste.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il semblait, pour servir toutes les nations tour à tour, eussent pourtant quelques esclaves aussi? Il est prononcé dans leurs lois (a) qu'ils pourront acheter leurs frères pour six ans, et les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Esau* devaient être les serfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, sous une autre économie, les Arabes, qui se disaient

(a) Exode, chap. XXI. Lévitique, chap. XXV, &c. Genèse, chap. XXVII, XXXII.

enfans d'*Esau*, réduifirent les enfans de *Jacob* à l'esclavage.

Les évangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une feule parole qui rappelle le genre-humain à fa liberté primitive, pour laquelle il femble né. Il n'eft rien dit dans le nouveau Testament de cet état d'opprobre et de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée; pas un mot dans les écrits des apôtres et des pères de l'Eglife pour changer des bêtes de fomme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième fiècle. S'il eft parlé de l'esclavage, c'eft de l'esclavage du péché.

Il eft difficile de bien comprendre comment, dans S^t *Jean* (b), les Juifs peuvent dire à JESUS : *Nous n'avons jamais servi sous personne*; eux qui étaient alors fujets des Romains; eux qui avaient été vendus au marché après la prife de Jérufalem; eux dont dix tribus emmenées esclaves par *Salmanazar* avaient disparu de la face de la terre, et dont deux autres tribus furent dans les fers des Babyloniens foixante et dix ans; eux fept fois réduits en fervitude dans leur terre promise, de leur propre aveu; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur fervitude en Égypte, dans

(b) Chap. VIII.

cette Egypte qu'ils abhorraient, et où ils coururent en foule pour gagner quelque argent, dès qu'*Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom *Calmet* dit qu'il faut entendre ici une *servitude intrinsèque*, ce qui n'est pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, une partie de l'Allemagne, étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, et par des natifs devenus serfs. Quand l'évêque de Séville *Opas* et le comte *Julien* appelèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens visigoths qui régnaient de-là les Pyrénées, les mahométans, selon leur coutume, proposèrent aux peuples de se faire circoncire, ou de se battre, ou de payer en tribut de l'argent et des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'esclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens et leur religion en payant. C'est ainsi que les Turcs en usèrent depuis en Grèce. Mais ils imposèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis, et pour servir d'icoglans et de janissaires, les filles pour être élevées dans les sérails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'esclaves pour le service intérieur des maisons que ceux qu'ils achètent des Circassiens, des Mingréliens et des petits Tartares.

Entre les Africains musulmans et les Européens chrétiens, la coutume de piller, de faire esclave tout ce qu'on rencontre sur mer a toujours subsisté. Ce sont des oiseaux de proie qui fondent les uns sur les autres; Algériens, Maroquins, Tunisiens, vivent de piraterie. Les religieux de Malte, successeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller et d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de musulmans. Les galères du pape vont prendre des algériens, ou sont prises sur les côtes septentrionales d'Afrique. Ceux qui se disent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Pensilvaniens seuls ont renoncé depuis peu solennellement à ce trafic, qui leur a paru mal-honnête.

S E C T I O N I I.

J'AI lu depuis peu au mont Krapac, où l'on fait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'esprit, de paradoxes, de vues et de courage, tel à quelques égards que ceux de *Montesquieu*, et écrit contre *Montesquieu* (*). Dans ce livre on préfère hautement l'esclavage à la domesticité, et surtout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le sort de ces malheureux hommes libres, qui peuvent gagner leur vie où ils

(*) *Théorie des lois civiles*, par M. *Linguet*.

veulent, par le travail pour lequel l'homme est né, et qui est le gardien de l'innocence comme le consolateur de la vie. Personne, dit l'auteur, n'est chargé de les nourrir, de les secourir, au lieu que les esclaves étaient nourris et soignés par leurs maîtres ainsi que leurs chevaux. Cela est vrai; mais l'espèce humaine aime mieux se pourvoir que dépendre; et les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque, avec raison, que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans lesquelles il leur est défendu de gagner leur vie; mais ce n'est point parce qu'ils sont libres, c'est parce que nous avons quelques lois ridicules, et beaucoup trop de fêtes.

Il dit très-justement que ce n'est pas la charité chrétienne qui a brisé les chaînes de la servitude, puisque cette charité les a referrées pendant plus de douze siècles (c); et il pouvait encore ajouter que, chez les chrétiens, les moines même, tout charitables qu'ils sont, possèdent encore des esclaves réduits à un état affreux, sous le nom de *mortatables*, de *main-mortables*, de *serfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui est très-vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les serfs que par avarice. C'est en effet pour avoir l'argent

(c) Voyez la sect. III.

amassé par ces malheureux, qu'ils leur signèrent des patentes de manumission. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença ; il affranchit les serfs de Spire et de Worms au douzième siècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix est la liberté, puisque ces hommes grossiers l'achetèrent très-chèrement.

Enfin, c'est aux hommes sur l'état desquels on dispute, à décider quel est l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant sur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez-lui s'il voudrait être esclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché ; non-seulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en est à qui vous n'oseriez en faire la proposition.

Demandez ensuite à un esclave s'il désirerait d'être affranchi, et vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela seul la question est décidée. (1)

Considérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, et de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conseiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut

(1) Il est très-possible qu'un homme préfère l'esclavage à la misère ; mais cette alternative n'est pas une condition nécessaire de la vie humaine. D'ailleurs, on est souvent à la fois esclave et misérable.

être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement; en Suède devenir lui-même un membre des états de la nation. Ces perspectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'une étable de son maître.

S E C T I O N I I I.

Puffendorf dit (*d*) que l'esclavage a été établi par un libre consentement des parties, et par un contrat de faire afin qu'on nous donne.

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande si un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir? (et remarquez qu'il ne parle pas d'un prisonnier sur sa parole d'honneur.) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été blessé il n'a pas le droit de se faire panser? la nature décide contre *Grotius*.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'Esprit des lois (*e*), après avoir peint l'esclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

„ *M. Perri* dit que les Moscovites se vendent
„ aisément; j'en fais bien la raison; c'est que
„ leur liberté ne vaut rien. „

(*d*) Liv. VI, chap. III.

(*e*) Liv. XV, chap. VI.

Le capitaine *Jean Perri*, anglais, qui écrivait en 1714 l'état présent de la Russie, ne dit pas un mot de ce que l'Esprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'esclavage des Russes ; les voici : „ Le czar a ordonné que dans tous ses „ Etats personne à l'avenir ne se dirait son „ golup ou esclave, mais seulement raab, qui „ signifie *sujet*. Il est vrai que ce peuple n'en „ a tiré aucun avantage réel ; car il est encore „ aujourd'hui effectivement esclave. „ (f)

L'auteur de l'Esprit des lois ajoute que, suivant le récit de *Guillaume Dampier*, tout le monde cherche à se vendre dans le royaume d'*Achem*. Ce serait-là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de *Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'est dommage qu'un homme qui avait tant d'esprit ait hasardé tant de choses, et cité faux tant de fois. (*)

S E C T I O N I V.

Serfs de corps, serfs de glèbe, main-morte, &c.

ON dit communément qu'il n'y a plus d'esclaves en France, que c'est le royaume des francs ; qu'esclave et franc sont contradictoires ;

(f) Page 228, édition d'Amsterdam, 1717.

(*) Voyez à l'article LOIS les grands changemens faits depuis en Russie. Voyez aussi quelques méprises de *Montesquieu*.

qu'on

qu'on y est si franc, que plusieurs financiers y sont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des descendants des anciens Francs, s'il y en a. Heureuse la nation française d'être si franche ! Cependant, comment accorder tant de liberté avec tant d'espèces de servitudes, comme, par exemple, celle de la main-morte ?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle descend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, et que sa famille est encore esclave mortifiable, main-mortable.

De ces esclaves, les uns sont obligés de travailler trois jours de la semaine pour leur seigneur ; les autres deux. S'ils meurent sans enfans, leur bien appartient à ce seigneur ; s'ils laissent des enfans, le seigneur prend seulement les plus beaux bestiaux, les meilleurs meubles à son choix, dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, si le fils de l'esclave main-mortable n'est pas dans la maison de l'esclavage paternel depuis un an et un jour à la mort du père, il perd tout son bien, et il demeure encore esclave ; c'est-à-dire, que s'il gagne quelque bien par son industrie, ce pécule à sa mort appartiendra au seigneur.

Voici bien mieux : un bon parisien va voir

Dictionn. philosoph. Tome V. * M

ses parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an et un jour dans une maison main-mortable, et s'en retourne à Paris; tous ses biens, en quelque endroit qu'ils soient situés, appartiendront au seigneur foncier, en cas que cet homme meure sans laisser de lignée.

On demande, à ce propos, comment la Comté de Bourgogne eut le sobriquet de *franche* avec une telle servitude? C'est, sans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux, le plus consolant de toute cette jurisprudence, c'est que les moines sont seigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par hasard un prince du sang, ou un ministre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs secrétaires, jetait les yeux sur cet article, il serait bon que dans l'occasion il se ressouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans son ordonnance du 18 mai 1731, que *les moines et les bénéficiers possèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté*.

Le marquis d'Argenson, dans le Droit public ecclésiastique, auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, et ils ont des esclaves. Renvoyons cette possession monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modestes sur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres et humbles, on nous a répondu : Il y a fix cents ans qu'ils jouissent de ce droit ; comment les en dépouiller ? Nous avons répliqué humblement : Il y a trente ou quarante mille ans , plus ou moins , que les fouines sont en possession de manger nos poulets ; mais on nous accorde la permission de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'est un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton , mais il peut en fureté de conscience manger la substance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voisinage hériter cent mille écus d'un de leurs esclaves main-mortables , lequel avait fait cette fortune à Francfort par son commerce. Il est vrai que la famille dépouillée a eu la permission de venir demander l'aumône à la porte du couvent , car il faut tout dire.

Difons donc que les moines ont encore cinquante ou foixante mille esclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas pensé jusqu'à présent , à réformer cette jurisprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les Etats du roi de Sardaigne ; mais on y pensera. Attendons seulement quelques siècles , quand les dettes de l'Etat seront payées.

E S P A C E.

QU'EST-CE que l'espace ? Il n'y a point d'espace, point de vide, disait *Leibnitz*, après avoir admis le vide ; mais quand il l'admettait, il n'était pas encore brouillé avec *Newton*. Il ne lui disputait pas encore le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur dispute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'espace pour *Leibnitz*.

Heureusement, quelque chose que disent les philosophes sur ces questions insolubles, que l'on soit pour *Epicure*, pour *Gassendi*, pour *Newton*, ou pour *Descartes* et *Rohault*, les règles du mouvement seront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques seront exercés, soit dans l'espace pur, soit dans l'espace matériel :

Que *Rohault* vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir,

cela n'empêchera pas que nos vaisseaux n'ail-
lent aux Indes, et que tous les mouvemens ne
s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohault*
séchera. L'espace pur, dites-vous, ne peut
être ni matière ni esprit. Or il n'y a dans
le monde que matière et esprit, donc il n'y
a point d'espace.

Eh ! Messieurs, qui nous a dit qu'il n'y a

que matière et esprit , à nous qui connaissons si imparfaitement l'un et l'autre ? Voilà une plaisante décision : *Il ne peut être dans la nature que deux choses, lesquelles nous ne connaissons pas*. Du moins Montezume raisonnait plus juste dans la tragédie anglaise de Dryden : *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint ? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou et moi. Montezume parlait de deux choses qu'il connaissait ; mais nous autres nous parlons de deux choses dont nous n'avons aucune idée nette.*

Nous sommes de plaisans atomes. Nous faisons DIEU un esprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appelons *esprit* la faculté que l'Être suprême , universel, éternel, tout-puissant, nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau , large de six doigts tout au plus , nous nous imaginons que DIEU est un esprit de cette même sorte. (Toujours DIEU à notre image, bonnes gens !)

Mais , s'il y avait des millions d'êtres qui fussent tout autre chose que notre matière , dont nous ne connaissons que les apparences , et tout autre chose que notre esprit , notre souffle idéal , dont nous ne savons précisément rien du tout ? et qui pourra m'assurer que ces millions d'êtres n'existent pas ? et qui pourra soupçonner que DIEU , démontré existant par

ses effets, n'est pas infiniment différent de tous ces êtres-là, et que l'espace n'est pas un de ces êtres ?

Nous sommes bien loin de dire avec *Lucrece* :

Ergo præter inane et corpora , tertia per se

Nulla potest rerum in numero natura referri.

Hors le corps et le vide il n'est rien dans le monde.

Mais oserons-nous croire avec lui que l'espace infini existe ?

A-t-on jamais pu répondre à son argument : *Lancez une flèche des bornes du monde , tombera-t-elle dans le rien , dans le néant ?*

Clarke, qui parlait au nom de *Newton*, prétend que l'espace a des propriétés, qu'il est étendu, qu'il est mesurable ; donc il existe. Mais si on lui répond qu'on met quelque chose là où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* et *Clarke* ?

Newton regarde l'espace comme le *sensorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune ; à présent je ne l'entends pas plus que ses explications de l'Apocalypse. L'espace *sensorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU ; je m'y perds, et lui aussi. Il crut, au rapport de *Locke* (a), qu'on pouvait expliquer la création, en supposant que DIEU, par un acte de sa volonté

(a) Cette anecdote est rapportée par le traducteur de l'Essai sur l'entendement humain, tome IV, page 175.

et de son pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable. Il est triste qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choses si inintelligibles.

E S P R I T.

S E C T I O N P R E M I E R E.

ON consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devait représenter : il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce qu'il doutait de son succès. Quoi ! dira-t-on, est-ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elles sont brillantes ? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, et on s'ennuiera le second.

Ce qu'on appelle esprit, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art, ou de réunir deux

choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage; mais tous ces brillans (et je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux et qui doit intéresser. La raison en est, qu'alors c'est l'auteur qui paraît, et que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours, ou dans la passion, ou en danger. Le danger et les passions ne cherchent point l'esprit. *Priam* et *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans sont égorgés dans Troye embrasée: *Didon* ne soupire point en madrigaux, en volant au bûcher sur lequel elle va s'immoler: *Démosthènes* n'a point de jolies pensées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il serait un rhéteur, et il est un homme d'Etat.

L'art de l'admirable *Racine* est bien au-dessus de ce qu'on appelle *esprit*; mais si *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce style:

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
 Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?

si *Oreste* continuait toujours à dire , que les *Scythes* sont moins cruels qu'*Hermione* ; ces deux personnages ne toucheraient point du tout : on s'apercevrait que la vraie passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons , et qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont *Troye* fut consumée , et les feux de l'amour de *Pyrrhus* ; entre les *Scythes* qui immolent des hommes , et *Hermione* qui n'aima point *Oreste*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée* :

Le ciel choisit sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devait cet honneur aux manes d'un tel homme ,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit , et même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers , prononcés avec l'enthousiasme et l'art d'un bon acteur , seront applaudis ; mais je suis sûr que la pièce de *Cinna* , écrite toute dans ce goût , n'aurait jamais été jouée long-temps. En effet , pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains esclaves après sa mort ? Le contraire serait plus vrai : les manes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté , pour laquelle on suppose qu'il combattit et qu'il mourut.

Que ferait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées et problématiques ? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes, ces vers simples et naturels !

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assaffiner !
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle *esprit*, c'est le sublime et le simple qui font la vraie beauté.

Que dans *Rodogune*, *Antiochus* dise de sa maîtresse qui le quitte, après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'esprit ; c'est faire une épigramme contre *Rodogune* : c'est comparer ingénieusement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'est point parce que sa maîtresse s'en va, que la proposition de tuer sa mère est révoltante : qu'elle sorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme est donc fautive ; et si *Rodogune* ne sortait pas, cette mauvaise épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choisis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils soient plus frappants. Je ne relève pas dans eux les pointes

et les jeux de mots dont on sent le faux aisément : il n'y a personne qui ne rie , quand dans la tragédie de la Toison d'or *Hypsipyle* dit à *Médée* en faisant allusion à ses sortilèges :

Je n'ai que des attraits , et vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre et tous les genres de littérature infectés de ces puérités , qu'il se permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'esprit qui seraient admis ailleurs , et que le genre sérieux réproouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque* , traduit avec cette heureuse naïveté d'*Amiot* : *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer comme un modèle dans beaucoup d'ouvrages de goût , et même dans le *Traité des études* de feu *M. Rollin*. Ce morceau est tiré de la belle oraison funèbre du grand *Turenne* , composée par *Fléchier*. Il est vrai que dans cette oraison , *Fléchier* égala presque le sublime *Bossuet* , que j'ai appelé , et que j'appelle encore *le seul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans ; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici :

„ Puissances ennemies de la France , vous
 „ vivez , et l'esprit de la charité chrétienne
 „ m'interdit de faire aucun souhait pour votre

„ mort, &c. mais vous vivez, et je plains
 „ dans cette chaire un vertueux capitaine, dont
 „ les intentions étaient pures, &c. „

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'affassinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agissait des intérêts de *Pompée* et de *Charles I*. Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Espagne et des électeurs, et de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lesquelles il servait? Que dirait-on d'un allemand qui eût souhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures (a)? Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs? C'est que la figure est en elle-même belle et pathétique; mais ils n'examinaient point le fond et la convenance de la pensée. *Plutarque*

(a) *Fléchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraison funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de *Grenoble Lingendes* avait faite d'un duc de *Savoie*. Or ce morceau, qui était convenable pour un souverain, ne l'est pas pour un sujet,

eût dit à *Fléchier* : *Tu as tenu sans propos un très-beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages faits pour instruire ou pour toucher. Je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentimens, les images; mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui est le plus orné, ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique, est le Ballet du triomphe des arts, composé par un homme aimable (*), qui pensa toujours finement, et qui s'exprima de même: mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV.* Dans ce ballet où *Pygmalion* anime sa statue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur, et que dans aucun sens la phrase n'est française; que c'est en effet une

(*) *La Motte.*

pointe , une plaisanterie ? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes ? Ce même homme qui méprisait *Homère*, et qui le traduisit, qui en le traduisant crut le corriger, et en l'abrégeant crut le faire lire, s'avise de donner de l'esprit à *Homère*. C'est lui qui, en faisant reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp :

Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du bel esprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesse, ces tours, ces traits faillans, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de *Perrault* est simple et majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une scène de comédie, qui ne sera ni passionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez pour égayer vos amis.

Loin que j'aye reproché à *Voiture* d'avoir

mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était souvent dans ce cas : ses meilleures lettres sont étudiées ; on sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné* et à tant d'autres dames qui écrivent sans efforts ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Despréaux*, qui avait osé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ses premières satires, changea d'avis quand son goût fut mûri par l'âge. Je fais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde, que *Voiture* soit ou ne soit pas un grand génie, qu'il ait fait seulement quelques jolies lettres, ou que toutes ses plaisanteries soient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les arts et qui les aimons, nous portons une vue attentive sur ce qui est assez indifférent au reste du monde. Le bon goût est pour nous en littérature ce qu'il est pour les femmes en ajustemens ; et pourvu qu'on ne fasse pas de son opinion une affaire de parti, il me semble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de choses excellentes, et que *Marot* serait aisément réduit à peu de pages.

Ce n'est pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'est au contraire qu'on veut savoir bien au juste ce qui leur a valu cette réputation qu'on respecte, et quelles sont les vraies beautés qui ont fait passer leurs défauts. Il faut savoir ce qu'on doit suivre, et ce qu'on doit éviter; c'est-là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'est ce que faisait *Horace*, quand il examinait *Lucilius* en critique. *Horace* se fit par là des ennemis; mais il éclaira ses ennemis mêmes.

Cette envie de briller et de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, est la source des expressions nouvelles, comme des pensées recherchées. Qui ne peut briller par une pensée, veut se faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu substituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette espèce. Si on continuait ainsi, la langue des *Bossuet*, des *Racine*, des *Pascal*, des *Corneille*, des *Boileau*, des *Fénélon*, deviendrait bientôt surannée. Pourquoi éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même chose? Un mot nouveau n'est pardonnable que quand il est absolument nécessaire, intelligible et sonore; on est obligé d'en créer en physique: une

nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* et de *Bossuet*? Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été maniées par *Racine*, effleurées par *Quinault*? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue*?

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde, doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes : *Rem verba sequuntur*. Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste et plein de chaleur possède bien sa pensée, elle sort de son cerveau, tout ornée des expressions convenables, comme *Minerve* sortit tout armée du cerveau de *Jupiter*. Enfin la conclusion de tout ceci, est qu'il ne faut rechercher ni les pensées, ni les tours, ni les expressions; et que l'art dans tous les grands ouvrages, est de bien raisonner, sans trop faire d'argumens; de bien peindre, sans vouloir tout peindre; d'émouvoir, sans vouloir toujours exciter les passions. Je donne ici de beaux conseils, sans doute. Les ai-je pris pour moi-même? Hélas non!

Pauci, quos æquus amavit

Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,

Dis geniti potuere.

S E C T I O N I I.

LE mot *esprit*, quand il signifie *une qualité de l'ame*, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différens : il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grâce, finesse; et il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine ; et quand on dit : *Voilà un ouvrage plein d'esprit, un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander du quel. L'esprit sublime de *Corneille* n'est ni l'esprit exact de *Boileau*, ni l'esprit naïf de *la Fontaine* ; et l'esprit de *la Bruyère*, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de *Mallebranche*, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit, qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, &c. signifie *le caractère et la trempe de l'ame*, et n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit*.

L'esprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel esprit, et cependant ne signifie pas précisément la même chose : car jamais ce terme *homme d'esprit* ne peut être pris en mauvaise part, et *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence ? C'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas *esprit supérieur, talent marqué*, et que *bel esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, et le *bel esprit* est une affiche : c'est un art qui demande de la culture ; c'est une espèce de profession, et qui par là expose à l'envie et au ridicule.

C'est en ce sens que le père *Bouhours* aurait eu raison de faire entendre, d'après le cardinal *du Perron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit, parce qu'alors leurs savans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux et de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, et que le bel esprit se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'*Aristote*, au lieu de s'en tenir à condamner sa physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'*Aristote* a enseigné parfaitement, dans sa rhétorique, la manière de dire les choses avec esprit : il dit

que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure, dont le sens soit clair, et l'expression énergique; il en apporte plusieurs exemples, et entre autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de son printemps.*

Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'esprit; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'est pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime spirituellement: c'est par un tour nouveau; c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée: c'est ce qu'on appelle *finesse*, *délicatesse*; et cette manière est d'autant plus agréable, qu'elle exerce et qu'elle fait valoir l'esprit des autres.

Les allusions, les allégories, les comparaisons font un champ vaste de pensées ingénieuses; les effets de la nature, la fable, l'histoire, présentés à la mémoire, fournissent à une imagination heureuse des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne fera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière*, qui a toujours été estimé des gens de goût :

Eglé tremble que dans ce jour,
L'Hymen, plus puissant que l'Amour,
N'enlève ses trésors fans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût suivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce semble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il pensait, et ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal suivant paraît plus brillant et plus agréable : c'est une allusion à la fable :

Vous êtes belle, et votre sœur est belle ;
Entre vous deux, tout choix ferait bien doux ;
L'Amour était blond comme vous ;
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il est de *Bertaut*, évêque de Séez, et paraît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'esprit et le sentiment.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé

N'en fît le charme en mon ame renaître;
 Et que mon cœur, autrefois son captif,
 Ne ressemblât l'esclave fugitif
 A qui le fort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde,
 et caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation
 ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet
 esprit doit être admis. Il est clair que dans les
 grands ouvrages on doit l'employer avec
 sobriété, par cela même qu'il est un ornement.
 Le grand art est dans l'apropos.

Une pensée fine, ingénieuse, une compa-
 raison juste et fleurie, est un défaut, quand la
 raison seule ou la passion doivent parler, ou
 bien quand on doit traiter de grands intérêts:
 ce n'est pas alors du faux bel esprit, mais c'est
 de l'esprit déplacé; et toute beauté hors de sa
 place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel *Virgile* n'est
 jamais tombé, et qu'on peut quelquefois repro-
 cher au *Tasse*, tout admirable qu'il est d'ailleurs:
 ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein
 de ses idées, veut se montrer lui-même, lors-
 qu'il ne doit montrer que ses personnages.

La meilleure manière de connaître l'usage
 qu'on doit faire de l'esprit, est de lire le petit

nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues savantes et dans la nôtre.

Le *faux esprit* est autre chose que de l'*esprit déplacé* : ce n'est pas seulement une pensée fautive, car elle pourrait être fautive sans être ingénieuse ; c'est une pensée fautive et recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui traduit, ou plutôt qui abrègea *Homère* en vers français, crut embellir ce poète, dont la simplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au sujet de la réconciliation d'*Achille* :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême :

Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté sa colère, il ne s'enfuit pas du tout qu'on ne fera point battu ; secondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inspiration soudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût sévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces pensées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits d'ailleurs estimables ? Comment supporter que dans un livre de mathématique, on dise que, *si Saturne venait à manquer, ce serait le dernier satellite qui prendrait sa place, parce que les grands*

eigneurs éloignent toujours d'eux leurs successeurs? Comment souffrir qu'on dise qu'*Hercule* savait la physique, et qu'on ne pouvait résister à un philosophe de cette force? L'envie de briller et de surprendre par des choses neuves conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues, ce qui est la pire espèce du faux bel esprit.

Le faux goût est différent du faux bel esprit, parce que celui-ci est toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, et de suivre par instinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance et l'incohérence des imaginations orientales est un faux goût; mais c'est plutôt un manque d'esprit qu'un abus d'esprit.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le soleil et la lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses et gigantesques, la nature toujours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays, où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, et qu'il est bien plus aisé d'être ampoulé que d'être juste, fin et délicat.

Le faux esprit est précisément le contraire de ces idées triviales et ampoulées; c'est une
recherche

recherche fatigante de traits déliés ; une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement , de rapprocher des idées qui paraissent incompatibles , de diviser ce qui doit être réuni , de saisir de faux rapports , de mêler , contre les bienséances , le badinage avec le sérieux , et le petit avec le grand.

Ce ferait ici une peine superflue d'entasser des citations dans lesquelles le mot *esprit* se trouve. On se contentera d'en examiner une de *Boileau* , qui est rapportée dans le grand Dictionnaire de *Trévoux* : *C'est le propre des grands esprits , quand ils commencent à vieillir et à décliner , de se plaire aux contes et aux fables.* Cette réflexion n'est pas vraie. Un grand esprit peut tomber dans cette faiblesse ; mais ce n'est pas le propre des grands esprits. Rien n'est plus capable d'égarer la jeunesse , que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de sens différens le mot *esprit* s'emploie ; ce n'est point un défaut de la langue ; c'est au contraire un avantage d'avoir ainsi des racines qui se ramifient en plusieurs branches.

Esprit d'un corps , d'une société , pour exprimer les usages , la manière de parler , de se conduire , les préjugés d'un corps.

Esprit de parti , qui est à l'esprit d'un corps

ce que font les passions aux sentimens ordinaires.

Esprit d'une loi, pour en distinguer l'intention; c'est en ce sens qu'on a dit, *la lettre tue et l'esprit vivifie*.

Esprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère et le but.

Esprit de vengeance, pour signifier *désir et intention* de se venger.

Esprit de discorde, *esprit de révolte*, &c.

On a cité dans un dictionnaire, *esprit de politesse*; mais c'est d'après un auteur nommé *Bellegarde*, qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux ses auteurs et ses exemples. On ne dit point *esprit de politesse*, comme on dit *esprit de vengeance*, *de dissension*, *de faction*; parce que la politesse n'est point une passion animée par un motif puissant qui la conduise, lequel on appelle *esprit* métaphoriquement.

Esprit familier se dit dans un autre sens, et signifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*esprit de Socrate*, &c.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matière: on dit, *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vu, et ce qui donne le mouvement et la vie. Ces esprits qu'on croit couler rapidement dans

les nerfs sont probablement un feu subtil. Le docteur *Méad* est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du *Traité sur les poisons*.

Esprit, en chimie, est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes, mais qui signifie toujours la partie subtile de la matière.

Il y a loin de l'*esprit* en ce sens, au *bon esprit*, au *bel esprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parce que tout est métaphore, sans que le vulgaire s'en aperçoive.

S E C T I O N I I I.

C E mot n'est-il pas une grande preuve de l'imperfection des langues, du chaos où elles sont encore, et du hasard qui a dirigé presque toutes nos conceptions ?

Il plut aux Grecs, ainsi qu'à d'autres nations, d'appeler vent, souffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par respiration, vie, ame. Ainsi ame et vent étaient en un sens la même chose dans l'antiquité. Et si nous disions que l'homme est une machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, et se servirent du mot

Spiritus, esprit, souffle. *Anima*, *Spiritus*, furent la même chose.

Le *rouhak* des Phéniciens, et à ce qu'on prétend, des Chaldéens, signifiait de même *souffle* et *vent*.

Quand on traduisit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot *souffle*, esprit, vent, ame. *Spiritus DEI ferebatur super aquas*, le vent de DIEU, l'esprit de DIEU était porté sur les eaux.

Spiritus vitæ, le souffle de la vie, l'ame de la vie.

Inspiravit in faciem ejus spiraculum, ou *Spiratum vitæ*, et il souffla sur sa face un souffle de vie. Et, selon l'hébreu, il souffla dans ses narines un souffle, un esprit de vie.

Hæc quum dixisset, insufflavit et dixit eis : Accipite spiritum sanctum. Ayant dit cela, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le souffle saint, l'esprit saint.

Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis ; sed nescis unde veniat, l'esprit, le vent souffle où il veut, et vous entendez sa voix (son bruit) ; mais vous ne savez d'où il vient.

Il y a loin de là à nos brochures du quai des Augustins et du Pont-neuf, intitulées *Esprit de Marivaux*, *Esprit de Desfontaines*, &c.

Ce que nous entendons communément en français par esprit, bel esprit, trait d'esprit, &c.

signifie des pensées ingénieuses. Aucune autre nation n'a fait un tel usage du mot *spiritus*. Les Latins disaient *ingenium*; les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Espagnols disent, *agudo*, *agudezza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais se servent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie est belle, car ce mot autrefois signifiait *sage*.

Les Allemands disent *verständig*; et quand ils veulent exprimer des pensées ingénieuses, vives, agréables, ils disent riche en sensations, *sinn-reich*. C'est de là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expressions de l'ancienne langue germanique et française, disent *sensible man*.

Ainsi presque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, sont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, est tiré de ce qui engendre; l'*agudezza* de ce qui est pointu, le *sinn-reich* des sensations, l'esprit du vent, et le *wit* de la sagesse.

En toute langue, ce qui répond à esprit en général est de plusieurs sortes; et quand vous dites: Cet homme a de l'esprit, on est en droit de vous demander du quel.

Girard, dans son livre utile des définitions, intitulé *Synonymes français*, conclut ainsi :

Il faut dans le commerce des dames, de l'esprit, ou du jargon qui, en ait l'apparence. (Ce n'est pas leur faire honneur, elles méritent mieux.) L'entendement est de mise avec les politiques et les courtisans.

Il me semble que l'entendement est nécessaire par-tout, et qu'il est bien extraordinaire de voir un entendement *de mise*.

Le génie est propre avec les gens à projets et à dépense.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* était fait pour tous les spectateurs; le génie de *Bossuet* pour tous les auditeurs, encore plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus*, esprit, vent, souffle, donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles supposèrent toutes que notre faculté de penser, d'agir, ce qui nous anime, est de l'air; et de là notre ame fut d'air subtil.

De là les manes, les esprits, les revenans, les ombres, furent composés d'air. (*)

De là nous disions, il n'y a pas long-temps: *Un esprit lut est apparu; il a un esprit familier; il revient des esprits dans ce château; et la populace le dit encore.*

(*) Voyez A M E.

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin qui aient employé le mot *spiritus* en ce sens.

Manes, *umbræ*, *simulacra*, sont les expressions de *Cicéron* et de *Virgile*. Les Allemands disent, *geist*, les Anglais *ghost*, les Espagnols *duende*, *trafgo*; les Italiens semblent n'avoir point de terme qui signifie *revenant*. Les Français seuls se sont servis du mot *esprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme*, *imagination*, *rêverie*, *sottise*, *friponnerie*.

S E C T I O N I V.

Bel esprit, esprit.

QUAND une nation commence à sortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons *de l'esprit*.

Ainsi aux premières tentatives qu'on fit sous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des jeux de mots qui seraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin sa perte remémore,
Cognac s'en cogne en sa poitrine blême,
Anjou fait joug, Angoulême est de même.

Ces belles idées ne se présentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a

coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter plusieurs exemples d'un goût si dépravé ; mais tenons-nous en à celui-ci, qui est le plus fort de tous.

Dans la seconde époque de l'esprit humain en France, au temps de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudissait à toute pensée qui surprenait par des images nouvelles, qu'on appelait *esprit*. On reçut très-bien ces vers de la tragédie de *Pyrame*.

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est fouillé lâchement ; il en rougit , le traître.

On trouvait un grand art à donner du sentiment à ce poignard , à le faire rougir de honte d'être teint du sang de *Pyrame* autant que du sang dont il était coloré.

Personne ne se récria contre *Corneille*, quand, dans sa tragédie d'*Andromède*, *Phinée* dit au soleil :

Tu luis, Soleil, et ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte ;
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grâce devant un public dont le goût s'est formé si difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté aient long-temps séduit.

Non-seulement on admirait cette traduction de l'espagnol :

Ce sang qui tout versé fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

non-seulement on trouvait une finesse très-spirituelle dans ce vers d'*Hippipile* à *Médée* dans la *Toison d'or* :

Je n'ai que des attraits et vous avez des charmes.

mais on ne s'apercevait pas, et peu de connaisseurs s'aperçoivent encore, que dans le rôle imposant de *Cornélie* l'auteur met presque toujours de l'esprit où il fallait seulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'affaïner le mari, commence son discours étudié à *César*, par un *car* :

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière et non pas ton esclave ;

Dictionn. philosoph. Tome V. * P

Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur.

Elle s'interrompt ainsi dès le premier mot, pour dire une chose recherchée et fautive. Jamais une citoyenne romaine ne fut esclave d'un citoyen romain ; jamais un romain ne fut appelé *seigneur* ; et ce mot *seigneur* n'est parmi nous qu'un terme d'honneur et de remplissage usité au théâtre.

Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Outre le défaut, si commun à tous les héros de *Corneille*, de s'annoncer ainsi eux-mêmes, de dire : Je suis grand, j'ai du courage, admirez-moi ; il y a ici une affectation bien condamnable de parler de sa naissance, quand la tête de *Pompée* vient d'être présentée à *César*. Ce n'est point ainsi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'en voulant dire encore plus, elle dit beaucoup moins. Être romaine est sans doute moins que d'être fille de *Scipion* et femme de *Pompée*. L'infame *Septime*, assassin de *Pompée*, était romain comme elle. Mille romains étaient des hommes très-médiocres ; mais être femme

et fille des plus grands des romains, c'était-là une vraie supériorité. Il y a donc dans ce discours de l'esprit faux et déplacé, ainsi qu'une grandeur fautive et déplacée.

Ensuite elle dit, d'après *Lucaïn*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant*, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucaïn, après le beau siècle d'*Auguste*, cherchait de l'esprit, parce que la décadence commençait; et dans le siècle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'esprit, parce que le bon goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis.

César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me fuit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fautive autant qu'imprudente! *César* ne doit point, selon elle, écouter le bruit de sa victoire. Il n'a vaincu à *Pharfale* que parce que *Pompée* a épousé *Cornélie*! Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant!

Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce.

C'est le *bis nocui mundo* de *Lucaïn*. Ce vers

présente une très-grande idée. Elle doit surprendre , il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance , et s'il était échappé aux emportemens de la douleur, il serait admirable ; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuse en mes malheurs si ce triste hymenée
 Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,
 Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
 D'un astre envenimé l'invincible poison !
 Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine :
 Je te l'ai déjà dit, César, je suis romaine ;
 Et, quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
 De peur de s'oublier, ne te demande rien.

C'est encore de *Lucain* ; elle souhaite dans la *Pharsale* d'avoir épousé *César* , et de n'avoir eu à se louer d'aucun de ses maris.

*Atque utinam in thalamis inuisi Cæsaris effem
 Infelix conjux, et nullo leta marito !*

Ce sentiment n'est point dans la nature ; il est à la fois gigantesque et puéril ; mais du moins ce n'est pas à *César* que *Cornélie* parle ainsi dans *Lucain*. *Corneille* au contraire fait parler *Cornélie* à *César* même ; il lui fait dire qu'elle souhaite d'être sa femme , pour porter

dans sa maison le *poison invincible d'un astre envenimé* : car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaisser, et je t'ai déjà dit que je suis romaine, et je ne te demande rien. Voilà un singulier raisonnement : je voudrais t'avoir épousé pour te faire mourir ; car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable *César* d'injures dans le moment où *César* vient de pleurer la mort de *Pompée*, et qu'il a promis de la venger.

Il est certain que si l'auteur n'avait pas voulu donner de l'esprit à *Cornélie*, il ne ferait pas tombé dans ces défauts qui se font sentir aujourd'hui après avoir été applaudis si longtemps. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée et des éclats de voix séducteurs.

Pour mieux connaître combien l'esprit seul est au-dessous des sentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choses toutes contraires dans la même tirade :

Encore ai-je sujet de rendre grâce aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande et non pas Ptolomée.
Hélas ! et sous quel astre, ô Ciel ! m'as-tu formée !

Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
 Que je rencontre ici mes plus grands ennemis ,
 Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince
 Qui doit à mon époux son trône et sa province.

Passons sur la petite faute de style, et considérons combien ce discours est décent et douloureux; il va au cœur; tout le reste éblouit l'esprit un moment, et ensuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les spectateurs :

O vous! à ma douleur objet terrible et tendre,
 Eternel entretien de haine et de pitié,
 Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié, &c.

C'est par ces comparaisons qu'on se forme le goût, et qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à sa place. (*)

Cléopâtre, dans la même tragédie, s'exprime ainsi à sa confidente *Charmion* :

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
 Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée;
 Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris,
 N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre : Madame, je n'entends pas ce que c'est que les beaux

(*) Voyez COURT.

feux d'une princesse qui n'oseraient l'exposer à des hontes. Et à l'égard des princesses qui ne disent qu'elles aiment que quand elles sont sûres d'être aimées ; je fais toujours le rôle de confidente à la comédie , et vingt princesses m'ont avoué leurs beaux feux sans être sûres de rien , et principalement l'infante du Cid.

Allons plus loin. *César* , *César* lui-même ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'esprit alambiqué :

Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée,
 D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée ;
 Et ces soins importans qui m'arrachaient à vous,
 Contrema grandeur même allumaient mon courroux ;
 Je lui voulais du mal de m'être si contraire ;
 Mais je lui pardonnais au simple souvenir
 Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir ;
 C'est elle dont je tiens cette haute espérance
 Qui flatte mes desirs d'une illustre apparence. . .
 C'était pour acquérir un droit si précieux
 Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
 Et dans Pharfale même il a tiré l'épée
 Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc *César* qui veut du mal à sa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre*, mais qui pardonne à sa grandeur en se souvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le

bonheur de sa flamme. Il tient la haute espérance d'une illustre apparence ; et ce n'est que pour acquérir le droit précieux de cette illustre apparence, que son bras ambitieux a donné la bataille de Pharsale.

On dit que cette sorte d'esprit, qui n'est, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'esprit du temps. C'est cet abus intolérable que *Molière* proscrivit dans ses *Précieuses ridicules*.

Ce sont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que *la Bruyère* désigna en disant (a) : *J'ai cru dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre et l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, et que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je suis détrompé.* Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé *la Motte* dans son abrégé de l'*Iliade*, en faisant parler avec esprit toute l'armée des Grecs à la fois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

C'est - là un trait d'esprit, une espèce de pointe et de jeu de mots. Car s'enfuit-il de ce qu'un homme a dompté sa colère qu'il fera

(a) *Caractères de la Bruyère*, chap. des ouvrages de l'esprit.

vainqueur dans le combat ? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même instant s'accorder à dire un rébus, ou, si l'on veut, un bon mot ?

S E C T I O N V.

EN Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler, qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot *parties* très-communément dans ce sens-là. *Clélie*, *Cassandre*, nos autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros et de leurs héroïnes, et ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout ? Chacun de nous n'a que sa petite portion d'intelligence, de mémoire, de sagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de finesse. Le mot de *parties* est le plus convenable pour des êtres aussi faibles que l'homme. Les Français ont laissé échapper de leurs dictionnaires une expression dont les Anglais se sont saisis. Les Anglais se sont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Plusieurs écrivains philosophes se sont étonnés de ce que, tout le monde prétendant à l'esprit, personne n'ose se vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité et non de son esprit. L'envie permet qu'on fasse l'apologie de sa probité, non de son esprit; pourquoi? c'est qu'il est très-nécessaire de passer pour homme de bien, et point du tout d'avoir la réputation d'homme d'esprit.

On a ému la question, si tous les hommes sont nés avec le même esprit, les mêmes dispositions pour les sciences, et si tout dépend de leur éducation et des circonstances où ils se trouvent. Un philosophe, qui avait droit de se croire né avec quelque supériorité, prétendit que les esprits sont égaux; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés ensemble sous les mêmes maîtres, dans la même discipline, à peine y en a-t-il cinq ou six qui fassent des progrès bien marqués. Le grand nombre est toujours des médiocres, et parmi ces médiocres il y a des nuances; en un mot, les esprits diffèrent plus que les visages.

S E C T I O N V I.

Esprit faux.

Nous avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fausse. Il n'y a guère d'hommes qui prenne toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maison. Pourquoi rencontre-t-on souvent des esprits assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes? Pourquoi ce même siamois, qui ne se laissera jamais tromper quand il sera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de *Sommona-codom*? Par quelle étrange bizarrerie des hommes sensés ressemblent-ils à don *Quichotte* qui croyait voir des géans où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encore don *Quichotte* était plus excusable que le siamois qui croit que *Sommona-codom* est venu plusieurs fois sur la terre, et que le turc qui est persuadé que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans sa manche. Car don *Quichotte*, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géans, peut se figurer

qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, et les bras aussi longs que les ailes du moulin; mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la lune est entrée dans une manche, et qu'un *Sommona-codom* est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, et faire des tours de passe-passe ?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. *Newton* avait l'esprit très-faux quand il commentait l'Apocalypse.

Tout ce que certains tyrans des âmes désirent, c'est que les hommes qu'ils enseignent aient l'esprit faux. Un fakir élève un enfant qui promet beaucoup; il emploie cinq ou six années à lui enfoncer dans la tête que le dieu *Fo* apparut aux hommes en éléphant blanc, et il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cents mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu *Fo* viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie et devient un prodige; il argumente sur les leçons de son maître; il trouve que *Fo* n'a pu se changer qu'en éléphant blanc, parce que c'est le plus beau des animaux. Les rois de Siam et du Pégu, dit-il, se

font fait la guerre pour un éléphant blanc ; certainement si *Fo* n'avait pas été caché dans cet éléphant , ces rois n'auraient pas été si infensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de *Fo* viendra le défier à la fin du monde ; certainement cet ennemi sera un rhinocéros , car le rhinocéros combat l'éléphant. C'est ainsi que raisonne dans un âge mûr l'élève savant du fakir , et il devient une des lumières des Indes ; plus il a l'esprit subtil , plus il l'a faux ; et il forme ensuite des esprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie , et ils l'apprennent assez facilement ; mais , chose étrange ! leur esprit n'est pas redressé pour cela ; ils aperçoivent les vérités de la géométrie , mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités ; ils ont pris leur pli ; ils raisonneront de travers toute leur vie , et j'en suis fâché pour eux.

Il y a malheureusement bien des manières d'avoir l'esprit faux. 1°. De ne pas examiner si le principe est vrai , lors même qu'on en déduit des conséquences justes , et cette manière est commune. (*)

2°. De tirer des conséquences fausses d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple , un

(*) Voyez CONSEQUENCE.

domestique est interrogé si son maître est dans sa chambre, par des gens qu'il soupçonne d'en vouloir à sa vie : s'il était assez sot pour leur dire la vérité, sous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il est clair qu'il aurait tiré une conséquence absurde d'un principe très-vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué son assassin, parce que l'homicide est défendu, serait aussi inique que mauvais raisonneur.

De pareils cas se subdivisent en mille nuances différentes. Le bon esprit, l'esprit juste, est celui qui les démêle ; de là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques ; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas assez éclairés.

E S S E N I E N S.

PLUS une nation est superstitieuse et barbare, obstinée à la guerre malgré ses défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté et le sacerdoce, enivrée de fanatisme, plus il se trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'unissent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en temps de peste, un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il se préserve de la contagion

qui règne ; mais il reste en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnosophistes aux Indes , telles furent quelques sectes de philosophes chez les Grecs ; tels les pythagoriciens en Italie et en Grèce, et les thérapeutes en Egypte ; tels sont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, et les *dunkards* en Pensilvanie, et tels furent à peu-près les premiers chrétiens qui vécurent ensemble loin des villes.

Aucune de ces sociétés ne connut cette effrayante coutume de se lier par serment au genre de vie qu'elles embrassaient ; de se donner des chaînes perpétuelles ; de se dépouiller religieusement de la nature humaine dont le premier caractère est la liberté ; de faire enfin ce que nous appelons des *vœux*. Ce fut S^t *Basile* qui le premier imagina ces vœux , ce serment de l'esclavage. Il introduisit un nouveau fléau sur la terre, et il tourna en poison ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des sociétés toutes semblables à celles des esséniens. C'est le juif *Philon* qui nous le dit dans le *Traité de la liberté des gens de bien*. La Syrie fut toujours superstitieuse et factieuse, toujours opprimée par des tyrans. Les successeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'est pas étonnant que parmi tant d'infortunés , quelques-uns ,

plus humains et plus sages que les autres, se soient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté loin des yeux de la tyrannie.

On se réfugia dans de semblables asiles en Egypte, pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées*; et lorsque les armées romaines subjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un désert auprès du lac Mœris.

Il paraît très-probable qu'il y eut des thérapeutes grecs, égyptiens et juifs. *Philon* (a), après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite*, et les autres philosophes qui embrasèrent ce genre de vie, s'exprime ainsi :

» On trouve de pareilles sociétés en plusieurs pays; la Grèce et d'autres contrées jouissent de cette consolation; elle est très-commune en Egypte dans chaque nome, et surtout dans celui d'Alexandrie. Les plus gens de bien, les plus austères se sont retirés au-dessus du lac Mœris dans un lieu désert, mais commode, qui forme une pente douce. L'air y est très-sain, les bourgades assez nombreuses dans le voisinage du désert, &c.»

Voilà donc par-tout des sociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'insolence, à la rapacité des oppresseurs.

(a) *Philon*, de la vie contemplative.

Toutes,

Toutes , fans exception , eurent la guerre en horreur ; ils la regardèrent précisément du même œil que nous voyons le vol et l'assassinat sur les grands chemins.

Tels furent à peu-près les gens de lettres qui s'assemblèrent en France , et qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions et aux cruautés qui désolaient le règne de *Louis XIII*. Tels furent ceux qui fondèrent la société royale de Londres , pendant que les fous barbares , nommés *puritains* et *épiscopaux* , s'égorgeaient pour quelques passages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques savans ont cru que JESUS-CHRIST , qui daigna paraître quelque temps dans le petit pays de Capharnaüm , dans Nazareth , et dans quelques autres bourgades de la Palestine , était un de ces esséniens qui fuyaient le tumulte des affaires , et qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre évangiles reçus , ni dans les apocryphes , ni dans les Actes des apôtres , ni dans leurs lettres , on ne lit le nom d'*essénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas , la ressemblance s'y trouve en plusieurs points ; confraternité , biens en commun , vie austère , travail des mains , détachement des richesses et des honneurs , et surtout horreur pour la guerre. Cet éloignement est si grand , que JESUS-

CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet, et de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siècles, sans autels, sans temples, sans magistrature, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée et paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressemblaient en cela parfaitement à nos pensilvains, à nos anabaptistes, à nos memnonistes d'aujourd'hui, qui se piquent de suivre l'Évangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'Évangile plusieurs passages qui, étant mal entendus, peuvent inspirer la violence, comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au lieu de combattre, qu'il n'est pas étonnant que les chrétiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse et

respectable société des pensilvains ; ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables*, ce c'est point par leur aversion pour la splendeur de l'Eglise catholique. Je plains sans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'est leur vertu, c'est leur modestie, c'est leur esprit de paix que je respecte.

Le grand philosophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raison de dire qu'un chrétien des premiers temps ferait un très-mauvais soldat, ou qu'un soldat ferait un très-mauvais chrétien ?

Ce dilemme paraît sans réplique ; et c'est, ce me semble, la différence entre l'ancien christianisme et l'ancien judaïsme.

La loi des premiers Juifs dit expressément : Dès que vous ferez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu et à sang ; égorgez sans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle ; tuez jusqu'aux animaux, faccagez tout, brûlez tout, c'est votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce cathéchisme n'est pas annoncé une fois, mais vingt ; et il est toujours suivi.

Mahomet persécuté par les Mecquois se défend en brave homme. Il contraint ses persécuteurs vaincus à se mettre à ses pieds, à devenir ses profélytes ; il établit sa religion par la parole et par l'épée.

JESUS, placé entre les temps de *Moïse* et de

Mahomet, dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la souffrance, meurt du dernier supplice, et veut que ses premiers disciples meurent ainsi.

Je demande en bonne foi si *S^t Barthelemi*, *S^t André*, *S^t Matthieu*, *S^t Barnabé*, auraient été reçus parmi les cuirassiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII*? *S^t Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon chef de file? Peut-être *S^t Paul* accoutumé d'abord au carnage, et ayant eu le malheur d'être un persécuteur sanguinaire, est le seul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuosité de son tempérament et la chaleur de son imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à se venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Judas*, les *Theudas*, les *Barcochebas*, qui levèrent des troupes; il suivit les préceptes de *JESUS*, il souffrit; et même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc, dans les premiers temps, une contradiction dans les termes.

Il est clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'esprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers siècles de l'horreur pour les

temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau lustrale; *Porphyre* les comparait aux renards qui disent, *ils sont trop verts*. Si vous pouviez avoir, disait-il, de beaux temples brillans d'or, avec de grosses rentes pour les deffervans, vous aimeriez les temples passionnément. Ils se donnèrent ensuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'est ainsi qu'ayant détesté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens, dès le temps de *Dioclétien*, furent aussi différens des chrétiens du temps des apôtres, que nous sommes différens des chrétiens du troisième siècle.

Je ne conçois pas comment un esprit aussi éclairé et aussi hardi que celui de *Montesquieu*, a pu condamner sévèrement un autre génie bien plus méthodique que le sien, et combattre cette vérité annoncée par *Bayle* (b), qu'une société de vrais chrétiens pourrait vivre heureusement ensemble, mais qu'elle se défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.

» Ce seraient, dit *Montesquieu*, des citoyens
 » infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui
 » auraient un très-grand zèle pour les remplir.
 » Ils sentiraient très-bien les droits de la
 » défense naturelle. Plus ils croiraient devoir
 » à la religion, plus ils penseraient devoir à
 » la patrie. Les principes du christianisme,

(b) *Continuation des pensées diverses*, article CXXIV.

» bien gravés dans le cœur, seraient infini-
 » ment plus forts que ce faux honneur des
 » monarchies, ces vertus humaines des répu-
 » bliques, et cette crainte fervile des Etats
 » despotiques. »

Assurément l'auteur de l'*Esprit des lois* ne songeait pas aux paroles de l'Évangile quand il dit que les vrais chrétiens sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique quand on vous vole le manteau, et de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense naturelle très-clairement anéantis. Ceux que nous appelons *quakers* ont toujours refusé de combattre ; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756, s'ils n'avaient pas été secourus et forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (*)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs, se battraient fort mal contre des grenadiers ? Toutes les paroles de ce chapitre de l'*Esprit des lois* me paraissent fausses. *Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts, &c.* Oui, plus forts pour les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le sang de leur prochain,

(*) Voyez EGLISE PRIMITIVE.

pour leur faire regarder la vie comme un fardeau, dont le souverain bonheur est d'être déchargé.

On les enverrait, dit Bayle, comme des brebis au milieu des loups, si on les faisait aller repousser de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuirassiers.

Bayle avait très-grande raison. Montesquieu ne s'est pas aperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les chrétiens mercenaires et sanguinaires d'aujourd'hui, et non pas les premiers chrétiens. Il semble qu'il ait voulu prévenir les injustes accusations qu'il a effuyées des fanatiques, en leur sacrifiant Bayle; et il n'y a rien gagné. Ce sont deux grands hommes qui paraissent d'avis différent, et qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte servile des Etats despotiques. Rien de tout cela ne fait les soldats, comme le prétend l'*Esprit des lois*. Quand nous levons un régiment, dont le quart déserte au bout de quinze jours, il n'y a pas un seul des enrôlés qui pense à l'honneur de la monarchie; ils ne savent ce que c'est. Les troupes mercenaires de la république de Venise connaissent leur paye, et non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place Saint-Marc. Je ne crois pas en un

mot qu'il y ait un seul homme sur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'est point non plus par une crainte fervile que les Turcs et les Russes se battent avec un acharnement et une fureur de lions et de tigres ; on n'a point ainsi du courage par crainte. Ce n'est pas non plus par dévotion que les Russes ont battu les armées de *Moustapha*. Il serait à désirer , ce me semble , qu'un homme si ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai qu'à montrer son esprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut instruire les hommes, et n'avoir en vue que la vérité.

ETATS , GOUVERNEMENTS.

Quel est le meilleur ?

JE n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de MM. les ministres , qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans , les autres six mois , les autres six semaines ; je parle de tous les autres hommes qui , à souper ou dans leur cabinet , étalent leur système de gouvernement , réforment les armées , l'Eglise, la robe et la finance.

L'abbé de *Bourzeis* se mit à gouverner la
France

France vers l'an 1645, sous le nom du cardinal de *Richelieu*, et fit ce Testament politique, dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes et aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle; il assure surtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer que l'Espagne et l'Italie ensemble.*

L'abbé de *Bourzeis* n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes et d'erreurs; il fait figurer le cardinal de *Richelieu* d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un Etat*, et à tâcher de prouver cette découverte; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de *Bourzeis* a passé long-temps pour le fils légitime du cardinal de *Richelieu*; et tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le sieur *Gatien de Courtitz*, voyant le succès du Testament politique de *Richelieu*, fit imprimer à la Haye le Testament de *Colbert*, avec une belle lettre de M. *Colbert* au roi. Il est

clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Testament de *Louvois*, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de *Colbert*; un abbé de *Chévremont* fit tester aussi *Charles* duc de Lorraine. Nous avons eu les Testamens politiques du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Bellisle*, et enfin celui de *Mandrin*.

M. de *Bois-Guillebert*, auteur du *Détail de la France*, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale sous le nom du maréchal de *Vauban*.

Un fou nommé *la Jonchère*, qui n'avait pas de pain, fit en 1720 un projet de finance en quatre volumes; et quelques sots ont cité cette production comme un ouvrage de *la Jonchère* le trésorier-général, s'imaginant qu'un trésorier ne peut faire un mauvais livre de finance.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un

ministre ne se corrige point et ne peut le corriger; il a pris sa croissance; plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, et la seconde génération est instruite.

Le fort et le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu et vu, dans quel Etat, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les privilèges de la pairie anglaise; il serait législateur.

L'homme de robe et le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, et sans préjugés?

Un membre du conseil de Pondichéry, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-mogol? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame : comment voulez-vous

qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos raïas, nos omras, nos nababs, sont fort contents, mais les citoyens ne le sont guère; et des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller et le brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré longtemps; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs et d'usuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands-pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, et enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui se cachent dans les îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts et dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés

dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame : Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, et qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne et l'Italie entière ? Elle se tourna donc bien vite en monarchie ? dit le brame. Vous l'avez deviné, dit l'autre : mais cette monarchie est tombée, et nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence et de sa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'indien ; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe ; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos, dit l'euro péan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, et plus de vertu dans une république ? L'indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, et qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple, ne le sera pas s'il est déshonoré ; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince, qu'un courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur ni haine. A l'égard

de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république; il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois et les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, et des étoffes de gaze à Delhi? Oui, sans doute, dit le brame; toutes les lois qui concernent la physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un allemand, et il en faut trois ou quatre à un persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée? n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; et j'ai trouvé beaucoup de siamois, de tunquinois, de persans, et de turcs, qui en disaient autant. Mais, encore une fois, dit l'européen, quel Etat choisiriez-vous? Le brame répondit: Celui où l'on n'obéit qu'aux

lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller. Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brame dit : Il faut le chercher. Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie. (1)

ÉTATS GÉNÉRAUX.

IL y en a toujours eu dans l'Europe, et probablement dans toute la terre, tant il est naturel d'affsembler la famille, pour connaître ses intérêts et pourvoir à ses besoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté*. Les Germains, selon *Tacite*, s'assembloient pour délibérer. Les Saxons et les peuples du Nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états généraux dans les républiques grecques et romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perses, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs histoires ; nous ne les connaissons guère que depuis le temps où leurs rois furent absolus, ou du moins depuis le temps où ils n'avaient que les prêtres pour contre-poids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place ; des

(1) Cet article a été écrit vers 1757. Voyez aussi GOUVERNEMENT dans ce Dictionnaire.

foldats infolens , avides , barbares et lâches furent la république. *Septime Sévère* les vainquit et les caffa.

Les états généraux de l'empire ottoman font les janiffaires et les fpahis ; dans Alger et dans Tunis c'est la milice.

Le plus grand et le plus fingulier exemple de ces états généraux est la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans , où fiégent continuellement les repréfentans de l'empire , les ministres des électeurs , des princes , des comtes , des prélats et des villes impériales , lesquelles font au nombre de trente-sept.

Les seconds états généraux de l'Europe font ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne font pas toujours affemblés comme la diète de Ratisbonne , mais ils font devenus si nécessaires , que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond précifément aux députés des villes reçus dans la diète de l'Empire ; mais elle est en beaucoup plus grand nombre , et jouit d'un pouvoir bien supérieur. C'est proprement la nation. Les pairs et les évêques ne font en parlement que pour eux , et la chambre des communes y est pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'est autre chose qu'une imitation perfectionnée de quelques états généraux de France.

En 1355 , sous le roi *Jean* , les trois états

furent assemblés à Paris pour secourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une somme considérable, à cinq livres cinq sous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt nécessaire pour recueillir cet argent; et ils établirent neuf commissaires pour présider à la recette. Le roi promit pour lui et pour ses successeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'est-ce que promettre pour soi et pour ses héritiers? ou c'est ne rien promettre, ou c'est dire: Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie, nous sommes dans l'impuissance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aisément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait prisonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la somme accordée. C'est ainsi qu'on en use aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaise a conservé tout ce que la nation française a perdu.

Les états généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, et qui ne se trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs assemblées deux cents payfans

qui font un corps séparé des trois autres, et qui soutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états généraux de Danemarck prirent une résolution toute contraire en 1660; ils se dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir absolu et illimité. Mais ce qui est plus étrange, c'est qu'ils ne s'en sont point repentis jusqu'à présent.

Les états généraux en France n'ont point été assemblés depuis 1613, et les *cortez* d'Espagne ont duré cent ans après. On les assembla encore en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états généraux n'ont point été convoqués depuis ce temps.

E T E R N I T É.

J'ADMIRAIS dans ma jeunesse tous les raisonnemens de *Samuel Clarke*; j'aimais sa personne, quoiqu'il fût un arien déterminé ainsi que *Newton*, et j'aime encore sa mémoire, parce qu'il était bon homme; mais le cachet de ses idées, qu'il avait mis sur ma cervelle encore molle, s'effaça quand cette cervelle se fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait aussi mal combattu l'éternité du monde,

qu'il avait mal établi la réalité de l'espace infini.

J'ai tant de respect pour la Genèse et pour l'Eglise qui l'adopte, que je la regarde comme la seule preuve de la création du monde depuis cinq mille sept cents dix-huit ans, selon le comput des Latins, et depuis sept mille deux cents soixante et dix-huit ans, selon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; et les plus grands philosophes attribuèrent aussi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils se sont tous trompés, comme on fait; mais on peut croire, sans blasphème, que l'éternel formateur de toutes choses fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit sur ces mondes et sur cette éternité un auteur inconnu, dans une petite feuille, qui peut aisément se perdre, et qu'il est peut-être bon de conserver :

... Foliis tantùm ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propositions téméraires, la petite société qui travaille à la rédaction du recueil, les défavoue de tout son cœur. (*)

(*) Voyez le dialogue intitulé *les Adorateurs*, &c.

E V A N G I L E.

C'EST une grande question de savoir quels sont les premiers évangiles. C'est une vérité constante, quoi qu'en dise *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'Eglise inclusivement jusqu'à *Irénée* ne cite aucun passage des quatre évangiles que nous connaissons. Au contraire, les alloges, les théodosiens rejetèrent constamment l'évangile de *S^t Jean*, et ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance saint *Epiphane* dans sa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non-seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles, mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les évangiles apocryphes rejetés du canon.

S^t Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le temps où son royaume aviendrait, répondit : *Ce sera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors ressemblera au dedans, et quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'Examen critique de *M. Fréret*, secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le savant *Frabricius* s'est donné la peine de rassembler les anciens évangiles que le temps a conservés ; celui de *Jacques* paraît le premier. Il est certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quelques églises d'Orient. Il est appelé *premier évangile*. Il nous reste la passion et la résurrection, qu'on prétend écrites par *Nicodème*. Cet évangile de *Nicodème* est cité par *S' Justin* et par *Tertullien* ; c'est là qu'on trouve les noms des accusateurs de notre Sauveur, *Annas, Caïphas, Soumas, Dathan, Gamaliel, Judas, Lévi, Nephtali* ; l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverfaires ont conclu que, puisqu'on supposa tant de faux évangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut aussi avoir supposé ceux qui font aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils insistent beaucoup sur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces évangiles apocryphes. Il y eut donc, disent-ils, des fauffaires, des séducteurs et des gens séduits, qui moururent pour l'erreur ; ce n'est donc pas une preuve de la vérité de notre religion, que des martyrs soient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'évangile de *Jean*, ou à l'évangile de *Jacques* ? Les païens ne pouvaient fonder des interrogatoires

sur des livres qu'ils ne connaissaient pas : les magistrats punirent quelques chrétiens très-injustement , comme perturbateurs du repos public ; mais ils ne les interrogèrent jamais sur nos quatre évangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que sous *Dioclétien* ; et ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien*. C'était un crime abominable , irrémissible à un chrétien de faire voir un évangile à un gentil. Cela est si vrai , que vous ne rencontrez le mot d'*évangile* dans aucun auteur profane.

Les fociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins évangiles que comme des ouvrages clandestins , fabriqués environ un siècle après JESUS-CHRIST , et cachés soigneusement aux gentils pendant un autre siècle ; ouvrages , disent-ils , grossièrement écrits par des hommes grossiers , qui ne s'adressèrent long-temps qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blasphèmes. Cette secte , quoique assez répandue , est aujourd'hui aussi cachée que l'étaient les premiers évangiles. Il est d'autant plus difficile de les convertir , qu'ils ne croient que leur raison. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix sainte de l'Écriture : ainsi il est impossible que les uns et les autres , étant toujours ennemis , puissent jamais se rencontrer.

Pour nous , restons toujours inviolablement attachés à nos quatre évangiles avec l'Eglise infailible ; réprouvons les cinquante évangiles qu'elle a réprouvés ; n'examinons point pourquoi notre Seigneur J E S U S - C H R I S T permit qu'on fit cinquante évangiles faux , cinquante histoires fausses de sa vie , et soumettons-nous à nos pasteurs , qui sont les seuls sur la terre éclairés du Saint - Esprit.

Qu'*Abadie* soit tombé dans une erreur grossière , en regardant comme authentiques les lettres , si ridiculement supposées , de *Pilate* à *Tibère* , et la prétendue proposition de *Tibère* au sénat , de mettre J E S U S - C H R I S T au rang des dieux. Si *Abadie* est un mauvais critique et un très-mauvais raisonneur , l'Eglise est-elle moins éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous lui être moins soumis ?

E U C H A R I S T I E.

DANS cette question délicate , nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur et d'esprit à la religion dans laquelle nous sommes nés , aux lois sous lesquelles nous vivons , nous n'agiterons point la controverse ; elle est trop ennemie de toutes les religions qu'elle se vante de soutenir , de toutes les lois

qu'elle feint d'expliquer, et surtout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les temps.

Une moitié de l'Europe anathématise l'autre au sujet de l'eucharistie, et le sang a coulé des rivages de la mer Baltique aux pieds des Pyrénées, pendant près de deux cents ans, pour un mot qui signifie *douce charité*.

Vingt nations, dans cette partie du monde, ont en horreur le système de la transsubstantiation catholique. Elles crient que ce dogme est le dernier effort de la folie humaine. Elles attestent ce fameux passage de *Cicéron*, qui dit (a) que les hommes ayant épuisé toutes les épouvantables démences dont ils sont capables, ne se sont point encore avisés de manger le dieu qu'ils adorent. Elles disent que presque toutes les opinions populaires étant fondées sur des équivoques, sur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur système de l'eucharistie et de la transsubstantiation que sur une équivoque; qu'ils ont pris au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré, et que la terre, depuis seize cents ans, a été ensanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs savans dans leurs livres, les peuples dans leurs

(a) Voyez la *Divination de Cicéron*.

discours, répètent sans cesse que JESUS-CHRIST ne prit point son corps avec ses deux mains pour le faire manger à ses apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois, dans du pain et dans un calice; que du pain qu'on rend en excréments, et du vin qu'on rend en urine, ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers; que ce dogme peut exposer la religion chrétienne à la dérision des plus simples, au mépris et à l'exécration du reste du genre-humain.

C'est-là ce que disent les *Tillotson*, les *Smaldrige*, les *Turretin*, les *Claude*, les *Daillé*, les *Amyraut*, les *Mestrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, et la foule innombrable des réformateurs du seizième siècle; tandis que le mahométan, paisible maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe et de l'Asie, rit avec dédain de nos disputes, et que le reste de la terre les ignore.

Encore une fois, je ne controverse point; je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique-apostolique enseigne sur l'eucharistie, sans y comprendre un seul mot.

Voici mon seul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein possible. Les stoïciens disaient qu'ils portaient DIEU dans leur cœur; ce sont les expressions de *Marc-Aurèle* et d'*Epictète*, les plus vertueux de tous

les hommes, et qui étaient, si on ose le dire, des dieux sur la terre. Ils entendaient par ces mots, *je porte DIEU dans moi*, la partie de l'ame divine, universelle, qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin ; elle dit aux hommes : Vous aurez physiquement dans vous ce que les stoïciens avaient métaphysiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger et à boire, ou à manger simplement. Croyez seulement que c'est DIEU que je vous donne ; il est dans votre estomac. Votre cœur le souillera-t-il par des injures, par des turpitudes ? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame est saisie et attendrie. On respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre, on est uni avec DIEU, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée ? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant *Louis XI*, en recevant DIEU dans lui, empoisonne son frère ; l'archevêque de

Florence en fessant DIEU , et les *Pazzi* en recevant DIEU , assassinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI* , au sortir du lit de sa fille bâtarde , donne DIEU à son bâtard *César Borgia* ; et tous deux , font périr par la corde , par le poison , par le fer , quiconque possède deux arpens de terre à leur bienséance.

Jules II fait et mange DIEU ; mais la cuirasse sur le dos et le casque en tête , il se souille de sang et de carnage. *Léon X* tient DIEU dans son estomac , ses maîtresses dans ses bras , et l'argent extorqué par les indulgences , dans ses coffres et dans ceux de sa sœur.

Troll , archevêque d'Upsal , fait égorger sous ses yeux les sénateurs de Suède , une bulle du pape à la main. *Vangalen* , évêque de Munster , fait la guerre à tous ses voisins , et devient fameux par ses rapines.

L'abbé *N.* est plein de DIEU , ne parle que de DIEU , donne à DIEU toutes les femmes , ou imbécilles ou folles , qu'il peut diriger , et vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions ? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU ; qu'ils ont encore moins cru qu'ils eussent mangé le corps de DIEU et bu son sang ; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur estomac ; que s'ils l'avaient cru fermement , ils n'auraient jamais commis aucun de

ces crimes réfléchis ; qu'en un mot , le remède le plus fort contre les atrocités des hommes a été le plus inefficace. Plus l'idée en était sublime, plus elle a été rejetée en secret par la malice humaine.

Non-seulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais ceux qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement, en sous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU ; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le sacrement qu'ils faisaient et qu'ils conféraient, a été porté jusqu'au mépris de DIEU même. Quelle est donc la ressource qui nous reste contre la déprédation, l'insolence, la violence, la calomnie, la persécution ? De bien persuader l'existence de DIEU au puissant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion ; et s'il n'a pas cru que DIEU fût dans son estomac, il pourra croire que DIEU est dans toute la nature. Un mystère incompréhensible l'a rebuté : pourra-t-il dire que l'existence d'un DIEU rémunérateur et vengeur est un mystère incompréhensible ? Enfin, s'il ne s'est pas soumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit : Voilà DIEU qu'un homme, consacré par moi, a mis dans ta bouche, résistera-t-il à la voix de tous les

autres et de tous les êtres animés qui lui crient :
C'est DIEU qui nous a formés ?

E V E Q U E.

SAMUEL Ornik, natif de Basse, était, comme on fait, un jeune homme très-aimable, qui d'ailleurs savait par cœur son nouveau Testament en grec et en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché ; le suisse lui dit que monseigneur ne voit personne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes rude à vos compatriotes ; les apôtres laissèrent approcher tout le monde, et JESUS-CHRIST voulait qu'on laissât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître ; au contraire, je viens lui apporter. Entrez donc, dit le suisse.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme il était fort naïf, il attaque de conversation un domestique, qui aimait fort à dire tout ce qu'il savait de son maître. Il faut qu'il soit puissamment riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages et d'estafiers que je vois courir dans la maison. Je ne fais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre ; mais j'entends dire à *Joli* et à l'abbé

Charier, qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poisson pour payer son corban. Mais quelle est cette dame qui sort d'un cabinet, et qui passe? — C'est M^{me} de *Pomereu*, l'une de ses maîtresses. — Elle est vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres eussent une telle compagnie dans leur chambre à coucher, les matins. Ah! voilà, je crois, monsieur qui va donner audience. — Dites, la grandeur, monseigneur. — Hélas! très-volontiers. *Ornik* salue la grandeur, lui présente ses livres, et en est reçu avec un sourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, et on monte en carrosse escorté de cinquante cavaliers. En montant, monseigneur laisse tomber une gaine. *Ornik* est tout étonné que monseigneur porte une si grande écriture dans sa poche. — Ne voyez-vous pas que c'est son poignard, lui dit le causeur. Tout le monde porte régulièrement son poignard quand on va au parlement. Voilà une plaisante manière d'officier, dit *Ornik*; et il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France et s'édifie de ville en ville; de là il passe en Italie. Quand il est sur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très-honnête; il lui offre une place dans sa cambiature. Vous allez, sans

doute, Monseigneur, consoler quelque malade?
 – Monsieur, j’allais chez mon maître. – Votre maître? c’est JESUS-CHRIST, sans doute?
 – Monsieur, c’est le cardinal *Azolin*; je suis son aumônier. Il me donne des gages bien médiocres; mais il m’a promis de me placer auprès de *dona Olimpia*, la belle-sœur favorite *di nostro signore*. – Quoi! vous êtes aux gages d’un cardinal? mais ne savez-vous pas qu’il n’y avait point de cardinaux du temps de JESUS-CHRIST et de S^t *Jean*? – Est-il possible? s’écria le prélat italien. – Rien n’est plus vrai; vous l’avez lu dans l’Evangile. – Je ne l’ai jamais lu, répliqua l’évêque, je ne fais que l’office de Notre-Dame. – Il n’y avait, vous dis-je, ni cardinaux ni évêques; et quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que *Jérôme* assure en plusieurs endroits. – Sainte Vierge! dit l’italien, je n’en savais rien. Et des papes? – Il n’y en avait pas plus que de cardinaux. – Le bon évêque se signa; il crut être avec l’esprit malin, et sauta en bas de la cambiature.

E U P H E M I E.

ON trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot *Euphémie*:
Les personnes peu instruites croient que les Latins,

216 E X A G E R A T I O N .

n'avaient pas la délicatesse d'éviter les paroles obscènes. C'est une erreur.

C'est une vérité assez honteuse pour ces respectables Romains. Il est bien vrai que ni dans le sénat, ni sur les théâtres, on ne prononçait les termes consacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguste* contre *Fulvie*, et les lettres d'*Antoine*, et les turpitudes affreuses d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grossièretés, dont nous n'avons jamais approché, se trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'est dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin*. Cette euphémie, cet adoucissement était bien cynique.

E X A G E R A T I O N .

C'EST le propre de l'esprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, supposèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents et les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* passe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à sa suite. Si une nation gagne une bataille, elle a presque toujours perdu peu de guerriers, et tué une
quantité

quantité prodigieuse d'ennemis. C'est peut-être en ce sens qu'il est dit dans les psaumes , *Omnis homo mendax.*

Quiconque fait un récit a besoin d'être le plus scrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour se faire écouter. C'est-là ce qui a tant décrédité les voyageurs ; on se défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maison, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'est qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le sceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poésie est surtout le champ de l'exagération. Tous les poètes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un dieu marche dans l'Iliade, il est au bout du monde à la troisième enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laisser à leur place ; il fallait les faire sauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode, dans tous les temps, a été consacrée à l'exagération. Aussi plus une nation devient philosophe, plus les odes à enthousiasme, et qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poésie, celui qui charme le plus les esprits instruits et cultivés, c'est la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé, quand elle est dans ce passage

de la barbarie à la culture de l'esprit , alors presque tout dans la tragédie est gigantesque et hors de la nature.

Rotrou qui, avec du génie , travailla préti-
fément dans le temps de ce passage , et qui
donna dans l'année 1656 son *Hercule mou-*
rant , commence par faire parler ainsi son héros :

Père de la clarté, grand astre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma course vagabonde ?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne se soient signalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière ,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière ;
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas ,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune et ses Tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au seul bruit de mon nom ,
Et n'ose plus servir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes !
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré,
l'ampoulé, le forcé, étaient encore à la mode ;
et c'est ce qui doit faire pardonner à *Pierre*
Corneille.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait
commencé à se rapprocher de la vraisemblance

et du naturel dans sa *Sophonisbe*. Il fut le premier en France qui non-seulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités sont exactement observées, mais qui connut le langage des passions et qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé, dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'est la naïveté et la familiarité qui ne sont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* et de *Massinisse* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à son vainqueur, eut un prodigieux succès. On trouva même très-bon que de deux suivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette scène, l'une dit à l'autre, en voyant *Massinisse* attendri : *Ma compagne, il se prend*. Ce trait comique était dans la nature, et les discours ampoulés n'y font pas ; aussi cette pièce resta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération espagnole reprit bientôt sa place dans l'imitation du *Cid* que donna *Pierre Corneille*, d'après *Guilain de Castro* et *Baptista Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce sujet avec succès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante* :

Su sangre sennor que en humo
Su sentimiento esplicava,

*Por la boca que la vierte
De verfe alli derramada
Por otro que por fu rey.*

Son fang fur la pouffière écrivait mon devoir.

.

Ce fang qui tout forti fume encor de courroux
De fe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom fert de rempart à toute la Caftille ,
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille.

.

Le prince , pour effai de générofité ,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-feulement ces rodomontades étaient intolérables , mais elles étaient exprimées dans un ftyle qui fe fait un énorme contrafte avec les fentimens fi naturels et fi vrais de *Chimène* et de *Rodrigue*.

Toutes ces images boursoufflées ne commencèrent à déplaire aux efprits bien faits , que lorsqu'enfin la politeffe de la cour de *Louis XIV* apprit aux François que la modettie doit être la compagne de la valeur ; qu'il faut laiffer aux autres le foïn de nous louer ; que ni les guerriers , ni les miniftres , ni les rois , ne parlent

avec emphase, et que le style boursofflé est le contraire du sublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'*Auguste* parle de l'empire absolu qu'il a sur tout le monde, et de son pouvoir souverain sur la terre et sur l'onde ; on n'entend plus qu'en fouriant *Emilie* dire à *Cinna* :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-temps que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas*, avaient été aux gages de *Ptolomé*, roi d'Égypte. Le sénat de Rome pouvait se croire au-dessus des rois ; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïssait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus* ; mais on ne le méprisait pas. On le méprisait si peu que *César* l'ambitionna, et ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même, dans cette tragédie, dit à *Cinna* :

Aujourd'hui même encor je te donne *Emilie*,
Ce digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.

Le discours d'*Emilie* est donc non-seulement exagéré, mais entièrement faux.

Le jeune *Ptolomé* exagère bien davantage, lorsqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, et qui s'est donnée à soixante lieues d'Alexandrie, il décrit des *fleuves teints de sang*, rendus plus rapides par le débordement des parricides ; des *montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes*, que la nature force à se venger eux-mêmes, et dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reste des vivans ; et la déroute orgueilleuse de *Pompée*, qui croit que l'*Egypte*, en dépit de la guerre, ayant sauvé le ciel, pourra sauver la terre, et pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

Ce n'est point ainsi que *Racine* fait parler *Mithridate* d'une bataille dont il fort :

Je suis vaincu : *Pompée* a saisi l'avantage
 D'une nuit qui laissait peu de place au courage.
 Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés,
 Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
 Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
 Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
 Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
 Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
 Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?
 Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
 Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

C'est-là parler en homme. Le roi *Ptolomé* n'a parlé qu'en poète ampoulé et ridicule.

L'exagération s'est réfugiée dans les oraisons funèbres ; on s'attend toujours à l'y trouver , on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'est donc un grand mérite dans *Bossuet* d'avoir su attendrir et émouvoir dans un genre qui semble fait pour ennuyer.

E X P I A T I O N.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

C'EST peut-être la plus belle institution de l'antiquité que cette cérémonie solennelle, qui réprimait les crimes en avertissant qu'ils doivent être punis , et qui calmait le désespoir des coupables en leur faisant racheter leurs transgressions par des espèces de pénitences. Il faut nécessairement que les remords aient prévenu les expiations ; car les maladies sont plus anciennes que la médecine , et tous les besoins ont existé avant les secours.

Il fut donc , avant tous les cultes , une religion naturelle , qui troubla le cœur de l'homme quand il eut dans son ignorance , ou dans son emportement , commis une action inhumaine.

Un ami dans une querelle a tué son ami , un frère a tué son frère , un amant jaloux et frénétique a même donné la mort à celle sans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux , un citoyen utile. Voilà des hommes désespérés , s'ils sont sensibles. Leur conscience les poursuit ; rien n'est plus vrai ; et c'est le comble du malheur. Il ne reste plus que deux partis , ou la réparation , ou l'affermissement dans le crime. Toutes les âmes sensibles cherchent le premier parti , les monstres prennent le second.

Dès qu'il y eut des religions établies , il y eut des expiations ; les cérémonies en furent ridicules : car quel rapport entre l'eau du Gange et un meurtre ? comment un homme réparait-il un homicide en se baignant ? Nous avons déjà remarqué cet excès de démente et d'absurdité , d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'âme , et enlève les taches des mauvaises actions.

L'eau du Nil eut ensuite la même vertu que l'eau du Gange : on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies : j'avoue qu'elles furent encore plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs , et tiraient au sort lequel des deux on jetterait en bas , chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel* , l'expiateur. Quel rapport ,

je vous prie, entre un bouc et le crime d'un homme ?

Il est vrai que depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût sanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques ; mais sans doute c'était le repentir, et non le bouc, qui purifiait les ames juives.

Jason, ayant tué *Absyrthe* son beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée*, plus coupable que lui, se faire absoudre par *Circé* reine et prêtresse d'*Æa*, laquelle passa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les absout avec un cochon de lait et des gâteaux au sel. Cela peut faire un assez bon plat, mais cela ne peut guère ni payer le sang d'*Absyrthe*, ni rendre *Jason* et *Médée* plus honnêtes gens, à moins qu'ils ne témoignent un repentir sincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreste*, qui avait vengé son père par le meurtre de sa mère, fut d'aller voler une statue chez les Tartares de Crimée. La statue devait être bien mal faite, et il n'y avait rien à gagner sur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les mystères : les coupables pouvaient y recevoir leur absolution en subissant des épreuves pénibles, et en jurant qu'ils mèneraient une nouvelle vie. C'est de ce serment que les récipiendaires furent appelés chez toutes les nations d'un nom qui répond à

initiés, *qui ineunt vitam novam*, qui commencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu, à l'article *Baptême*, que les catéchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lorsqu'ils étaient baptisés.

Il est indubitable qu'on n'était lavé de ses fautes dans ces mystères que par le serment d'être vertueux : cela est si vrai, que l'hierophante, dans tous les mystères de la Grèce, en congédiant l'assemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth, ompheth*, veillez, foyez purs ; ce qui est à la fois une preuve que les mystères viennent originairement d'Égypte, et qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les sages, dans tous les temps, firent donc ce qu'ils purent pour inspirer la vertu, et pour ne point réduire la faiblesse humaine au désespoir ; mais aussi il y a des crimes si horribles, qu'aucun mystère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put se faire initier aux mystères de *Cérès*. *Constantin*, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ses crimes : il était souillé du sang de sa femme, de son fils et de tous ses proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de si grands forfaits demeurassent sans expiation,

afin que l'absolution n'invitât pas à les commettre, et que l'horreur universelle pût arrêter quelquefois les scélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu, à l'article *Austérités*, quel fut l'abus d'une institution si salutaire.

Par les lois des barbares qui détruisirent l'empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent; cela s'appelait composer, *componat cum decem, viginti, triginta solidis*. Il en coûtait deux cents sous de ce temps-là pour tuer un prêtre, et quatre cents pour tuer un évêque; de sorte qu'un évêque valait précisément deux prêtres.

Après avoir ainsi composé avec les hommes, on composa ensuite avec DIEU, lorsque la confession fut généralement établie. Enfin le pape Jean XXII, qui faisait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'absolution d'un inceste, quatre tournois pour un laïque; *ab incestu pro laïco in foro conscientiae turonenses quatuor*. Pour l'homme et la femme qui ont commis l'inceste, dix-huit tournois quatre ducats et neuf carlins. Cela n'est pas juste; si un seul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La sodomie et la bestialité sont mises au

même taux avec la clause inhibitoire au titre XLIII : cela monte à quatre-vingt-dix tournois douze ducats et six carlins : *cum inhibitione turonenses 90, ducatos 12, carlinos 6, &c.*

Il est bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'affure ; mais il faut considérer que nulle étincelle ne paraissait alors de l'embrasement qu'exciterent depuis les réformateurs , que la cour de Rome s'endormait sur la crédulité des peuples , et négligeait de couvrir ces exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences , qui suivit bientôt après , fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'Eglise romaine éclatèrent , elle fit ce qu'elle put pour supprimer le livre ; mais elle ne put y parvenir.

Si j'ose dire mon avis sur cette taxe, je crois que les éditions ne sont pas fidelles ; les prix ne sont du tout point proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui sont allégués par d'*Aubigné*, grand-père de madame de *Maintenon*, dans la Confession de *Sanci* : il évalue un pucelage à six gros , et l'inceste avec sa mère et sa sœur à cinq gros ; ce compte est ridicule. Je pense qu'il y avait en effet une

taxe établie dans la chambre de la daterie, pour ceux qui venaient se faire absoudre à Rome, ou marchander des dispenses; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuse. Consultez *Bayle* aux articles *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui est très-certain, c'est que jamais ces taxes ne furent autorisées par aucun concile; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, et respecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs et les acheteurs y trouvaient également leur compte: ainsi presque personne ne réclama jusqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaissance bien exacte de toutes ces taxes servirait beaucoup à l'histoire de l'esprit humain.

E X T R E M E.

Nous essayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On dispute tous les jours si à la guerre la fortune ou la conduite fait les succès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la jurisprudence il n'est pas très-avantageux de s'accommoder quand on a raison, et de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à sa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple superstitieux.

S'il y a quelque chose de vrai en métaphysique, en histoire, en morale.

Si le goût est arbitraire, et s'il est en effet un bon et un mauvais goût, &c. &c.

Pour décider tout d'un coup toutes ces questions, prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune; comparez les deux extrémités opposées, et vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez savoir si la conduite peut décider infailliblement du succès à la guerre; voyez le cas le plus extrême, les situations les plus opposées où la conduite seule triomphera infailliblement. L'armée ennemie est obligée de passer dans une gorge profonde de montagnes; votre général le fait; il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient les ennemis enfermés dans un défilé; il faut qu'ils périssent ou qu'ils se rendent. Dans ce cas extrême, la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il est donc démontré que l'habileté peut décider du succès d'une campagne; de cela seul il est prouvé que la guerre est un art.

Ensuite imaginez une position avantageuse,

mais moins décisive ; le succès n'est pas si certain , mais il est toujours très-probable. Vous arrivez ainsi de proche en proche jusqu'à une parfaite égalité entre les deux armées ; qui décidera alors ? la fortune, c'est-à-dire, un événement imprévu , un officier-général tué lorsqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle sur un faux bruit, une terreur panique, et mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier ; mais il reste toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête et de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui saigna et purgea à propos un homme tombé en apoplexie ; le premier qui imagina de plonger un bistouri dans la vessie pour en tirer un caillou, et de refermer la plaie ; le premier qui sut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient sans doute des hommes presque divins, et ne ressembloient pas aux médecins de *Molière*.

Descendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes et plus équivoques ; vous voyez des fièvres, des maux de toute espèce qui se guérissent, sans qu'il soit bien prouvé si c'est la nature ou le médecin qui les a guéris ; vous voyez des maladies

dont l'issue ne peut se deviner ; vingt médecins s'y trompent ; celui qui a le plus d'esprit , le coup d'œil plus juste , devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art ; et l'homme supérieur en connaît les finesses. Ainsi *la Peironie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait causé un ulcère , et le mettait en danger de mort ; ainsi *Boërhaave* devina la cause de la maladie aussi inconnue que cruelle d'un comte de *Vassenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine ; mais dans tout art il y a des *Virgiles* et des *Mævius*.

Dans la jurisprudence , prenez une cause nette , dans laquelle la loi parle clairement ; une lettre de change bien faite , bien acceptée ; il faudra par tout pays que l'accepteur soit condamné à la payer. Il y a donc une jurisprudence utile , quoique dans mille cas les jugemens soient arbitraires , pour le malheur du genre-humain , parce que les lois sont mal faites.

Voulez-vous savoir si les belles-lettres font du bien à une nation ; comparez les deux extrêmes , *Cicéron* et un ignorant grossier. Voyez si c'est *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande si l'on doit encourager la superstition dans le peuple ; voyez surtout ce qu'il

qu'il y a de plus extrême dans cette funeste matière, la Saint-Barthelemi, les massacres d'Irlande, les croisades; la question est bientôt résolue.

Y a-t-il du vrai en métaphysique? Saisissez d'abord les points les plus étonnans et les plus vrais; quelque chose existe, donc quelque chose existe de toute éternité. Un Etre éternel existe par lui-même; cet Etre peut n'être ni méchant ni inconséquent. Il faut se rendre à ces vérités; presque tout le reste est abandonné à la dispute, et l'esprit le plus juste démêle la vérité lorsque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon et un mauvais goût? Comparez les extrêmes; voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna* :

Octave ose accuser le destin d'injustice,
 Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
 Et que par ton exemple à ta perte guidés,
 Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon* :

Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,
 A-t-il été content, a-t-elle été facile?
 Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
 Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?

Par cette comparaison des deux extrêmes, il

Dictionn. philosoph. Tome V. * V

est bientôt décidé qu'il existe un bon et un mauvais goût.

Il en est en toutes choses comme des couleurs; les plus mauvais yeux distinguent le blanc et le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, discernent les nuances qui se rapprochent.

Usque adeò quod tangit idem est ; tamen ultima distant.

E Z E C H I E L.

*De quelques passages singuliers de ce prophète,
et de quelques usages anciens.*

ON fait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'*Alcinoüs* dans l'*Odyssée*, sur celle du grand-turc, ou de *Louis XIV*, ne serait pas bien reçu des savans : qui reprendrait *Virgile* d'avoir représenté le roi *Evandre* couvert d'une peau d'ours, et accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambassadeurs, ferait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens et Juifs sont encore plus différentes des nôtres, que celles du roi *Alcinoüs*, de *Nausica* sa fille et du bon homme *Evandre*.

Ezéchiël, esclave chez les Chaldéens, eut une

vision près de la petite rivière de Chobar qui se perd dans l'Euphrate. On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces et à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes seules, et qui avaient l'esprit de vie; ces symboles plaisent même à l'imagination; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger, pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment et de millet, couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria : Pouah ! pouah ! pouah ! mon ame n'a point été jusqu'ici pollue; et le Seigneur lui répondit : Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrémens d'homme, et vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache et tous les diamans du grand-mogol sont parfaitement égaux, non-seulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philosophe; et à l'égard des raisons que DIEU pouvait avoir d'ordonner un tel déjeuner au prophète, ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges , ne le parurent pas aux Juifs.

Il est vrai que la synagogue ne permettait pas, du temps de S^t Jérôme, la lecture d'*Ezéchiël*, avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que, dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son père, et qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec *Moïse* qui, au chapitre XXVIII des Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération.

Ezéchiël, au chapitre XX, fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des préceptes qui ne sont pas bons. Voilà pourquoi la synagogue interdisait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de *Moïse*.

Les censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du chapitre XVI d'*Ezéchiël* : voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, et le Seigneur dit à la fille : Lorsque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute

nue , j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande , votre sein s'est formé , votre poil a paru ; j'ai passé , je vous ai vue , j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée , parfumée , bien habillée , bien chauffée ; je vous ai donné une écharpe de coton , des bracelets , un collier ; je vous ai mis une pierrette au nez , des pendans d'oreilles , et une couronne sur la tête , &c.

Alors , ayant confiance à votre beauté , vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans Et vous avez bâti un mauvais lieu et vous vous êtes prostituée jusque dans les places publiques , et vous avez ouvert vos jambes à tous les passans et vous avez couché avec des égyptiens et enfin , vous avez payé des amans , et vous leur avez fait des présens afin qu'ils couchassent avec vous... et en payant , au lieu d'être payée , vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est , telle mère telle fille ; et c'est ce qu'on dit de vous , &c.

On s'élève encore davantage contre le chapitre XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appelait *Oolla* , et la petite *Ooliba*... *Oolla a été folle des jeunes seigneurs , magistrats ,*

cavaliers ; elle a couché avec des égyptiens dès sa première jeunesse Ooliba sa sœur a bien plus fornicqué encore avec des officiers , des magistrats et des cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude ; elle a multiplié ses fornications ; elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne , et qui répandent leur semence comme des chevaux . . .

Ces descriptions , qui effarouchent tant d'esprits faibles , ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem et de Samarie ; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Écriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de *Booz* avec *Ruth* , de *Juda* avec sa belle-fille , ne sont point déshonnêtes en hébreu , et le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires , puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse ? c'était une marque de respect , un symbole de fidélité , comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs seigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse.

Eliézer met la main sous la cuisse d'*Abraham* : *Joseph* met la main sous la cuisse de *Jacob*. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé *phallum*, pour remercier les dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siècle d'*Auguste*? cependant *Horace* ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

Nec metuo ne , dum futuo , vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre *Fulvie*.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur ivre; ce mot, et plusieurs autres dont se servent *Horace* et d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expressions d'*Ezéchiël*. Défendons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des

nations éloignées. La nature est la même partout, et les usages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amsterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah ! mon ami , dit-il , que nous vous avons obligation ! Vous avez fait connaître toute la sublimité de la loi mosaïque , le déjeûner d'*Exéchiel* , les belles attitudes sur le côté gauche ; *Oolla* et *Ooliba* sont des choses admirables ; ce sont des types , mon frère , des types qui figurent qu'un jour le peuple juif sera maître de toute la terre ; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui sont à peu-près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas représenté le Seigneur disant au sage *Osée* , dès le second verset du premier chapitre : *Osée, prends une fille de joie , et fais-lui des fils de fille de joie.* Ce sont ses propres paroles. *Osée* prit la demoiselle , il en eut un garçon , et puis une fille , et puis encore un garçon ; et c'était un type , et ce type dura trois années. Ce n'est pas tout , dit le Seigneur , au troisième chapitre : Va-t-en prendre une femme qui soit non-seulement débauchée , mais adultère ; *Osée* obéit , mais il lui en coûta quinze écus et un setier et demi d'orge ; car vous savez que dans la terre promise il y avait très-peu de froment. Mais savez-vous ce que tout cela signifie ? Non , lui dis-je ; ni moi non plus , dit le rabbin.

Un

Un grave sage s'approcha, et nous dit que c'était des fictions ingénieuses et toutes remplies d'agrément. Ah, Monsieur, lui répondit un jeune homme fort instruit, si vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'*Homère*, de *Virgile* et d'*Ovide*; quiconque aime les prophéties d'*Ezéchiel* mérite de déjeûner avec lui.

E Z O U R V E I D A M.

QU'EST-CE donc que cet Ezourveidam qui est à la bibliothèque du roi de France? C'est un ancien commentaire, qu'un ancien brame composa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* sur l'ancien Veidam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shafta.

Respectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, et les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourveidam fut en dernier lieu traduit par un brame, correspondant de la malheureuse compagnie française des Indes. Il me fut apporté au mont Krapac, où j'observe les neiges depuis long-temps; et je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il est mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le consulter, verront qu'après plusieurs révolutions produites par

l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait *Adimo*, et une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne est-elle prise des livres juifs ? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens ? ou peut-on dire que les uns et les autres l'ont écrite d'original, et que les beaux esprits se rencontrent ?

Il n'était pas permis aux Juifs de penser que leurs écrivains eussent rien puisé chez les brachmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous est pas permis de penser sur *Adam* autrement que les Juifs. Par conséquent je me tais, et je ne pense point.

F.

F A B L E.

IL est vraisemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Esopé*, et qui sont plus anciennes que lui, furent inventées en Asie par les premiers peuples subjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours besoin de déguiser la vérité ; on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même est-il dangereux.

Il se peut très-bien aussi que, les hommes aimant naturellement les images et les contes, les gens d'esprit se soient amusés à leur en faire sans aucune autre vue. Quoi qu'il en soit, telle est la nature de l'homme, que la fable est plus ancienne que l'histoire.

Chez les Juifs, qui sont une peuplade toute nouvelle (a) en comparaison de la Chaldée et de Tyr ses voisines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes semblables à celles d'*Esopé* dès le temps des Juges; c'est-à-dire, mille deux cents trente-trois ans avant notre ère, si on peut compter sur de telles supputations.

Il est donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait soixante et dix fils, qui étaient sortis de lui parce qu'il avait plusieurs femmes, et qu'il eut d'une servante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écrasa sur une même pierre soixante et neuf de ses frères, selon la coutume; et les Juifs, pleins de respect et d'admiration pour *Abimélec*, allèrent le couronner roi sous

(a) Il est prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Palestine que dans un temps où le Canaan avait déjà d'assez puissantes villes; Tyr, Sidon, Berith, florissaient. Il est dit que *Josué* détruisit Jéricho et la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée *Cariat Sepher*; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs est peu connue dans l'histoire.

Joatham, le plus jeune des frères, échappé seul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes histoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un jour se choisir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent: mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adressèrent d'abord à l'olivier, et lui dirent: Règne. L'olivier répondit: Je ne quitterai pas le soin de mon huile pour régner sur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ses figues que l'embarras du pouvoir suprême. La vigne donna la préférence à ses raisins. Enfin les arbres s'adressèrent au buisson; le buisson répondit: *Je régnerai sur vous, je vous offre mon ombre; et si vous n'en voulez pas, le feu sortira du buisson et vous dévorera.*

Il est vrai que la fable pêche par le fond; parce que le feu ne sort point d'un buisson: mais elle montre l'antiquité de l'usage des fables.

Celle de l'estomac et des membres, qui servit à calmer une sédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, est ingénieuse et sans défaut. Plus les fables sont anciennes, plus elles sont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle est

rapportée dans *Hésiode*, n'est-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération sont tombées de l'Ether sur le rivage de la mer : *Vénus* naît de cette écume précieuse ; son premier nom est celui d'*Amante* de l'organe de la génération, *Philomètos* : y a-t-il une image plus sensible ?

Cette *Vénus* est la déesse de la beauté ; la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient vite et fuit de même.

La sagesse est conçue dans le cerveau du maître des Dieux sous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme est un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables sont, ou la corruption des histoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en est des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui sont charmans ; il en est qui sont insipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été grossièrement imitées par des peuples grossiers ; témoin celles de *Bacchus*, d'*Hercule*,

de *Prométhée*, de *Pandore* et tant d'autres; elles étaient l'amusement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confusément, les firent entrer dans leur mythologie sauvage; et ensuite ils osèrent dire, c'est nous qui les avons inventées. Hélas! pauvres peuples ignorés et ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque chose? Vous n'avez su ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs est celle de *Psyché*. La plus plaisante fut celle de la matrone d'*Ephèse*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour, est condamnée à lui servir de guide.

Les fables attribuées à *Esopé* sont toutes des emblèmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. *La Fontaine* est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément: il y en a environ quatre-vingts qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâces, de finesse, quelquefois même de poésie; c'est encore un des avantages du siècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *la Fontaine*. Il a trouvé si bien le secret de se faire

lire, sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui faisaient honneur à ce grand siècle; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encore excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue et contre la correction du style : fautes que *la Fontaine* aurait pu éviter, et que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui, ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine, qui lui dit, qu'elle la payera avant l'ouït, foi d'animal, intérêt et principal; et à qui la fourmi répond : Vous chantiez, j'en suis fort aise; eh bien, dansez maintenant.

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.* Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la race *escarbote*, qui est en quartier d'hiver comme la marmote.

C'était l'astrologue qui se laissa choir, et à qui on dit : *Pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête?* En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Cassini*, *Halley*, ont très-bien lu au-dessus de leur tête; et le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une

charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel, il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau*.

Rien n'est plus infipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parce que cette femme avait été contredifante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* est une fable, qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi ; et un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un satyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts, parce qu'il a trop froid ; et qu'ensuite en prenant l'*écuelle aux dents* il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très-grande raison, et le satyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'*écuelle* avec les dents.

Mère écreviffe qui reproche à sa fille de ne pas aller droit, et la fille qui lui répond que sa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buiffon et le canard en société avec une chauve-souris pour des marchandises, *ayant*

des comptoirs, des facteurs, des agens, payant le principal et les intérêts, et ayant des sergens à leur porte, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiffon qui fort de son pays avec une chauve-souris pour aller trafiquer, est une de ces imaginations froides et hors de la nature, que *la Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens et de chats, *vivant entre eux comme cousins, et se brouillant pour un pot de potage, semble bien indigné d'un homme de goût.*

La *pie-margot-caquet-bon-bec* est encore pire; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de sa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *la Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroisses.*

Que signifie un milan présenté par un oiseleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ses griffes ?

Un singe qui avait épousé une fille parisienne et qui la battait, est un très-mauvais conte qu'on avait fait à *la Fontaine*, et qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables et quelques autres pourraient sans doute justifier *Boileau* : il se pouvait même que *la Fontaine* ne sût pas distinguer les mauvaises fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *la Fontaine* un *fablier*, qui portait naturellement des fables,

comme un prunier des prunes. Il est vrai qu'il n'avait qu'un style, et qu'il écrivait un opéra de ce même style dont il parlait de *Janot Lapin* et de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de *Daphné* :

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
 Pouvait sans peur aller au bois feulette :
 Maintenant, maintenant les bergers font des loups.
 Je vous dis, je vous dis, fillettes, gardez-vous.
 Jupiter vous vaut bien ;
 Je ris aussi quand l'amour veut qu'il pleure :
 Vous autres Dieux n'attaquez rien ,
 Qui sans vous étonner s'ose défendre une heure.
 Que vous êtes reprenante ,
 Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre justice au mérite singulier du bon homme (c'est ainsi qu'il l'appelait), et être enchanté avec tout le public du style de ses bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain sublime, un homme d'un goût toujours sûr, un des premiers génies du grand siècle ; et c'est encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement sa langue. Il est dans cette partie très-inférieur à *Phèdre* ; mais c'est un homme

unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laissés : ils sont en grand nombre ; ils sont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement ; ils contribuent même à leur éducation ; ils iront à la dernière postérité ; ils conviennent à tous les hommes , à tous les âges ; et ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes* , une petite secte de cerveaux durs et creux , qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité , substituer *S^t Prosper* à *Ovide* , et *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus , les peintres n'auraient plus représenté *Iris* sur l'arc-en-ciel , ni *Minerve* avec son égide ; mais *Nicole* et *Arnauld* , combattant contre des jésuites et contre des protestans ; mademoiselle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST , arrivée de Jérusalem à Port-royal ; le conseiller *Carré de Montgeron* , présentant à *Louis XV* le recueil des convulsions de *S^t Médard* et *S^t Ovide* ressuscitant des petits garçons.

Aux yeux de ces sages austères , *Fénelon* n'était qu'un idolâtre qui introduisait l'enfant

Cupidon chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'*Enéide*.

Pluche, à la fin de sa fable du ciel, intitulée l'*Histoire*, fait une longue dissertation pour prouver qu'il est honteux d'avoir dans ses tapisseries des figures prises des métamorphoses d'*Ovide*; et que *Zéphyre* et *Flore*, *Vertumne* et *Pomone*, devraient être bannis des jardins de Versailles (b). Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'opposer à ce mauvais goût; et il dit qu'elle seule est capable de rétablir les belles-lettres. (c)

D'autres rigoristes, plus sévères que sages, ont voulu proscrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puérils indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il serait triste pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Hésiode*, et toutes nos belles tapisseries, et nos tableaux, et nos opéra : beaucoup de fables, après tout, sont plus philosophiques que ces messieurs ne sont philosophes. S'ils font grâce aux contes familiers d'*Esopé*, pourquoi faire main-basse sur ces fables sublimes, qui ont été respectées du genre-humain, dont elles ont

(b) *Hist. du ciel*, tome II, page 398.

(c) Voyez l'*Apologie de la fable*, (vol. de Poëmes) que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaise humeur de ces ennemis des beaux arts.

fait l'instruction ? Elles sont mêlées de beaucoup d'insipidités , car quelle chose est sans mélange ? mais tous les siècles adopteront la boîte de *Pandore* , au fond de laquelle se trouve la consolation du genre-humain ; les deux tonneaux de *Jupiter* , qui versent sans cesse le bien et le mal ; la nue embrassée par *Ixion* , emblème et châtiment d'un ambitieux ; et la mort de *Narcisse* , qui est la punition de l'amour propre. Y a-t-il rien de plus sublime que *Minerve* , la divinité de la sagesse , formée dans la tête du maître des dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai et de plus agréable que la déesse de la beauté , obligée de n'être jamais sans les Grâces ? Les déesses des arts , toutes filles de *Mémoire* , ne nous avertissent-elles pas , aussi-bien que *Locke* , que nous ne pouvons sans mémoire avoir le moindre jugement , la moindre étincelle d'esprit ? Les flèches de l'*Amour* , son bandeau , son enfance , *Flore* caressée par *Zéphyre* , &c. ne sont-ils pas les emblèmes sensibles de la nature entière ? Ces fables ont survécu aux religions qui les consacraient ; les temples des dieux d'Égypte , de la Grèce , de Rome , ne sont plus , et *Ovide* subsiste. On peut détruire les objets de la crédulité , mais non ceux du plaisir ; nous aimerons à jamais ces images vraies et riantes. *Lucrece* ne croyait pas à ces dieux de la fable ; mais il célébrait la nature sous le nom de *Vénus*.

*Alma Venus, cæli subter labentia signa,
 Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
 Concelebras; per te quoniam genus omne animantum
 Concipitur, visitque exortum lumina solis, &c.*

Tendre Vénus, ame de l'univers,
 Par qui tout naît, tout respire, et tout aime;
 Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
 Toi qui régis la terre et le ciel même, &c.

Si l'antiquité dans ses ténèbres s'était bornée à reconnaître la Divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire? L'ame productrice du monde était adorée par les sages; elle gouvernait les mers sous le nom de *Neptune*, les airs sous l'emblème de *Junon*, les campagnes sous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées sous le nom de *Mars*; on animait tous ses attributs: *Jupiter* était le seul dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs et les hommes, était une image frappante de l'unité d'un Être souverain. Le peuple s'y trompait; mais que nous importe le peuple?

On demande tous les jours pourquoi les magistrats grecs et romains permettaient qu'on tournât en ridicule sur le théâtre ces mêmes divinités qu'on adorait dans les temples? On fait là une supposition fautive: on ne se moquait point des dieux sur le théâtre, mais des sottises

attribuées à ces dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les consuls et les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement sur la scène l'aventure des deux *Sofies* ; mais ils n'auraient pas souffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* et de *Mercur*e. C'est ainsi que mille choses, qui paraissent contradictoires, ne le sont point. J'ai vu sur le théâtre d'une nation savante et spirituelle, des aventures tirées de la Légende dorée ; dira-t-on pour cela que cette nation permet qu'on insulte aux objets de la religion ? Il n'est pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proserpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Psyché*, peintes dans un palais du pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, et ne rend personne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sensible : ce sont des leçons de vertu, et presque toute l'histoire est le succès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, descend sur la terre pour punir *Tantale* et *Lycaon* ; mais dans l'histoire, nos *Tantales* et nos *Lycaons* sont les dieux de la terre. *Baucis* et *Philémon* obtiennent que leur cabane soit changée en un temple : nos *Baucis* et nos *Philémons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vases d'or dans *Ovide*.

Je fais combien l'histoire peut nous instruire, je fais combien elle est nécessaire : mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaissent la politique que dans les livres, se souviennent toujours de ces vers de *Corneille* :

Les exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devait se conduire ;
Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé.

Henri VIII, tyran de ses parlemens, de ses ministres, de ses femmes, des consciences et des bourses, vit et meurt paisible. Le bon, le brave *Charles I* périt sur un échafaud. Notre admirable héroïne *Marguerite d'Anjou* donne en vain douze batailles en personne contre les Anglais, sujets de son mari. *Guillaume III* chasse *Jacques II* d'Angleterre sans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de Perse égorgée, et des étrangers sur son trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'histoire semble accuser la Providence, et les belles fables morales la justifient. Il est clair qu'on trouve dans elles l'utile et l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne sont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laissons-les dire, et lisons *Homère* et *Ovide*, aussi-bien que

Tite-Live

Tite-Live et *Rapine Thoyras*. Le goût donne des préférences ; le fanatisme donne les exclusions.

Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins ;
 Qui veut les séparer est loin de les connaître.
 L'histoire nous apprend ce que font les humains,
 La fable ce qu'ils doivent être.

F A C I L E. (G R A M M A I R E)

FACILE ne signifie pas seulement une chose aisément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* est facile. Le style de *Quinault* est beaucoup plus facile que celui de *Despréaux*, comme le style d'*Ovide* l'emporte en facilité sur celui de *Perse*.

Cette facilité en peinture, en musique, en éloquence, en poésie, consiste dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, et qui peut se passer de force et de profondeur. Ainsi les tableaux de *Paul Véronèse* ont un air plus facile et moins fini que ceux de *Michel Ange*. Les symphonies de *Rameau* sont supérieures à celles de *Lulli*, et semblent moins faciles. *Bossuet* est plus véritablement éloquent et plus facile que *Fléchier*. *Rousseau*, dans ses épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité et la vérité de *Despréaux*.

Le commentateur de *Despréaux* dit que ce

Dictionn. philosoph. Tome V. * Y

poète exact et laborieux avait appris à l'illustre *Racine* à faire difficilement des vers ; et que ceux qui paraissent faciles , sont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il est très-vrai qu'il en coûte souvent pour s'exprimer avec clarté : il est vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il est vrai aussi qu'un heureux génie produit souvent des beautés faciles sans aucune peine , et que l'enthousiasme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux passionnés de nos bons poètes sont sortis achevés de leur plume, et paraissent d'autant plus faciles , qu'ils ont en effet été composés sans travail : l'imagination alors conçoit et enfante aisément. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages didactiques ; c'est là qu'on a besoin d'art pour paraître facile. Il y a , par exemple , beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable *Essai sur l'homme* de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné , qui paraîtront faciles , et c'est le partage de ceux qui ont, sans génie, la malheureuse habitude de composer. C'est en ce sens qu'un personnage de l'ancienne comédie , qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchants vers admirablement bien.

Le terme de *facile* est une injure pour une femme , et est quelquefois dans la société une louange pour un homme ; c'est souvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'*Atticus* étaient faciles ; c'était le plus aimable des Romains. La facile *Cléopâtre* se donna à *Antoine* aussi aisément qu'à *César*. Le facile *Claude* se laissait gouverner par *Agrippine*. Facile n'est là par rapport à *Claude* qu'un adoucissement ; le mot propre est *faible*.

Un homme facile est en général un esprit qui se rend aisément à la raison , aux remontrances , un cœur qui se laisse fléchir aux prières : et *faible* est celui qui laisse prendre sur lui trop d'autorité.

F A C T I O N .

De ce qu'on entend par ce mot.

LE mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour signifier l'état d'un soldat à son poste , en faction ; les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque ; les factions vertes , bleues , rouges et blanches.

La principale acception de ce terme signifie un parti séditieux dans un Etat. Le terme de parti par lui-même n'a rien d'odieux , celui de *faction* l'est toujours.

Un grand homme et un médiocre peuvent avoir aisément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par son mérite, par la chaleur et le nombre de ses amis, sans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu considéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée sans y prétendre.

Un chef de parti est toujours un chef de faction : tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guise*, et tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'est qu'une faction.

La faction de *César* devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* disputait l'Espagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, et enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI*.

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. *Descartes* eut long-temps un parti en France ; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

F A C U L T É.

TOUTES les puissances du corps et de l'entendement ne sont-elles pas des facultés, et qui pis est, des facultés très-ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement, dont personne n'a découvert l'origine ?

Quand le président de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à *Thomas Diafoirus*, *quare opium facit dormire ?* *Thomas* répond très-pertinemment, *quia est in eo virtus dormitiva quæ facit sopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté soporative qui fait dormir. Les plus grands physiciens ne peuvent guère mieux dire.

Le sincère chevalier de *Jaucour* avoue, à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former sur la cause du sommeil que de simples conjectures. Un autre *Thomas*, plus révérend que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les questions qu'il propose dans ses volumes immenses.

Il est dit à l'article *Faculté* du grand Dictionnaire encyclopédique, que *la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aisément que cette faculté, excitée par les impressions que le sensorium vital transmet à la partie du sensorium commun, détermine l'influx*

alternatif du suc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux , pour faire contracter alternativement ces organes.

Cela revient précisément à la réponse du jeune médecin *Thomas, quia est in eo virtus alternativa quæ facit alternare. Et ce Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut , celle de se ressouvenir du passé , celle d'user de ses cinq sens , toutes nos facultés , en un mot , ne sont-elles pas à la *Diafoirus* ?

Mais la pensée ! nous disent les gens qui savent le secret ; la pensée , qui distingue l'homme du reste des animaux !

Sanctius his animal , mentisque capacius altæ.

Cet animal si saint , plein d'un esprit sublime.

Si saint qu'il vous plaira ; c'est ici que *Diafoirus* triomphe plus què jamais. Tout le monde au fond répond , *quia est in eo virtus pensativa quæ facit pensare.* Personne ne saura jamais par quel mystère il pense.

Cette question s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne fais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'existence de l'Être suprême. Il y a un secret dans tous les premiers ressorts de tous les êtres , à commencer par un galet des bords de la mer , et à

finir par l'anneau de saturne et par la voie lactée. Or comment ce secret sans que personne le sût ? il faut bien qu'il y ait un être qui soit au fait.

Des savans, pour éclairer notre ignorance, nous disent qu'il faut faire des systêmes, qu'à la fin nous trouverons le secret. Mais nous avons tant cherché sans rien trouver, qu'à la fin on se dégoûte. C'est la philosophie paresseuse, nous crient-ils ; non, c'est le repos raisonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente et chimères métaphysiques.

F A I B L E.

FOIBLE, qu'on prononce *faible*, et que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort* ; et non de *dur* et de *solide*. Il peut se dire de presque tous les êtres. Il reçoit souvent l'article *de* : le *fort* et le *faible* d'une épée ; *faible* de reins ; armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philosophique *faible* de raisonnement, &c.

Le faible du cœur n'est point le faible de l'esprit ; le faible de l'ame n'est point celui du cœur. Une ame faible est sans ressort et sans action ; elle se laisse aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aisément, change facilement d'inclinations, ne résiste point à la séduction, à l'ascendant qu'on veut prendre sur lui, et peut subsister avec un esprit fort; car on peut penser fortement, et agir faiblement. L'esprit faible reçoit les impressions sans les combattre, embrasse les opinions sans examen, s'effraie sans cause, tombe naturellement dans la superstition.

Un ouvrage peut être faible par les pensées ou par le style; par les pensées, quand elles sont trop communes, ou lorsqu'étant justes, elles ne sont pas assez approfondies; par le style, quand il est dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraisons funèbres de *Mascaron* sont faibles, et son style n'a point de vie, en comparaison de *Bossuet*.

Toute harangue est faible, quand elle n'est pas relevée par des tours ingénieux et par des expressions énergiques; mais un plaidoyer est faible, quand, avec tout le secours de l'éloquence, et toute la véhémence de l'action, il manque de raison. Nul ouvrage philosophique n'est faible, malgré la faiblesse d'un style lâche, quand le raisonnement est juste et profond. Une tragédie est faible, quoique le style en soit fort, quand l'intérêt n'est pas soutenu. La comédie la mieux écrite est faible, si elle manque
de

de ce que les Latins appelaient *vis comica*, la force comique : c'est ce que *César* reproche à *Térence* :

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis!

C'est surtout en quoi a péché souvent la comédie nommée *larmoyante*. Les vers faibles ne sont pas ceux qui péchent contre les règles, mais contre le génie ; qui dans leur mécanique sont sans variété, sans choix de termes, sans heureuses inversions, et qui, dans leur poésie, conservent trop la simplicité de la prose. On ne peut mieux sentir cette différence qu'en comparant les endroits que *Racine* et *Campistron* son imitateur ont traités.

F A N A T I S M E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

C'EST l'effet d'une fausse conscience, qui asservit la religion aux caprices de l'imagination et aux dérèglemens des passions.

En général, il vient de ce que les législateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a passé les bornes qu'ils se prescrivaient. Leurs lois n'étaient faites que pour une société choisie. Étendues par le zèle à tout un peuple, et transportées par l'ambition d'un climat à l'autre,

elles devaient changer et s'accommoder aux circonstances des lieux et des personnes. Mais qu'est-il arrivé ? c'est que certains esprits d'un caractère plus proportionné à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres et même les martyrs, plutôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres, au contraire, moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, et n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adouciffemens ; et de là le schisme entre les rigoristes et les mitigés, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude, et les autres pour la liberté.

Imaginons une immense rotonde, un panthéon à mille autels, et placés au milieu du dôme ; figurons-nous un dévot de chaque secte, éteinte ou subsistante, aux pieds de la divinité qu'il honore à sa façon, sous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'est un contemplatif étendu sur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleste vienne investir son ame. A gauche, c'est un énergamène prosterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire sortir l'abondance. Là, c'est un saltimbanque qui danse sur la tombe de celui qu'il invoque. Ici, c'est un pénitent immobile et muet comme la statue

devant laquelle il s'humilie. L'un étale ce que la pudeur cache, parce que DIEU ne rougit pas de sa ressemblance ; l'autre voile jusqu'à son visage, comme si l'ouvrier avait horreur de son ouvrage. Un autre tourne le dos au Midi, parce que c'est-là le vent du démon ; un autre tend les bras vers l'Orient, où DIEU montre sa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtrissent leur chair encore innocente, pour apaiser le démon de la concupiscence par des moyens capables de l'irriter ; d'autres, dans une posture toute opposée, sollicitent les approches de la Divinité. Un jeune homme, pour amortir l'instrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ses forces ; un autre arrête la tentation dès sa source, par une amputation tout-à-fait inhumaine, et suspend à l'autel les dépouilles de son sacrifice.

Voyons-les tous sortir du temple, et pleins du dieu qui les agite, répandre la frayeur et l'illusion sur la face de la terre. Ils se partagent le monde, et bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités ; les peuples écoutent, et les rois tremblent. Cet empire que l'enthousiasme d'un seul exerce sur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les esprits rassemblés se communiquent, tous ces mouvemens tumultueux, augmentés par le trouble de chaque

particulier , rendent en peu de temps le vertige général. C'est assez d'un seul peuple enchanté à la suite de quelques imposteurs , la séduction multipliera les prodiges , et voilà tout le monde à jamais égaré. L'esprit humain , une fois sorti des routes lumineuses de la nature , n'y rentre plus ; il erre autour de la vérité , sans en rencontrer autre chose que des lueurs , qui , se mêlant aux fausses clartés dont la superstition l'environne , achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

Il est affreux de voir comment l'opinion d'apaiser le ciel par le massacre , une fois introduite , s'est universellement répandue dans presque toutes les religions ; et combien on a multiplié les raisons de ce sacrifice , afin que personne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce sont des ennemis qu'il faut immoler à *Mars* exterminateur ; les Scythes égorgent à ses autels le centième de leurs prisonniers ; et par cet usage de la victoire , on peut juger de la justice de la guerre : aussi chez d'autres peuples ne la faisait-on que pour avoir de quoi fournir aux sacrifices ; de sorte qu'ayant d'abord été institués , ce semble , pour en expier les horreurs , ils servirent enfin à les justifier.

Tantôt ce sont des hommes justes qu'un dieu barbare demande pour victimes : les Gètes se disputent l'honneur d'aller porter à *Zamolxis*

les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux sort destine au sacrifice est lancé à force de bras sur des javelots dressés : s'il reçoit un coup mortel en tombant sur les piques, c'est de bon augure pour le succès de la négociation et pour le mérite du député ; mais s'il survit à sa blessure, c'est un méchant dont le dieu n'a point affaire.

Tantôt ce sont des enfans à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; justice affamée du sang de l'innocence, dit *Montagne*. Tantôt c'est le sang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à *Saturne*, comme si le temps ne les dévorait pas assez tôt. Tantôt c'est le sang le plus beau : cette même *Amestris* qui avait fait enfouir douze hommes vivans dans la terre, pour obtenir de *Pluton*, par cette offrande, une plus longue vie ; cette *Amestris* sacrifie encore à cette insatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maisons de la Perse, parce que les sacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devaient offrir à l'autel ce qu'ils avaient de plus précieux. C'est sur ce principe que chez quelques nations on immolait les premiers-nés, et que chez d'autres on les rachetait par des offrandes plus utiles aux ministres du sacrifice. C'est ce qui autorisa sans doute en Europe la pratique de quelques siècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, et

d'emprisonner dans le cloître les frères du prince héritier, comme on les égorge en Asie.

Tantôt c'est le sang le plus pur : n'y a-t-il pas des indiens qui exercent l'hospitalité envers tous les hommes, et qui se font un mérite de tuer tout étranger vertueux et savant qui passera chez eux, afin que ses vertus et ses talens leur demeurent ? Tantôt c'est le sang le plus sacré : chez la plupart des idolâtres, ce sont les prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel, et chez les Sibériens on tue les prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple.

Mais voici d'autres fureurs et d'autres spectacles. Toute l'Europe passe en Asie par un chemin inondé du sang des Juifs qui s'égorge de leurs propres mains pour ne pas tomber sous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité ; rois, pontifes, femmes, enfans et vieillards, tout cède au vertige sacré qui fait égorger, pendant deux siècles, des nations innombrables sur le tombeau d'un Dieu de paix. C'est alors qu'on vit des oracles menteurs, des hermites guerriers ; les monarques dans les chaires et les prélats dans les camps ; tous les états se perdre dans une populace insensée ; les montagnes et les mers franchies ; de légitimes possessions abandonnées pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la terre promise ; les mœurs se corrompre

sous un ciel étranger ; des princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon personnelle ; des milliers de soldats égarés sous plusieurs chefs, n'en reconnaître aucun, hâter leur défaite par la défection ; et cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même esprit de fanatisme entretenait la fureur des conquêtes éloignées : à peine l'Europe avait réparé ses pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. A ce terrible mot : Allez et forcez, l'Amérique fut défolée et ses habitans exterminés ; l'Afrique et l'Europe s'épuisèrent en vain pour la repeupler ; le poison de l'or et du plaisir ayant énervé l'espèce, le monde se trouva désert, et fut menacé de le devenir tous les jours davantage par les guerres continuelles qu'alluma sur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces îles étrangères.

Comptons maintenant les milliers d'esclaves que le fanatisme a faits, soit en Asie, où l'incirconcision était une tache d'infamie ; soit en Afrique, où le nom de chrétien était un crime ; soit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptons les milliers d'hommes que l'on a vus périr, ou sur les

échafauds dans les siècles de persécution , ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens , ou de leurs propres mains par des macérations excessives. Parcourons la surface de la terre , et après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion , en Espagne contre les Maures , en France contre les Turcs , en Hongrie contre les Tartares ; tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidèles à coups d'épées, s'entr'égorger au pied de l'autel qu'ils devaient défendre ; détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocens et des malheureux , pour juger les vivans comme DIEU jugera les morts, mais avec une balance bien différente.

En un mot, toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul , des peuples sans défense égorgés aux pieds des autels , des rois poignardés ou empoisonnés, un vaste Etat réduit à sa moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse et la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils et le père , des usurpateurs , des tyrans , des bourreaux, des parricides et des sacrilèges , violant toutes les conventions divines et humaines par esprit de religion ; voilà l'histoire du fanatisme et ses exploits. (1)

(1) Cette première section est tirée mot pour mot de l'article *Fanatisme* de l'Encyclopédie , par M. Delègre ; M. de Voltaire n'a fait ici que l'abrégé et le mettre dans un autre ordre.

SECTION II.

SI cette expression tient encore à son origine, ce n'est que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable ; il signifiait *desservant* ou *bienfaiteur d'un temple*. Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de Trévoux, ont retrouvé des inscriptions dans lesquelles des romains considérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de *Cicéron pro domo sua*, il y a un passage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le séditieux et débauché *Clodius*, qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir sauvé la république, non-seulement avait pillé et démoli les maisons de ce grand homme ; mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans sa maison de Rome, il en avait consacré le terrain, et les prêtres y avaient bâti un temple à la Liberté, ou plutôt à l'esclavage dans lequel *César*, *Pompée*, *Crassus* et *Clodius* tenaient alors la république : tant la religion dans tous les temps a servi à persécuter les grands hommes.

Lorsqu'enfin, dans un temps plus heureux, *Cicéron* fut rappelé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de sa maison lui fût rendu, et qu'on la rebâtît aux frais du peuple romain. Voici comme il s'exprime dans son plaidoyer contre *Clodius* :

Aspicite, Pontifices, aspicite hominem religiosum, monete eum modum esse religionis; nimium esse superstitiosum non oportere. Quid tibi necesse fuit anili superstitione, homo fanatice, sacrificium quod alienæ domi fieret invisere?

Le mot *fanaticus* signifie-t-il en cette place, insensé fanatique, impitoyable fanatique, abominable fanatique, comme on l'entend aujourd'hui? ou bien signifie-t-il, pieux, consécrateur, homme religieux, dévot zéléteur des temples? ce mot est-il ici une injure ou une louange ironique? je n'en fais pas assez pour décider, mais je vais traduire :

„ Regardez, Pontifes, regardez cet homme
 „ religieux, avertissez-le que la religion même
 „ a ses bornes, qu'il ne faut pas être si scrupu-
 „ leux. Quel besoin, vous consécrateur, vous
 „ fanatique, quel besoin avez-vous de recourir
 „ à des superstitions de vieille, pour assister à
 „ un sacrifice qui se faisait dans une maison
 „ étrangère? „

Cicéron fait ici allusion aux mystères de la bonne déesse, que *Clodius* avait profanés en se glissant déguisé en femme avec une vieille, pour entrer dans la maison de *César*, et pour y coucher avec sa femme : c'est donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux; l'ironie doit donc être soutenue dans tout ce

passage. Il se fert de termes honorables pour mieux faire sentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de consécrateur, de pieux, de zélé deffervant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui se crurent inspirés par les dieux.

Les dieux à leur interprète
 Ont fait un étrange don ;
 Ne peut-on être prophète
 Sans qu'on perde la raison ?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent *Clovis fanatique et païen*. Le lecteur désirerait qu'on nous eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak, où je demeure.

On entend aujourd'hui par fanatisme une folie religieuse, sombre et cruelle. C'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées et les discours. On s'échauffe rarement en lisant ; car alors on peut avoir le sens raffiné. Mais quand un homme ardent et d'une imagination forte parle à des

imaginations faibles , ses yeux sont en feu , et ce feu se communique ; ses tons , ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie : DIEU vous regarde , sacrifiez ce qui n'est qu'humain , combattez les combats du Seigneur ; et on va combattre.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre , ce que la rage est à la colère.

Celui qui a des extases , des visions , qui prend des songes pour des réalités , et ses imaginations pour des prophéties , est un fanatique novice qui donne de grandes espérances ; il pourra bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère , *Jean Diaz* , qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien , vivement convaincu que le pape est l'antechrist , ayant le signe de la bête. *Barthelemi* , encore plus vivement persuadé que le pape est dieu en terre , part de Rome pour aller convertir ou tuer son frère ; il l'assassine ; voilà du parfait : et nous avons ailleurs rendu justice à ce *Diaz*.

Polyeucte qui va au temple , dans un jour de solennité , renverser et casser les statues et les ornemens , est un fanatique moins horrible que *Diaz* , mais non moins sot. Les assassins du duc *François de Guise* , de *Guillaume* prince d'Orange , du roi *Henri III* , du roi *Henri IV* et de tant d'autres , étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la Saint-Barthelemi, leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe. *Guyon*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte*, l'ex-jésuite *Paulian*, ne sont que des fanatiques du coin de la rue, des misérables à qui on ne prend pas garde; mais un jour de Saint-Barthelemi ils feraient de grandes choses.

Il y a des fanatiques de sang froid; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux; et ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que, n'étant pas dans un excès de fureur comme les *Clément*, les *Châtel*, les *Ravaillac*, les *Damiens*, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Il n'est d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir et attendre que l'air soit purifié. Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des âmes; la religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent

à l'esprit l'exemple d'*Aod*, qui assassine le roi *Eglon* ; de *Judith* qui coupe la tête d'*Holoferne*, en couchant avec lui ; de *Samuel*, qui hache en morceaux le roi *Agag* ; du prêtre *Joad*, qui assassine sa reine à la porte-aux-chevaux, &c. &c. &c. Ils ne voient pas que ces exemples, qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le temps présent : ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois sont encore très-impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de *S^t Paris*, s'échauffaient par degrés, leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblait, la fureur défigurait leur visage, et ils auraient tué quiconque les eût contredit.

Oui, je les ai vus ces convulsionnaires, je les ai vus tordre leurs membres et écumer. Ils

criaient : *Il faut du sang*. Ils sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais, et ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Ce sont presque toujours les fripons qui conduisent les fanatiques, et qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce vieux de la montagne qui faisait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, et qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède. Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille ; et le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUT, évêque de Sées.

SECTION III.

LES fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur ; ils n'affaiblissent pas toujours des rois et des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encore plus de renards.

Quel tissu de fourberies, de calomnies, de larcins des fanatiques de la cour de Rome contre les fanatiques de la cour de *Calvin* ; des jésuites contre les jansénistes, *et vicissim!* et si vous remontez plus haut, l'histoire ecclésiastique, qui est l'école des vertus, est aussi celle des scélératesses employées par toutes les sectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau sur les yeux, soit quand il faut incendier les villes et les bourgs de leurs adversaires, égorger les habitans, les condamner aux supplices, soit quand il faut simplement tromper, s'enrichir et dominer. Le même fanatisme les aveugle ; elles croient bien faire : tout fanatique est fripon en conscience, comme il est meurtrier de bonne foi pour la bonne cause.

Lisez, si vous pouvez, les cinq ou six mille volumes de reproches que les jansénistes et les molinistes se sont faits pendant cent ans sur leurs friponneries ; et voyez si *Scapin* et *Trivelin* en approchent.

Une

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, est, à mon gré, celle d'un petit évêque (on nous assure dans la relation que c'était un évêque biscayen; nous trouverons bien un jour son nom et son évêché); son diocèse était partie en Biscaye, et partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroisse qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le seigneur de la paroisse n'est point mahométan; il est très-bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire universel.

M. l'évêque soupçonna ce pauvre seigneur, qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaises pensées, de mauvais sentimens dans le fond de son cœur, je ne sais quoi qui sentait l'hérésie. Il l'accusa même d'avoir dit en plaisantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biscaye, et qu'un honnête marocain pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Être suprême, qui est le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, seigneur suzerain de ce pauvre petit seigneur de paroisse. Il pria dans sa lettre le seigneur suzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en basse-Bretagne ou en basse-Normandie, selon le bon plaisir de sa

majesté , afin qu'il n'infectât plus les Basques de ses mauvaises plaisanteries.

Le roi de France et son conseil se moquèrent, comme de raison , de cet extravagant.

Notre pasteur biscayen ayant appris quelque temps après que sa brebis française était malade, défendit aux porte-Dieu du canton de la communier , à moins qu'elle ne donnât un billet de confession par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis , qu'il condamnait de tout son cœur l'hérésie de *Mahomet* , et toute autre hérésie dans ce goût , comme le calvinisme et le jansénisme , et qu'il pensait en tout comme lui évêque biscayen.

Les billets de confession étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui son curé qui était un ivrogne imbécille , et le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux , s'il ne lui donnait pas tout à l'heure le viatique dont lui mourant se sentait un extrême besoin. Le curé eut peur , il administra mon homme , lequel , après la cérémonie , déclara hautement devant témoins que le pasteur biscayen l'avait faussement accusé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion musulmane ; qu'il était bon chrétien , et que le biscayen était un calomniateur. Il signa cet écrit par-devant notaire ; tout fut en règle ; il s'en porta mieux , et le repos de la bonne conscience le guérit bientôt entièrement.

Le petit biscayen , outré qu'un vieux moribond se fût moqué de lui , résolut de s'en venger ; et voici comme il s'y prit :

Il fit fabriquer en son patois , au bout de quinze jours , une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé et par trois ou quatre payfans qui n'avaient point assisté à la cérémonie. Ensuite on fit contrôler cet acte de fausfaire , comme si ce contrôle l'avait rendu authentique.

Un acte non signé par la partie seule intéressée , un acte signé par des inconnus , quinze jours après l'événement , un acte défavoué par les témoins véritables , était visiblement un crime de faux ; et comme il s'agissait de matière de foi , ce crime menait visiblement le curé avec les faux témoins aux galères dans ce monde , et en enfer dans l'autre.

Le petit seigneur châtelain , qui était goguenard et point méchant , eut pitié de l'ame et du corps de ces misérables ; il ne voulut point les traduire devant la justice humaine , et se contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il serait mort , il se donnerait le plaisir de faire imprimer toute cette manœuvre de son biscayen avec les preuves , pour amuser le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes , et point du tout pour

instruire l'univers ; car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'univers , qui s'imaginent rendre l'univers attentif , qui croient l'univers occupé d'eux , que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de personnes dans l'univers entier. Revenons au fanatisme.

C'est cette rage de profélytisme , cette fureur d'amener les autres à boire de son vin , qui amena le jésuite *Castel* et le jésuite *Routh* auprès du célèbre *Montesquieu* lorsqu'il se mourait. Ces deux énergumènes voulaient se vanter de lui avoir persuadé les mérites de l'attrition et de la grâce suffisante. Nous l'avons converti , disaient-ils ; c'était dans le fond une bonne ame ; il aimait fort la compagnie de JESUS. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales ; mais comme dans ces momens-là on a toujours l'esprit plus net , nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatisme de convertisseur est si fort , que le moine le plus débauché quitterait sa maîtresse pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poisson* , cordelier à Paris , qui ruina son couvent pour payer les filles de joie , et qui fut enfermé pour ses mœurs dépravées : c'était un des prédicateurs de Paris les plus courus , et un des convertisseurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Versailles *Fantin*. Cette liste pourrait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines personnes constituées en certaines places. Vous savez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de son père; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU seulement en nous levant et en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques, comme les pèlerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer de *visages tristes* sur leur chemin.

S E C T I O N I V.

LUDLOW, enthousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion, ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toujours battues par les troupes du roi, dans le commencement de la guerre civile; comme le régiment des portes cochères ne tenait pas du temps de la fronde contre le grand *Condé*. *Cromwell* dit au général *Fairfax* : Comment voulez-vous que des porte-faix de Londres et des garçons de boutique indisciplinés résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent

que pour le roi , persuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour DIEU.

Donnez - moi une patente ; je vais lever un régiment de frères meurtriers , et je vous répons que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas , il composa son régiment des frères rouges de fous mélancoliques ; il en fit des tigres obéissans. *Mahomet* n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme , il faut que l'esprit du temps vous seconde. Un parlement de France essayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes cochères ; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques et de les conduire ; mais ce n'est pas assez d'être fourbe et hardi , nous avons déjà vu que tout dépend de venir au monde à propos.

S E C T I O N V.

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'esprit juste. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces lisières de la raison ? Un fameux protestant (*), que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours , et qui

(*) *Fatio Duillier.*

marchait sur les traces des *Newton*, des *Leibnitz*, des *Bernouilli*, s'avisa, au commencement de ce siècle, de tirer des corollaires assez singuliers. Il est dit qu'avec un grain de foi on transportera des montagnes; et lui, par une analyse toute géométrique, se dit à lui-même: J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que transporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres, en l'année 1707, accompagné de quelques savans, et même de savans qui avaient de l'esprit, annoncer publiquement qu'ils ressusciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raisonnemens étaient toujours conduits par la synthèse. Ils disaient: Les vrais disciples doivent faire des miracles; nous sommes les vrais disciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De simples saints de l'Eglise romaine, qui n'étaient point géomètres, ont ressuscité beaucoup d'honnêtes gens; donc à plus forte raison, nous qui avons réformé les réformés, nous ressusciterons qui nous voudrons.

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens; ils sont dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges; voilà pourquoi les temples d'*Esculape*, à Epidauré et dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto*, les voûtes étaient ornées de cuisses redressées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin , le fameux protestant géomètre dont je parle était de si bonne foi , il assura si positivement qu'il ressusciterait les morts ; et cette proposition plausible fit tant d'impression sur le peuple , que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour , une heure et un cimetière à son choix , pour faire son miracle loyalement et en présence de la justice. Le saint géomètre choisit l'église cathédrale de Saint-Paul pour faire sa démonstration : le peuple se rangea en haie ; des soldats furent placés pour contenir les vivans et les morts dans le respect ; les magistrats prirent leurs places ; le greffier écrivit tout sur les registres publics ; on ne peut trop constater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du saint ; il pria , il se jeta à genoux , il fit de très-pieuses contorsions ; ses compagnons l'imitèrent ; le mort ne donna aucun signe de vie ; on le reporta dans son trou , et on punit légèrement le ressusciteur et ses adhérens. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens ; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel ; et que le mort en pâtit , sans quoi la résurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude des gens à qui l'on doit le plus sincère respect , je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalypse que le pape est l'antechrist, et bien d'autres choses de cette nature ; je dirais
qu'il

qu'il était arien très-sérieusement. Je fais que cet écart de *Newton* est à celui de mon autre géomètre comme l'unité est à l'infini : il n'y a point de comparaison à faire. Mais quelle pauvre espèce que le genre-humain, si le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalypse l'histoire présente de l'Europe !

Il semble que la superstition soit une maladie épidémique, dont les âmes les plus fortes ne sont pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon sens qui se feraient empaler pour certains sentimens d'*Abubeker*. Ces principes une fois admis, ils raisonnent très-conséquemment : les navariciens, les radaristes, les jabaristes se damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-subtils ; ils tirent tous des conséquences plausibles ; mais ils n'osent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de soixante et dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux, de quelle grandeur est son pouce, quelles dimensions ont ses ongles : on crie, on cabale, on se bat : ceux qui soutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaisseur. Mais, Messieurs, votre géant existe-t-il ? dit modestement un passant. Quel doute

horrible ! s'écrient tous ces disputans ; quel blasphème ! quelle absurdité ! Alors ils font tous une petite trêve pour lapider le passant, et après l'avoir assassiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils se battent entre eux comme de coutume, au sujet du petit doigt et des ongles.

F A N T A I S I E.

*F*ANTAISIE signifiait autrefois l'*imagination*, et on ne se servait guère de ce mot que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles.

Descartes, *Gassendi* et tous les philosophes de leur temps disent que *les espèces, les images des choses se peignent en la fantaisie* ; et c'est de là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abstraits sont reçus à la longue dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie emploie à des usages nouveaux.

Fantaisie veut dire aujourd'hui *un désir singulier, un goût passager* : il a eu la fantaisie d'aller à la Chine ; la fantaisie du jeu, du bal, lui a passé.

Un peintre fait un portrait de fantaisie, qui n'est d'après aucun modèle. Avoir des fantaisies, c'est avoir des goûts extraordinaires qui

ne sont pas de durée. Fantaisie en ce sens est moins que *bizarrerie* et que *caprice*.

Le caprice peut signifier un *dégoût subit et déraisonnable*. Il a eu la fantaisie de la musique, et il s'en est dégoûté par caprice.

La bizarrerie donne une idée d'inconséquence et de mauvais goût, que la fantaisie n'exprime pas; il a eu la fantaisie de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bizarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaisies et être fantasque : le fantasque approche beaucoup plus du bizarre.

Ce mot désigne un caractère inégal et brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées*; mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bizarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux : au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi; et *musquée*, en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire sottise et folie complète.

F A S T E.

Des différentes significations de ce mot.

FASTE vient originairement du mot latin *fasti*, jours de fête; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme intitulé *les Fastes*.

Godeau a fait sur ce modèle les *Fastes* de l'Eglise, mais avec moins de succès: la religion des Romains païens était plus propre à la poésie que celle des chrétiens; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau*.

Les *fastes* consulaires n'étaient que la liste des consuls.

Les *fastes* des magistrats étaient les jours où il était permis de plaider; et ceux auxquels on ne plaidait pas s'appelaient *nefastes*, *nefasti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en justice.

Ce mot *nefastus*, en ce sens, ne signifiait pas *malheureux*: au contraire, *nefastus* et *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre sens, qui signifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli; *ille nefasto te posuit die*.

Il y avait chez les Romains d'autres *fastes* encore, *fasti urbis*, *fasti rustici*; c'était un calendrier de l'usage de la ville et de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de solennité à étaler quelque appareil dans ses vêtemens, dans sa suite, dans ses festins. Cet appareil étalé dans d'autres jours s'est appelé *faſte*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent représenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faſte* ne soit pas toujours injurieux, *faſtueux* l'est toujours. Un religieux qui fait parade de sa vertu, met du faſte jusque dans l'humilité même.

F A V E U R.

De ce qu'on entend par ce mot.

FA V E U R, du mot latin *favor*, suppose plutôt un bienfait qu'une récompense.

On brigue sourdement la faveur; on mérite et on demande hautement des récompenses.

Le dieu *Faveur*, chez les mythologiftes romains, était fils de la Beauté et de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque chose de gratuit; il m'a fait la faveur de m'introduire, de me présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes est l'effet de leur goût et de la complaisance assidue; la faveur du

peuple suppose quelquefois du mérite, et plus souvent un hasard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grâce*. Cet homme est en faveur auprès du roi, et cependant il n'en a point encore obtenu de grâces.

On dit, *il a été reçu en grâce*; on ne dit point *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on dise *être en faveur*: c'est que la faveur suppose un goût habituel; et que *faire grâce*, *recevoir en grâce*, c'est pardonner, c'est moins que donner sa faveur.

Obtenir grâce est l'effet d'un moment; obtenir la faveur est l'effet du temps. Cependant on dit également, *faites-moi la grâce*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de Polyeucte :

Je mourrais mille fois plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.

On a la faveur, la bienveillance, non la grâce du prince et du public. On obtient la faveur de son auditoire par la modestie; mais il ne vous fait pas grâce si vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, avril et octobre, dans lesquels un collateur peut donner un bénéfice simple au gradué le moins ancien, sont des mois de faveur et de grâce.

Cette expression *faveur* signifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaisance des femmes; et quoiqu'on ne dise point, il a eu des faveurs du roi, on dit, il a eu les faveurs d'une dame.

L'équivalent de cette expression n'est point connu en Asie, où les femmes sont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée, donnés par une dame.

Le comte d'*Essex* portait à son chapeau un gant de la reine *Elizabeth*, qu'il appelait *faveur de la reine*.

Enfin l'ironie se servit de ce mot pour signifier les suites fâcheuses d'un commerce hasardé: faveurs de *Vénus*, faveurs cuifantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

CES mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons; il en eut qui gouvernèrent l'Etat,

comme les ducs de *Joyeuse* et d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un roi ? c'est le peuple*. On appelle les bons poètes *les favoris des muses*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on suppose que les uns et les autres ont reçu ces dons sans travail. C'est ainsi qu'on appelle un terrain fertile et bien situé, *le favori de la nature*.

La femme qui plaît le plus au sultan s'appelle parmi nous la sultane favorite : on a fait l'histoire des *favorites*, c'est-à-dire, des maîtresses des plus grands princes.

Plusieurs princes en Allemagne ont des maisons de campagne qu'on appelle la *favorite*.

Favori d'une dame ne se trouve plus que dans les romans et les historiettes du siècle passé.

F A U S S E T É.

FAUSSETÉ est le contraire de la vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge, dans lequel il entre toujours du dessein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écrasés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'est pas un mensonge, c'est une fausseté.

La fausseté est presque toujours encore plus

qu'erreur. La fausseté tombe plus sur les faits, l'erreur sur les opinions.

C'est une erreur de croire que le soleil tourne autour de la terre ; c'est une fausseté d'avancer que *Louis XIV* dicta le testament de *Charles II*.

La fausseté d'un acte est un crime plus grand que le simple mensonge ; elle désigne une imposture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la fausseté dans l'esprit, quand il prend presque toujours à gauche ; quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, et que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fausseté dans le cœur, quand on s'est accoutumé à flatter et à se parer de sentimens qu'on n'a pas ; cette fausseté est pire que la dissimulation, et c'est ce que les Latins appelaient *simulatio*.

Il y a beaucoup de faussetés dans les historiens, des erreurs chez les philosophes, des mensonges dans presque tous les écrits polémiques, et encore plus dans les satiriques.

Les esprits faux sont insupportables, et les cœurs faux sont en horreur.

Fausseté des vertus humaines.

QUAND le duc de *la Rochefoucauld* eut écrit ses pensées sur l'amour propre, et qu'il eut

mis à découvert ce ressort de l'homme, un monsieur *Esprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fausseté des vertus humaines*. Cet *Esprit* dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grâce il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Aussi, selon le sieur *Esprit*, ni *Caton*, ni *Aristide*, ni *Marc-Aurèle*, ni *Epictète*, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jésuites, ennemis des oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des jésuites.

Ce M. *Esprit* commence par dire que la prudence n'est pas une vertu; et sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que *César* n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à *Dirrachium*.

Si M. *Esprit* avait été philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse; car un scélérat peut être très-prudent, et j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous et nos amis!

Qu'est-ce que la vertu, mon ami? c'est de

faire du bien : fais-nous en, et cela suffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi ! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le président de *Thou* et *Ravaillac*, entre *Cicéron* et ce *Popilius* auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? et tu déclareras *Epictète* et *Porphyre* des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes ? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

F E C O N D.

F E C O N D est le synonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond* et *fertile*, *fertiliser* et *féconder un champ*.

La maxime, qu'il n'y a point de synonymes, veut dire seulement qu'on ne peut se servir dans toutes les occasions des mêmes mots : ainsi une femelle, de quelque espèce qu'elle soit, n'est point fertile, elle est féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertilise pas ; la nature n'est pas fertile, elle est féconde. Ces deux expressions sont quelquefois également employées au figuré et au propre : un esprit est fertile ou fécond en grandes idées.

Cependant les nuances sont si délicates, qu'on dit un orateur fécond, et non pas un

orateur fertile ; fécondité et non fertilité de paroles ; cette méthode , ce principe , ce sujet est d'une grande fécondité , et non pas d'une grande fertilité ; la raison en est qu'un principe , un sujet , une méthode , produisent des idées qui naissent les unes des autres , comme des êtres successivement enfantés ; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scudéri , dont la fertile plume.

Le mot *fertile* est là bien placé , parce que cette plume s'exerçait , se répandait sur toutes sortes de sujets.

Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des temps féconds en crimes , et non pas fertiles en crimes.

L'usage enseigne toutes ces petites différences.

F E L I C I T É.

Des différens usages de ce terme.

FELICITÉ est l'état permanent , du moins pour quelque temps , d'une ame contente ; et cet état est bien rare.

Le bonheur vient du dehors ; c'est originai-
rement une *bonne heure* ; un bonheur vient , on

a un bonheur ; mais on ne peut dire , *il m'est venu une félicité* , *j'ai eu une félicité* ; et quand on dit , cet homme jouit d'une félicité parfaite , *une* alors n'est pas pris numériquement , et signifie seulement qu'on croit que sa félicité est parfaite.

On peut avoir un bonheur sans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piège , et n'en est quelquefois que plus malheureux ; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur et *le* bonheur , différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur est un événement heureux : le bonheur pris indéfiniment signifie une suite de ces événements.

Le plaisir est un sentiment agréable et passager : le bonheur considéré comme sentiment est une suite de plaisirs ; la prospérité , une suite d'heureux événements ; la félicité , une jouissance intime de sa prospérité.

L'auteur des *Synonymes* dit que *le bonheur est pour les riches , la félicité pour les sages , la béatitude pour les pauvres d'esprit* ; mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'est en effet , et la félicité est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne se dit guère en prose au pluriel ,

par la raison que c'est un état de l'ame, comme tranquillité, sagesse, repos ; cependant la poésie, qui s'élève au-dessus de la prose, permet qu'on dise dans Polyeucte :

Où leurs félicités doivent être infinies.

Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, ont rarement la même signification. *Féliciter*, qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux* ; il ne dit pas même se réjouir avec quelqu'un de sa *félicité* : il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un événement agréable ; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il est d'une prononciation plus douce et plus sonore.

F E M M E.

Physique et morale.

EN général elle est bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux ; son sang est plus aqueux, la chair moins compacte, ses cheveux plus longs, ses membres plus arrondis, les bras moins musculeux, la bouche plus petite, les fesses plus relevées, les hanches plus écartées, le

ventre plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les espèces, depuis la Laponie jusqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans son troisième livre des Propos de table, prétend que le vin ne les enivre pas aussi aisément que les hommes; et voici la raison qu'il apporte de ce qui n'est pas vrai. Je me fers de la traduction d'*Amyot* :

» Le tempérament des femmes est fort
» humide; ce qui leur rend la charnure ainsi
» molle, lissée et luisante, avec leurs purga-
» tions menstruelles. Quand donc le vin vient
» à tomber en une si grande humidité, alors
» se trouvant vaincu, il perd sa couleur et sa
» force, et devient décoloré et éveux; et en
» peut-on tirer quelque chose des paroles
» mêmes d'*Aristote*: car il dit que ceux qui
» boivent à grands traits sans reprendre
» haleine, que les anciens appelaient *amusi-*
» *zein*, ne s'enivrent pas si facilement, parce
» que le vin ne leur demeure guère dedans le
» corps; ains étant pressé et poussé à force, il
» passe tout outre à travers. Or le plus commu-
» nément nous voyons que les femmes boivent
» ainsi, et si est vraisemblable que leurs corps,
» à cause de la continuelle attraction des
» humeurs qui se fait par contre-bas pour
» leurs purgations menstruelles, est plein de

» plusieurs conduits , et percé de plusieurs
 » tuyaux et échevaux, esquels le vin venant à
 » tomber en fort vîtement et facilement sans
 » se pouvoir attacher aux parties nobles et
 » principales , lesquelles étant troublées ,
 » l'ivresse s'en ensuit. »

Cette physique est tout-à-fait digne des
 anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les
 hommes , c'est-à-dire qu'en une génération on
 trouve plus de vieilles que de vieillards. C'est
 ce qu'ont pu observer en Europe tous ceux
 qui ont fait des relevés exacts des naissances
 et des morts. Il est à croire qu'il en est ainsi
 dans l'Asie et chez les négresses, les rouges, les
 cendrées, comme chez les blanches. *Natura est
 semper sibi consona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un
 journal de la Chine, qui porte qu'en l'année
 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant
 fait des libéralités aux pauvres femmes de la
 Chine qui passaient soixante et dix ans (a), on
 conta dans la seule province de Kanton,
 parmi celles qui reçurent ces présens, 98220
 femmes de soixante et dix ans passés, 48893
 âgées de plus de quatre-vingts ans, et 3453
 d'environ cent années. Ceux qui aiment les

(a) Lettre très-instructive du jésuite *Constantin* au jésuite
Souciet, dix-neuvième recueil.

causes finales disent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenser de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde et de les nourrir. Il n'est pas à croire que la nature donne des récompenses ; mais il est probable que le sang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurcissent moins vite.

Aucun anatomiste, aucun physicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau affurer, *Mariam et Spiritum sanctum emisisse semen in copulatione, et ex semine amborum natum esse Jesum*, cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs très-savant, n'est adoptée aujourd'hui par aucun naturaliste.

Les émissions périodiques de sang qui affaiblissent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naissent de la suppression, les temps de grossesse, la nécessité d'allaiter les enfans et de veiller continuellement sur eux, la délicatesse de leurs membres, les rendent peu propres aux fatigues de la guerre et à la fureur des combats. Il est vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les temps et presque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage et des forces extraordinaires, qui combattirent

avec les hommes, et qui soutinrent de prodigieux travaux ; mais après tout, ces exemples sont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le physique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adresse dans leurs doigts beaucoup plus souples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue ; étant nécessairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maison, et surtout du soin des enfans ; menant une vie plus sédentaire ; elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine ; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela est si vrai, que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une seule femme.

Montesquieu, dans son *Esprit des lois* (b), en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, et que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'ose dire*. Il cite *Plutarque* pour son garant.

(b) Liv. VII et X. Voyez l'article AMOUR dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

C'est une méprise qui n'est guère pardonnable qu'à un esprit tel que *Montesquieu*, toujours entraîné par la rapidité de ses idées, souvent incohérentes.

Plutarque, dans son chapitre de l'amour, introduit plusieurs interlocuteurs; et lui-même, sous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus grande force les discours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'est dans ce même dialogue qu'il va jusqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque chose de divin. Il compare cet amour au soleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal, et il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était passée sous les yeux même de *Plutarque*, qui vécut quelque temps dans la maison de *Vespasien*. Cette héroïne, apprenant que son mari *Sabinus*, vaincu par les troupes de l'empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté et la Champagne, s'y enferma seule avec lui, le servit, le nourrit pendant plusieurs années, en eut des enfans. Enfin, étant prise avec son mari et présentée à *Vespasien* étonné de la grandeur de son courage, elle lui dit : *J'ai vécu plus heureuse sous la terre dans les ténèbres, que toi à la lumière du soleil au faite de la puissance.* *Plutarque* affirme donc précisément le contraire

de ce que *Montesquieu* lui fait dire ; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthousiasme très-touchant.

Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu le maître de la femme, tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps et même de l'esprit.

On a vu des femmes très-savantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'esprit de société et d'agrément est communément leur partage. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles règnent dans presque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Espagne, à Naples, en Angleterre, dans plusieurs Etats du Nord, dans plusieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi salique*, les a exclues du royaume de France ; et ce n'est pas, comme le dit *Mézeray*, qu'elles fussent incapables de gouverner, puisqu'on leur a presque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait

que plusieurs femmes étaient dignes de régir un royaume , et qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne se laissent subjuguées par des amans incapables de gouverner douze poules. Cependant *Isabelle* en Castille , *Elisabeth* en Angleterre , *Marie-Thérèse* en Hongrie , ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une législatrice aussi respectée que le souverain de la Grèce, de l'Asie mineure , de la Syrie et de l'Égypte est peu estimé.

L'ignorance a prétendu long-temps que les femmes sont esclaves pendant leur vie chez les mahométans , et qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce sont deux grandes erreurs , telles qu'on en a débité toujours sur le mahométisme. Les épouses ne sont point du tout esclaves. Le sura ou chapitre IV du Koran leur assigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite son frère. S'il n'y a que des filles , elles partagent entre elles les deux tiers de la succession , et le reste appartient aux parens du mort ; chacune des deux lignes en aura la sixième partie ; et la mère du mort a aussi un droit dans la succession. Les épouses sont si peu esclaves qu'elles ont permission de demander le divorce , qui leur est accordé quand leurs plaintes sont jugées légitimes.

Il n'est pas permis aux musulmans d'épouser leur belle-sœur , leur nièce , leur sœur de lait, leur belle-fille élevée sous la garde de leur femme. Il n'est pas permis d'épouser les deux sœurs. En cela ils sont bien plus sévères que les chrétiens , qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

Polygamie.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouses à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes selon leur condition , il n'y a que les plus grands seigneurs qui puissent user d'un tel privilège. Ainsi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats musulmans le tort que nous leur reprochons si souvent , et ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hasard.

Les Juifs , par un ancien usage établi selon leurs livres depuis *Lamech* , ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois plusieurs femmes. *David* en eut dix-huit ; et c'est depuis ce temps que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois , quoiqu'il soit dit que *Salomon* en eut jusqu'à sept cents.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux Juifs la pluralité des

femmes ; ils ne les croient pas dignes de cet avantage ; mais l'argent , toujours plus fort que la loi , donne quelquefois en Orient et en Afrique aux juifs qui sont riches , la permission que la loi leur refuse.

On a rapporté sérieusement que *Lélius Cinna*, tribun du peuple , publia après la mort de *César*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme sensé ne voit que c'est-là un conte populaire et ridicule inventé pour rendre *César* odieux ? Il ressemble à cet autre conte , qu'un sénateur romain avait proposé en plein sénat de donner permission à *César* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait : de pareilles inepties déshonorent l'histoire , et font tort à l'esprit de ceux qui les croient. Il est triste que *Montesquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en est pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui , se disant chrétien , épousa *Justine* du vivant de *Severa* la première femme , mère de l'empereur *Gratien*. Il était assez riche pour entretenir plusieurs femmes.

Dans la première race des rois francs , *Gontran*, *Cherebert* , *Sigibert* , *Chilperic* , eurent plusieurs femmes à la fois. *Gontran* eut dans son palais *Venerande* , *Mercatrude* et *Ostregile* , reconnues

pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Merofède*, *Marcovèse* et *Théodogile*.

Il est difficile de concevoir comment l'ex-jésuite *Nonotte* a pu, dans son ignorance, pousser la hardiesse jusqu'à nier ces faits, jusqu'à dire que les rois de cette première race n'usèrent point de la polygamie, et jusqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités historiques, avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collège ? Des livres dans ce goût ne laissent pas de se vendre quelque temps dans les provinces où les jésuites ont encore un parti; ils séduisent quelques personnes peu instruites.

Le père *Daniel*, plus savant, plus judicieux, avoue la polygamie des rois francs sans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I*; il dit expressément que *Théodebert* épousa *Deuterie*, quoiqu'il eût une autre femme nommée *Visigalde*, et quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita son oncle *Clotaire*, lequel épousa la veuve de *Clodomir* son frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les historiens font les mêmes aveux. Comment, après tous ces témoignages, souffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, et qui ose dire, en débitant de si énormes sottises, que c'est pour la défense de la religion, comme s'il s'agissait, dans un point d'histoire,

de

de notre religion vénérable et sacrée, que des calomniateurs méprisables font servir à leurs ineptes impostures !

De la polygamie permise par quelques papes et par quelques réformateurs.

L'ABBÉ de *Fleury*, auteur de l'Histoire ecclésiastique, rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois et les usages de l'Eglise. Il avoue que *Boniface*, apôtre de la basse Allemagne, ayant consulté, l'an 726, le pape *Grégoire II*, pour savoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit, le 22 novembre de la même année, ces propres mots : *Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre ; mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires.* Cette décision paraît conforme à la raison et à la politique ; elle favorise la population, qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison, ni selon la politique, ni selon la nature, c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps et de biens de son mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade, et que si cet époux et cette épouse séparés ont tous deux un tempérament

indomptable , ils sont nécessairement exposés et forcés à des péchés continuels dont les législateurs doivent être responsables devant DIEU , si

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des Etats et à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie , prive à jamais de la société conjugale les garçons et les filles que leurs parens auront voués à l'Eglise dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste ; c'est anéantir à la fois des familles ; c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté ; c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait ; c'est détruire la liberté naturelle ; c'est offenser DIEU et le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Hesse , dans la communion luthérienne , en 1539 , est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne , dont le père ayant épousé une luthérienne , eut permission du pape de se marier à une catholique , et qui garda ses deux femmes.

Il est public en Angleterre , et on voudrait le nier en vain , que le chancelier *Cowper* épousa deux femmes qui vécurent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit

honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes, qui par-tout ont fait les lois, sont nés avec trop d'amour propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui est fort ordinaire, surtout dans les anciens voyageurs, c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'Esprit des lois prétend (c) que sur la côte de Malabar, dans la caste des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, et qu'une femme au contraire peut avoir plusieurs maris; il cite des auteurs suspects, et surtout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été long-temps témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel est l'esprit vif qui sache douter?

La lubricité des femmes, dit-il (d), est si grande à Patane, que les hommes sont contraints de se faire

(c) Liv. XVI, chap. V.

(d) Liv. XVI, chap. X.

certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises.

Le président de *Montesquieu* n'alla jamais à *Patane*. *M. Linguet* ne remarque-t-il pas très-judicieusement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui se trompaient, ou qui voulaient se moquer de leurs lecteurs? Soyons justes, aimons le vrai, ne nous laissons pas séduire, jugeons par les choses et non par les noms.

Suite des réflexions sur la polygamie.

IL semble que le pouvoir et non la convention ait fait toutes les lois, surtout en Orient. C'est là qu'on voit les premiers esclaves, les premiers eunuques, le trésor du prince composé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir et amuser plusieurs femmes, les a dans sa ménagerie, et leur commande despotiquement.

Ben-Aboul-Kiba, dans son *Miroir des fidèles*, rapporte qu'un des visirs du grand *Soliman* tint ce discours à un agent du grand *Charles-Quint*:

„ Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une estime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes, selon nos saintes lois, tandis que tu vides douze quartiers par an, et que je ne bois pas un verre de

vin ? Quel bien fais-tu au monde en passant plus d'heures à table que je n'en passe au lit ? Je peux donner quatre enfans chaque année pour le service de mon auguste maître ; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'est-ce que l'enfant d'un ivrogne ? Sa cervelle sera offusquée des vapeurs du vin qu'aura bu son père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne quand deux de mes femmes sont en couche ? ne faut-il pas que j'en serve deux autres , ainsi que ma loi me le commande ? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la grossesse de ton unique femme , et pendant ses couches , et pendant ses maladies ? Il faut que tu restes dans une oisiveté honteuse , ou que tu cherches une autre femme. Te voilà nécessairement entre deux péchés mortels qui te feront tomber tout roide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

» Je suppose que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens nous perdions cent mille soldats ; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'est-ce pas aux riches à prendre soin d'elles ? Malheur à tout musulman assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles , en qualité de ses légitimes épouses , et pour ne pas les traiter selon leurs mérites !

» Comment donc sont faits dans ton pays la trompette du jour , que tu appelles *coq* ;

l'honnête belier , prince des troupeaux ; le taureau , souverain des vaches ? chacun d'eux n'a-t-il pas son férial ? Il te sied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes , tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit , *David* le juif autant , et *Salomon* le juif sept cents de compte fait , avec trois cents concubines ! tu vois combien je suis modeste. Cesse de reprocher la gourmandise à un sage qui fait de si médiocres repas. Je te permets de boire ; permets-moi d'aimer. Tu changes de vins , souffre que je change de femmes. Que chacun laisse vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'est point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraise et ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi , et va-t-en caresser ton allemande , puisque tu es réduit à elle seule. »

Réponse de l'allemand.

» CHIEN de musulman , pour qui je conserve une vénération profonde , avant d'achever mon café , je veux confondre tes propos. Qui possède quatre femmes possède quatre harpies toujours prêtes à se calomnier , à se nuire , à se battre. Le logis est l'ancre de la Discorde ; aucune d'elles ne peut t'aimer. Chacune n'a

qu'un quart de ta personne , et ne pourrait tout au plus te donner que le quart de son cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable, ce sont des prisonnières qui , n'ayant jamais rien vu , n'ont rien à te dire ; elles ne connaissent que toi , par conséquent tu les ennuies. Tu es leur maître absolu, donc elles te haïssent. Tu es obligé de les faire garder par un eunuque qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oses te comparer à un coq ! mais jamais un coq n'a fait fouetter ses poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux , ressemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme ; je veux donner tout mon cœur , et qu'on me donne le sien. Je rendrai compte de cet entretien ce soir à ma femme , et j'espère qu'elle en sera contente. A l'égard du vin que tu me reproches , apprend que s'il est mal d'en boire en Arabie , c'est une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. »

F E R M E T É.

FERMETÉ vient de *ferme* , et signifie autre chose que *solidité* et *dureté* ; une toile ferrée , un sable battu , ont de la fermeté sans être durs ni solides.

Il faut toujours se souvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par

des images physiques : on dit *la fermeté de l'ame ; de l'esprit* ; ce qui ne signifie pas plus *solidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté est l'exercice du courage de l'esprit ; elle suppose une résolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire suppose de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du style de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le *P. Bouhours* : c'est un terme hasardé, mais placé, qui exprime l'énergie et la force des pensées et du style.

On peut dire que *la Bruyère* a un style ferme, et que d'autres écrivains n'ont qu'un style dur.

F E R R A R E.

CE que nous avons à dire ici de Ferrare n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos questions ; mais il en a un très-grand avec la justice, qui est plus nécessaire que les belles-lettres, et bien moins cultivée, surtout en Italie.

Ferrare était constamment un fief de l'Empire, ainsi que Parme et Plaisance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *César d'Est*, à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien singulier pour un homme qui se dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alfonse d'Est*, premier du nom, souverain de Ferrare, de Modène, d'Est, de Carpi, de Rovigno, avait épousé une simple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Eustochia*, dont il avait eu trois enfans avant son mariage, reconnus par lui solennellement en face d'église. Il ne manqua à cette reconnaissance aucune des formalités prescrites par les lois. Son successeur *Alfonse d'Est* fut reconnu duc de Ferrare. Il épousa *Julie d'Urbain*, fille de *François* duc d'Urbain, dont il eut cet infortuné *César d'Est*, héritier incontestable de tous les biens de la maison, et déclaré héritier par le dernier duc, mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, osa prétexter que la grand'mère de *César d'Est* n'était pas assez noble, et que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raison est ridicule et scandaleuse dans un évêque ; la seconde est insoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe ; car si le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène et ses autres Etats ; et s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquisition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales

et toutes les décisions des braves théologiens qui affurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César d'Est* ; et comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens , le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'Eglise. Ces troupes furent battues ; mais le duc de Modène et de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées et ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable , c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII* , moins excusable , s'était déshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* et son exécrationnable bâtard le duc *Borgia*. Il fallut céder ; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin* , qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux et cinq mille fantassins.

Il est bien triste qu'un homme tel que *Henri IV* ait descendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons* , les *Métellus* , les *Scipions* , les *Fabricius* , n'auraient point ainsi trahi la justice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce temps Ferrare devint déserte , son

terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait été sous la maison d'*Est* un des plus beaux de l'Italie ; le peuple regretta toujours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé ; on lui donna la nomination à un évêché et à une cure ; et on lui fournit même quelques minots de sel des magasins de Cervia. Mais il n'est pas moins vrai que la maison de Modène a des droits incontestables et imprescriptibles sur ce duché de Ferrare , dont elle est si indignement dépouillée.

Maintenant , mon cher lecteur , supposons que cette scène se fût passée du temps où JESUS-CHRIST ressuscité apparaissait à ses apôtres , et que *Simon Barjone* , surnommé *Pierre* , eût voulu s'emparer des États de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander justice en Béthanie au Seigneur JESUS ; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher sur le champ *Simon* , et qui lui dit : *Simon* fils de *Jone* , je t'ai donné les clefs du royaume des cieux ; on fait comme ces clefs font faites , mais je ne t'ai pas donné celles de la terre. Si on t'a dit que le ciel entoure le globe , et que le contenu est dans le contenant , t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent , et que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient ? Je t'ai déjà défendu de dégainer. Tu me parais un composé fort

bizarre ; tantôt tu coupes , à ce qu'on dit , une oreille à *Malchus* , tantôt tu me renies ; sois plus doux et plus honnête , ne prends ni le bien ni les oreilles de personne , de peur qu'on ne te donne sur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIÈRE.

1°. JE propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel temps il faut semer des navets vers les Pyrénées et vers Dunkerque ; il n'y a point de paysan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maîtres et tous les livres. Je n'examine point les vingt et une manières de parvenir à la multiplication du blé , parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie ; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres , et non de celle des grains. Il en est du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la saumure ou de la lessive , vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris et un sol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons , de médiocres et de mauvais terroirs. Le

seul moyen, peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliser les médiocres, et de tirer parti des mauvais, est que les seigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, et surtout les mauvais, ne pourront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très-peu de profit, et laissent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont prise.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vastes champs. Celui qui écrit ces réflexions a trouvé dans un très-mauvais pays un vaste terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit: Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence, je vais le défricher pour vous et pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages, nous y engraisserons des bestiaux; ce petit canton sera plus riche et plus peuplé.

Il en est de même des marais qui étendent sur tant de contrées la stérilité et la mortalité. Il n'y a que les seigneurs qui puissent détruire ces ennemis du genre-humain. Et si ces marais sont trop vastes, le gouvernement seul est assez puissant pour faire de telles entreprises; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les seigneurs seuls seront long-temps en état d'employer le semoir. Cet instrument est

coûteux ; il faut souvent le rétablir ; nul ouvrier de campagne n'est en état de le construire ; aucun colon ne s'en chargera ; et si vous lui en donnez un , il épargnera trop la semence , et fera de médiocres récoltes.

Cependant , cet instrument employé à propos doit épargner environ le tiers de la semence , et par conséquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il est donc très-important de le rendre d'usage , et de long-temps il n'y aura que les riches qui pourront s'en servir.

5°. Les seigneurs peuvent faire la dépense du vancribleur , qui , quand il est bien conditionné , épargne beaucoup de bras et de temps. En un mot , il est clair que si la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner , c'est que les simples cultivateurs ne sont pas en état de faire les avances. La culture de la terre est une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleurisse que l'entrepreneur soit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes , que quelques sophistes mettent à la mode , est une chimère pernicieuse. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître , la terre ne serait pas cultivée. Quiconque possède une charrue a besoin de deux valets et de plusieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune,

plus les terres seront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras , il faut que les seigneurs soient sur les lieux. (1)

7°. Il ne faut pas qu'un seigneur s'attende , en faisant cultiver sa terre sous ses yeux , à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée , mais il vivra dans la plus honorable abondance. (*)

8°. S'il fait la dépense d'un étalon , il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien ; il y gagnera , et l'Etat aussi.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux et toutes les génisses pour être en état de payer le roi et son maître , le même seigneur fait élever ces génisses et quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable et l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le temps affaiblit presque toutes les autres.

(1) La question de savoir si un grand terrain cultivé par un seul propriétaire donne un produit brut ou un produit net plus grand ou moindre que le même terrain partagé en petites propriétés , cultivées chacune par le possesseur , n'a point encore été complètement résolue. Il est vrai qu'en général , dans toute manufacture , plus on divise le travail entre des ouvriers occupés chacun d'une même chose , plus on obtient de perfection et d'économie.

Mais jusqu'à quel point ce principe se peut-il appliquer à l'agriculture , ou plus généralement à un art dont les procédés successifs sont assujettis à certaines périodes , à l'ordre des saisons ?

(*) Voyez AGRICULTURE.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier et le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'Etat que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui résident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre que les autres peuvent aisément nous échapper; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable; nos espèces peuvent passer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent se perdre, la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français et les autres peuples n'avaient point imaginé du temps de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire et puante, et de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur et le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeuner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde; ils se passaient de l'herbe et de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique et des fèves de l'Arabie.

Ces

Ces nouvelles denrées , et beaucoup d'autres que nous payons argent comptant , peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un sou de dividende à ses actionnaires sur le produit de son commerce , et qui ne les paye que d'une partie du revenu du roi , peut être à charge à la longue. L'agriculture est donc la ressource indispensable.

13°. Plusieurs branches de cette ressource sont négligées. Il y a , par exemple , trop peu de ruches , tandis qu'on fait une prodigieuse consommation de bougies. Il n'y a point de maison un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette seule dépense entretiendrait une famille économe. Nous consommons cinq ou six fois plus de bois de chauffage que nos pères ; nous devons donc avoir plus d'attention à planter et à entretenir nos plants ; c'est ce que le fermier n'est pas même en droit de faire ; c'est ce que le seigneur ne fera que lorsqu'il gouvernera lui-même ses possessions.

14°. Lorsque les possesseurs des terres sur les frontières y résident , les manœuvres , les ouvriers étrangers viennent s'y établir ; le pays se peuple insensiblement , il se forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers ; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux ,

abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient et produisent des générations robustes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail et la sobriété.

15°. On fait assez quelles sont les funestes suites de l'oisive intempérance attachée à ces jours qu'on croit consacrés à la religion, et qui ne le sont qu'aux cabarets. On fait quelle supériorité le retranchement de ces jours dangereux a donnée aux protestans sur nous. Notre raison commence enfin à se développer au point de nous faire sentir confusément que l'oisiveté et la débauche ne sont pas si précieuses devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre, pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais sur les frontières, où beaucoup de nos domaines se trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop souvent, soit par contradiction, soit par une infame politique, que ces étrangers se plaisent à nous accabler d'un fardeau que les plus sages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aisément nous délivrer de ce très-grand mal que ces étrangers nous font. Ils sont en droit d'obliger nos colons à entendre une messe le jour de Saint-Roch; mais au

fond , ils ne font pas en droit d'empêcher les fujets du roi de cultiver après la meffe une terre qui appartient au roi , et dont il partage les fruits. Et ils doivent favoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de son devoir envers DIEU qu'en le priant le matin , et en obéiffant le reste du jour à la loi qu'il nous a impofée de travailler.

16°. Plusieurs perfonnes ont établi des écoles dans leurs terres ; j'en ai établi moi-même ; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire , à écrire , à chiffrer ; mais que le grand nombre , furtout les enfans des manœuvres , ne fachent que cultiver , parce qu'on n'a befoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très-commune ; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a deftiné l'homme : il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles , et les leur rendre néceffaires. (2)

(2) Le temps de l'enfance , celui qui précède l'âge où un enfant peut être affujetti à un travail régulier , eft plus que fuffifant pour apprendre à lire , à écrire , à compter , pour acquérir même des notions élémentaires d'arpentage , de physique et d'hiftoire naturelle. Il ne faut pas craindre que ces connoiffances dégoutent des travaux champêtres. C'eft précifément parce que prefque aucun homme du peuple ne fait bien écrire , que cet art devient un moyen de fe procurer avec moins de peine une fubfiftance plus abondante que par un

17°. Le seul encouragement des cultivateurs est le commerce des denrées. Empêcher les blés de sortir du royaume, c'est dire aux étrangers que nous en manquons, et que nous sommes de mauvais économistes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement disette. Nous fournissons les cours de l'Europe de danseurs et de perruquiers; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'est à la prudence du gouvernement d'étendre ou de resserrer grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que son canton, de proposer des vues à ceux qui voient et qui embrassent le bien général du royaume.

18°. La réparation et l'entretien des chemins de traverse, est un objet important. Le gouvernement s'est signalé par la confection des voies publiques, qui font à la fois l'avantage et l'ornement de la France. Il a aussi donné des ordres très-utiles pour les chemins de traverse; mais ces ordres ne sont pas si bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ses denrées de son village au marché voisin en une heure de temps avec un cheval, y parvient à peine avec deux

travail mécanique. Ce n'est que par l'instruction qu'on peut espérer d'affaiblir dans le peuple les préjugés, ces tyrans éternels auxquels presque par-tout les grands obéissent, même en les méprisant.

chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le soin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier; et ce peu de peine qu'il s'est épargnée, lui cause à la fin de très-grandes peines et de grands dommages.

19°. Le nombre des mendiants est prodigieux, et, malgré les lois, on laisse cette vermine se multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les seigneurs de retenir et faire travailler, à un prix raisonnable, tous les mendiants robustes, hommes et femmes, qui mendieront sur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat est pernicieux. Je ne fais s'il ne serait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille et la capitation de quiconque ne serait pas marié à vingt-cinq ans (3). Je ne fais s'il ne serait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait sept enfans mâles, tant que le père et les sept enfans vivraient ensemble. *M. Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans;

(3) Cette loi ne serait ni juste ni utile; le célibat, dans aucun système raisonnable de morale, ne peut être regardé comme un délit, et une surcharge d'impôt serait une véritable amende. D'ailleurs, si cette punition est assez forte pour l'emporter sur les raisons qui éloignent du mariage, elle en fera faire de mauvais; et la population qui résultera de ces mariages, ne sera ni fort nombreuse ni fort utile.

mais ce cas arrive si rarement que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes sur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, sur les améliorations, sur les blés, les légumes, les pâturages, les animaux domestiques, et sur mille secrets presque tous chimériques (4). Le meilleur secret est de veiller soi-même à son domaine.

S E C T I O N I I.

Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.

JE passai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adossée à des montagnes, et de l'autre par une vaste étendue d'eau saine et claire qui nourrit d'excellens poissons. C'est le plus bel aspect de la nature; il termine les frontières de plusieurs Etats; la terre y est couverte de bétail, et elle le serait de fleurs et de fruits toute l'année sans les vents et les grêles qui désolent souvent cette contrée délicieuse, et qui la changent en Sibérie.

(4) La science de l'agriculture a fait peu de progrès jusqu'ici; et c'est le sort commun à toutes les parties des sciences qui emploient l'observation plutôt que l'expérience; elles dépendent du temps et des événemens, plus que du génie des hommes. Telle est la médecine, telle est encore la météorologie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maison bien bâtie, où demeuraient sept ou huit hommes bien faits et vigoureux. Je leur dis : Vous cultivez sans doute un héritage fertile dans ce beau séjour ? Nous, Monsieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme ! nous ne sommes pas faits pour cet indigne métier. Nous poursuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi est celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieues sur six, nous avons quatorze maisons aussi respectables que celle-ci, consacrées à cet usage. La dignité dont nous sommes revêtus nous distingue des autres citoyens ; et nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançai tout confus vers une autre maison ; je vis dans un jardin bien tenu un homme entouré d'une nombreuse famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver son jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à sel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis sur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où se confève

l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité consistait à écrire les noms des citoyens , et ce qu'ils doivent au fisc ; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fisc ; des hommes revêtus d'offices de toute espèce , les uns conseillers du roi n'ayant jamais donné de conseil , les autres secrétaires du roi n'ayant jamais su le moindre de ses secrets. Dans cette multitude de gens qui se pavanaient de par le roi , il y en avait un assez grand nombre revêtus d'un habit ridicule , et chargés d'un grand sac qu'ils se faisaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus , et qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin ; et depuis plusieurs siècles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin , je vis dans le lointain quelques spectres à demi nus , qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés qu'eux un sol encore plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.

FETES.

F E T E S.

SECTION PREMIERE.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait sa petite terre, et sainte *Ragonde* ou *Radegonde* était la patronne de sa paroisse. Or il arriva que le jour de la fête de sainte *Ragonde*, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, sans quoi tout était perdu. Le maître, après avoir assisté dévotement à la messe avec tout son monde, alla labourer sa terre, dont dépendait le maintien de sa famille; et le curé et les autres paroissiens allèrent boire selon l'usage.

Le curé en buvant apprit l'énorme scandale qu'on osait donner dans sa paroisse, par un travail profane : il alla, tout rouge de colère et de vin, trouver le cultivateur, et lui dit : Monsieur, vous êtes bien insolent et bien impie, d'oser labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, Monsieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la sainte, mais il faut aussi manger, et ma famille mourrait de faim si je ne labourais pas. Buvez et mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela est-il écrit? dit le cultivateur. Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle

comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de sainte *Ragonde*?

Vous remarquerez que le gentilhomme et le pasteur avaient très-bien fait leurs études. Lisez la *Métamorphose* des filles de *Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, et je soutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous souvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-fouris pour avoir filé un jour de fête? Le cas est bien différent, répliqua le gentilhomme: ces demoiselles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus*, et moi j'ai été à la messe de sainte *Ragonde*; vous n'avez rien à me dire; vous ne me changerez point en chauve-fouris. Je ferai pis, dit le prêtre; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné; il quitta le pays avec sa famille et ses valets, passa chez l'étranger, se fit luthérien, et sa terre resta inculte plusieurs années.

On conta cette aventure à un magistrat de bon sens et de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de sainte *Ragonde*:

Ce sont, disait-il, les cabaretiers, sans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes: la religion des payfans et des artisans consiste

à s'enivrer le jour d'un saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oisiveté et de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui remplissent les prisons, et qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans criminels et les bourreaux ; voilà parmi nous la seule excuse des fêtes : les champs catholiques restent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produisent de riches moissons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la messe de *S^t Crépin*, parce que *crepido* signifie *empeigne* ; que les feseurs de vergettes fêtent sainte *Barbe* leur patronne ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la messe de sainte *Claire* ; qu'on célèbre saint . . . dans plusieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ses devoirs aux saints, on rende service aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue : c'est l'excès d'une barbarie et d'un esclavage insupportable, de consacrer ses jours à la nonchalance et au vice. Prêtres, commandez (s'il est nécessaire) qu'on prie *Roch*, *Eustache* et *Fiacre*, le matin ; Magistrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Eustache* et de *Roch*. C'est le travail qui est nécessaire ; il y a plus, c'est lui qui sanctifie.

S E C T I O N I I.

Lettre d'un ouvrier de Lyon à messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE suis ouvrier en soie, et je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté insensiblement, et aujourd'hui je gagne trente-cinq sous. Ma femme, qui travaille en passemens, en gagnerait quinze s'il lui était possible d'y donner tout son temps; mais comme les soins du ménage, les maladies de couches ou autres la détournent étrangement, je réduis son profit à dix sous, ce qui fait quarante-cinq sous journallement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cents quatre-vingt-quatre jours profitables, qui à quarante-cinq sous font six cents trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges :

J'ai huit enfans vivans, et ma femme est sur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai

perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches et de baptême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je payé de loyer à un quatrième cinquante-sept livres, et d'imposition quatorze livres. Mon profit se trouve donc réduit à quatre cents trente-six liv. ou à vingt-cinq sous trois deniers par jour, avec lesquels il faut se vêtir, se meubler, acheter le bois, la chandelle, et faire vivre ma femme et six enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très-peu, je vous en fais ma confession, que je ne maudisse leur institution. Elles ne peuvent avoir été instituées, disais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers et par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jusqu'à ma seconde, et voulait à toute force que je fusse moine, me faisant entrevoir dans cet état un asile assuré contre le besoin; mais j'ai toujours pensé que chaque homme doit son tribut à la société; et que les moines sont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, et qui était le garçon le plus paresseux du collège, posséder les premières

places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je suis à la troisième fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me suis fait avancer une semaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment passer la quatrième fête? Ce n'est pas tout; j'en entrevois encore quatre autres dans la semaine prochaine. Grand Dieu! huit fêtes dans quinze jours! est-ce vous qui l'ordonnez?

Il y a un an que l'on me fait espérer que les loyers vont diminuer par la suppression d'une des maisons des capucins et des cordeliers. Que de maisons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon! les jacobins, les dames de Saint-Pierre, &c. Pourquoi ne pas les écarter dans les faubourgs si on les juge nécessaires? Que d'habitans plus nécessaires encore tiendraient leurs places!

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adresser à vous, Messieurs, qui avez été choisis par le roi pour détruire des abus. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi; combien d'ouvriers dans Lyon et ailleurs; combien de laboureurs dans le royaume sont réduits à la même nécessité que moi! Il est visible que chaque jour de fête coûte à l'Etat plusieurs millions. Ces considérations vous porteront

à prendre à cœur les intérêts du peuple, qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOGÉN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement présentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.

S E C T I O N I I I.

ON connaît assez les fêtes que *Jules-César* et les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple romain; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres d'hôtel; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup, &c. n'ont pas été imités par les seigneurs hérules, lombards ou francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un velche nommé *Cahusac* n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit: *Que le ballet de Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin, qui avait de la gaieté dans l'esprit, du goût pour les plaisirs dans le cœur et dans l'imagination, moins de faste que de galanterie; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, et les*

attitudes dont la nature l'avait embelli. Ce Louis XIV né avec des attitudes, et ce faste de l'imagination du cardinal Mazarin, sont dignes du beau style qui est aujourd'hui à la mode. Notre Cahusac finit par décrire une fête charmante d'un genre neuf et élégant, donnée à la reine Marie Leczinska. Cette fête finit par le discours ingénieux d'un allemand ivre, qui dit : Est-ce la peine de faire tant de dépenses en bougie pour ne faire voir que de l'eau ? A quoi un gascon répondit : Eh sandis, je meurs de faim; on vit donc de l'air à la cour des rois de France!

Il est triste d'avoir inféré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts et des sciences.

F E U.

SECTION PREMIERE.

LE feu est-il autre chose qu'un élément qui nous éclaire, qui nous chauffe et qui nous brûle?

La lumière n'est-elle pas toujours du feu, quoique le feu ne soit pas toujours lumière; et *Boërhaave* n'a-t-il pas raison?

Le feu le plus pur tiré de nos matières combustibles n'est-il pas toujours grossier, toujours

chargé des corps qu'il embrase, et très-différent du feu élémentaire ?

Comment le feu est-il répandu dans toute la nature, dont il est l'ame ?

*Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem ;
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.*

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme, et comment il n'en reste rien à nos yeux, quoique rien ne se soit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toujours, en parlant des rayons de la lumière, *de naturâ radiorum lucis, utrùm corpora sint necne non disputans* ; n'examinant point si les rayons de lumière sont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre ? en ce cas ce doute était inutile. Il est évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, et qu'il doutait avec raison.

Le feu élémentaire est-il un corps à la manière des autres, comme l'eau et la terre ? Si c'était un corps de cette espèce, ne graviterait-il pas comme toute matière ? s'échapperait-il en tout sens du corps lumineux en droite ligne ? aurait-il une progression uniforme ? Et pourquoi jamais la lumière ne se meut-elle en ligne courbe quand elle est libre dans son cours rapide ?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous si peu connue , et d'autres propriétés de substances à nous entièrement inconnues ?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière et des substances d'un autre genre ? et qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces substances ? Je ne dis pas que cela soit , mais je dis qu'il n'est point prouvé que cela ne puisse pas être.

J'avais eu autrefois un scrupule en voyant un point bleu et un point rouge sur une toile blanche , tous deux sur une même ligne , tous deux à une égale distance de mes yeux , tous deux également exposés à la lumière , tous deux me réfléchissant la même quantité de rayons , et faisant le même effet sur les yeux de cinq cents mille hommes. Il faut nécessairement que tous ces rayons se croisent en venant à nous. Comment pourraient-ils cheminer sans se croiser ? et s'ils se croisent comment puis-je voir ? Ma solution était qu'ils passaient les uns sur les autres. On a adopté ma difficulté et ma solution dans le Dictionnaire encyclopédique , à l'article *Lumière* ; mais je ne suis point du tout content de ma solution ; car je suis toujours en droit de supposer que les rayons se croisent tous à moitié chemin ; que par conséquent ils doivent tous se réfléchir ,

ou qu'ils sont pénétrables. Je suis donc fondé à soupçonner que les rayons de lumière se pénètrent, et qu'en ce cas ils ont quelque chose qui ne tient point du tout de la matière. Ce soupçon m'effraie, j'en conviens; ce n'est pas sans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, et qui ferait pénétrable. Mais aussi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propose donc que comme un doute et comme une ignorance.

Il était très-difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agissaient les uns sur les autres, non-seulement sans se toucher et sans aucune émission, mais à des distances effrayantes; cependant cela s'est trouvé vrai, et on n'en doute plus. Il est difficile aujourd'hui de croire que les rayons du soleil se pénètrent; mais qui fait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en soit, je ris de mon doute; et je voudrais, pour la rareté du fait, que cette incompréhensible pénétration pût être admise. La lumière a quelque chose de si divin, qu'on serait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encore plus pures.

A mon secours, *Empédocle*; à moi, *Démocrite*; venez admirer les merveilles de l'électricité; voyez si ces étincelles qui traversent mille corps

en un clin d'œil font de la matière ordinaire ; jugez si le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur , et ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez si cet être n'est pas la source de toutes les sensations , et si ces sensations ne sont pas l'unique origine de toutes nos chétives pensées , quoique des pédans ignorans et insolens aient condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi si l'Être suprême , qui préside à toute la nature , ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux. *Igneus est ollis vigor et cœlestis origo.*

Le célèbre *le Cat* appelle ce fluide vivifiant (a) un être amphibie , affecté par son auteur d'une nuance supérieure qui le lie avec l'Être immatériel , et par là l'ennoblit et l'élève à la nature mitoyenne qui le caractérise , et fait la source de toutes ses propriétés.

Vous êtes de l'avis de *le Cat* ; j'en ferais aussi si j'osais ; mais il y a tant de fots et tant de méchans , que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapak. Les autres penseront comme ils pourront , soit à Salamanque , soit à Bergame.

(a) Dissertation de *le Cat* sur le fluide des nerfs , page 36.

S E C T I O N I I.

*De ce qu'on entend par cette expression
au moral.*

LE feu, surtout en poésie, signifie souvent l'amour, et on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au singulier. *Corneille* dit souvent un *beau feu*, pour un amour vertueux et noble. Un homme a du feu dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes et lumineuses, mais des expressions vives animées par les gestes.

Le feu dans les écrits ne suppose pas non plus nécessairement de la lumière et de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées pressées.

Le feu n'est un mérite dans les discours et dans les ouvrages, que quand il est bien conduit.

On a dit que les poètes étaient animés d'un feu divin quand ils étaient sublimes : on n'a point de génie sans feu, mais on peut avoir du feu sans génie.

F I C T I O N .

UNE fiction qui annonce des vérités intéressantes et neuves n'est-elle pas une belle chose ? n'aimez-vous pas le conte arabe du sultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de temps pût paraître très-long , et qui disputait sur la nature du temps avec son derviche ? Celui-ci le prie , pour s'en éclaircir , de plonger seulement la tête un moment dans le bassin où il se lavait. Aussitôt le sultan se trouve transporté dans un désert affreux ; il est obligé de travailler pour gagner sa vie. Il se marie ; il a des enfans qui deviennent grands et qui le battent. Enfin, il revient dans son pays et dans son palais ; il y retrouve son derviche qui lui a fait souffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'apaise que quand il fait que tout cela s'est passé dans l'instant qu'il s'est lavé le visage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* et d'*Enée* , qui rendent raison de la haine immortelle de Carthage contre Rome , et celle qui développe dans l'Elysée les grandes destinées de l'empire romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'*Arioste* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* et la beauté de *Vénus* , qui est si charmante aux yeux

de ses amans , qui les enivre de voluptés si ravissantes , qui réunit tous les charmes et toutes les grâces ? Quand elle est enfin réduite à elle-même , et que l'enchantement est passé , ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée et dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien , qui n'enseignent rien , dont il ne résulte rien , sont-elles autre chose que des mensonges ? et si elles sont incohérentes , entassées sans choix , comme il y en a tant , sont-elles autre chose que des rêves ?

Vous m'affurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très-incohérentes , fort peu ingénieuses , et assez absurdes , qu'on admire encore. Mais prenez garde si ce ne sont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas disputer ; mais voulez-vous être sifflé de toute l'Europe , et ensuite oublié pour jamais , donnez-nous des fictions semblables à celles que vous admirez.

F I E R T É.

F I E R T É est une des expressions qui , n'ayant d'abord été employées que dans un sens odieux , ont été ensuite détournées à un sens favorable.

C'est un crime , quand ce mot signifie la

vanité hautaine , altière , orgueilleuse , dédaigneuse : c'est presque une louange , quand il signifie la hauteur d'une ame noble.

C'est un juste éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de *Louis XIV* ; ils auraient dû se contenter d'en remarquer la noblesse.

La fierté de l'ame , sans hauteur , est un mérite compatible avec la modestie. Il n'y a que la fierté dans l'air et dans les manières qui choque ; elle déplaît dans les rois même.

La fierté dans l'extérieur , dans la société , est l'expression de l'orgueil : la fierté dans l'ame est de la grandeur.

Les nuances sont si délicates , qu'esprit fier est un blâme , ame fière une louange ; c'est que par esprit fier on entend un homme qui pense avantageusement de soi-même , et par ame fière on entend des sentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur est tellement un défaut , que les petits qui louent bassement les grands de ce défaut , sont obligés de l'adoucir , ou plutôt de le relever par une épithète , *cette noble fierté*. Elle n'est pas simplement la vanité , qui consiste à se faire valoir par les petites choses ; elle n'est pas la présomption , qui se croit capable des grandes ; elle n'est pas le dédain , qui ajoute encore le

mépris

mépris des autres à l'air de la grande opinion de soi-même ; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'est servi de ce mot dans les romans et dans les vers, surtout dans les opéra, pour exprimer la sévérité de la pudeur ; on y rencontre par-tout vaine fierté, rigoureuse fierté.

Les poètes ont eu peut-être plus de raison qu'ils ne pensaient. La fierté d'une femme n'est pas simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour propre met à sa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour signifier des touches libres et hardies.

F I E V R E.

Ce n'est pas en qualité de médecin, mais de malade, que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de ses ennemis : celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham*, qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout son pouvoir à chasser la matière peccante*. On pourrait définir ainsi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomissemens, les éruptions de la peau et vingt autres maladies. Mais si ce

médecin définissait mal, il agissait bien. Il guérissait, parce qu'il avait de l'expérience, et qu'il savait attendre.

Boërhaave, dans ses Aphorismes, dit : *La contraction plus fréquente, et la résistance augmentée vers les vaisseaux capillaires, donnent une idée absolue de toute fièvre aiguë.*

C'est un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre est très-cachée.

Il ne nous dit point quel est ce principe secret qui se développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes ; quel est ce poison interne qui se renouvelle après un jour de relâche ; où est ce foyer qui s'éteint et se rallume à des momens marqués. Il semble que toutes les causes soient faites pour être ignorées.

On fait à peu-près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des saisons. On fait que le quinquina pris à propos la guérira ; c'est bien assez ; on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers, qui me paraissent d'une plaisanterie assez philosophique :

Dieu mûrit à Moka, dans le golfe arabique,
Ce café nécessaire aux pays des frimats ;
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort subite périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui composent le sang, ou ce qui tient lieu de sang. C'est pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent si long-temps, et les hommes si peu. La structure de tout animal prouve aux physiciens qu'il a dû de tout temps jouir d'une très-courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres sentimens. Ce n'est pas à nous d'examiner cette question. Les physiciens, les médecins ont raison *in sensu humano*; et les théologiens ont raison *in sensu divino*. Il est dit au Deutéronome (ch. XXVIII, v. 22), que si les Juifs n'observent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté, ils souffriront le froid et le chaud, et ils auront la fièvre. Il n'y a jamais eu que le Deutéronome et le Médecin malgré lui qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impossible que la fièvre ne soit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il est impossible que ce corps animé ne soit point écrasé par la chute d'un rocher.

Le sang fait la vie. C'est lui qui fournit à chaque viscère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité des poils et des ongles, les liqueurs, les humeurs qui leur sont propres.

Ce sang, par lequel l'animal est en vie, est

formé par le chyle. Ce chyle est envoyé de la mère à l'enfant dans la grossesse. Le lait de la nourrice produit ce même chyle, dès que l'enfant est né. Plus il se nourrit ensuite de différens alimens, plus ce chyle est sujet à s'aigrir. Lui seul formant le sang, et ce sang étant composé de tant d'humeurs différentes si sujettes à se corrompre, ce sang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cents cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il est étonnant qu'un homme n'ait pas plus souvent la fièvre; il est étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque passage, il y a un danger de mort; mais aussi, il y a autant de secours que de dangers. Presque toute membrane s'élargit et se resserre selon le besoin. Toutes les veines ont des écluses qui s'ouvrent et qui se ferment; qui donnent passage au sang, et qui s'opposent à un retour par lequel la machine serait détruite. Le sang gonflé dans tous ses canaux s'épure de lui-même: c'est un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la transpiration, par les sueurs, par toutes les sécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre est elle-même un secours; elle est une guérison, quand elle ne tue pas.

L'homme, par sa raison, accélère la cure, avec des amers et surtout du régime. Il prévient

le retour des accès. Cette raison est un aviron avec lequel il peut courir quelque temps la mer de ce monde , quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux , son ouvrage , à tant d'horribles maladies dont la fièvre est presque toujours la compagne ? Comment et pourquoi tant de désordre avec tant d'ordre ; la destruction par-tout à côté de la formation ? Cette difficulté me donne souvent la fièvre ; mais je vous prie de lire les Lettres de *Memmius* (*). Peut-être vous soupçonneriez alors que l'incompréhensible artisan des mondes , des animaux , des végétaux , ayant tout fait pour le mieux , n'a pu faire mieux.

F I G U R E.

SI on veut s'instruire , il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie , au mot *Figure*.

Figure de la terre par M. d'Alembert ; ouvrage aussi clair que profond , et dans lequel on trouve tout ce qu'on peut savoir sur cette matière.

Figure de rhétorique par César du Marfais ; instruction qui apprend à penser et à écrire ,

(*) *Philosophie* , tome I.

et qui fait regretter , comme bien d'autres articles , que les jeunes gens ne soient pas à portée de lire commodément des choses si utiles. Ces trésors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio , d'un prix excessif , devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente sous.

Figure humaine, par rapport à la peinture et à la sculpture ; excellente leçon donnée par M. Vatelet à tous les artistes.

Figure, en physiologie ; article très-ingénieux , par M. d'Abbés de Caberoles.

Figure, en arithmétique et en algèbre , par M. Mallet.

Figure, en logique , en métaphysique et belles-lettres , par M. le chevalier de Jaucour, homme au-dessus des philosophes de l'antiquité , en ce qu'il a préféré la retraite , la vraie philosophie , le travail infatigable , à tous les avantages que pouvait lui procurer sa naissance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reste, excepté à l'argent.

Figure , ou forme de la terre. (1)

COMMENT Platon , Aristote , Eratosthènes , Possidonius , et tous les géomètres de l'Asie , de

(1) Ce paragraphe se trouve en grande partie dans les Elémens de la philosophie de Newton ; mais l'auteur l'ayant inséré dans ce Dictionnaire avec quelques changemens , on n'a pas cru devoir l'ôter.

l'Égypte et de la Grèce , ayant reconnu la sphéricité de notre globe , arriva-t-il que nous crûmes si long-temps la terre plus longue que large d'un tiers ; et que de là nous vinrent les degrés de longitude et de latitude ; dénomination qui atteste continuellement notre ancienne ignorance ?

Le juste respect pour la Bible , qui nous enseigne tant de vérités plus nécessaires et plus sublimes , fut la cause de cette erreur universelle parmi nous.

On avait trouvé dans le psaume CIII , que DIEU a étendu le ciel sur la terre comme une peau ; et de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur , on en avait conclu autant pour la terre.

S' *Athanase* s'exprime avec autant de chaleur contre les bons astronomes que contre les partisans d'*Arius* et d'*Eusèbe*. *Fermons* , dit-il , *la bouche à ces barbares qui , parlant sans preuve , osent avancer que le ciel s'étend aussi sous la terre*. Les pères regardaient la terre comme un grand vaisseau entouré d'eau ; la proue était à l'Orient , et la poupe à l'Occident.

On voit encore dans *Cosmas* , moine du quatrième siècle , une espèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato , évêque d'Avila , sur la fin du quinzième siècle , déclare , dans son commentaire

sur la Genèse , que la foi chrétienne est ébranlée , pour peu qu'on croye la terre ronde.

Colombo, Vespuce et Magellan ne craignirent point l'excommunication de ce savant évêque ; et la terre reprit sa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre ; la terre passa pour une sphère parfaite. Mais l'erreur de la sphère parfaite était une méprise de philosophes , et l'erreur d'une terre plate et longue était une sottise d'idiots.

Dès qu'on commença à bien savoir que notre globe tourne sur lui-même en vingt-quatre heures , on aurait pu juger de cela seul , qu'une forme véritablement ronde ne saurait lui appartenir. Non-seulement la force centrifuge élève considérablement les eaux dans la région de l'équateur , par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures ; mais elles y sont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds , deux fois par jour , par les marées ; il serait donc impossible que les terres vers l'équateur ne fussent perpétuellement inondées ; or elles ne le sont pas ; donc la région de l'équateur est beaucoup plus élevée à proportion que le reste de la terre ; donc la terre est un sphéroïde élevé à l'équateur , et ne peut être une sphère parfaite. Cette preuve si simple avait échappé aux plus grands génies , parce qu'un préjugé universel permet rarement l'examen.

On

On fait qu'en 1672 *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* sous les auspices de *Colbert*, le père de tous les arts; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'observations, trouva que le pendule de son horloge ne faisait plus ses oscillations, ses vibrations aussi fréquentes que dans la latitude de Paris, et qu'il fallait absolument raccourcir le pendule d'une ligne et de plus d'un quart. La physique et la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près si cultivées qu'elles le sont aujourd'hui; quel homme eût pu croire que de cette remarque si petite en apparence, et que d'une ligne de plus ou de moins pussent sortir les plus grandes vérités physiques? On trouva d'abord qu'il fallait nécessairement que la pesanteur fût moindre sous l'équateur que dans notre latitude, puisque la seule pesanteur fait l'oscillation d'un pendule. Par conséquent, puisque la pesanteur des corps est d'autant moins forte que ces corps sont plus éloignés du centre de la terre, il fallait absolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre; ainsi la terre ne pouvait être une vraie sphère.

Beaucoup de philosophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer son opinion; on disputa

fur l'expérience de *Richer* ; on prétendit que nos pendules ne fesaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur , que parce que la chaleur alongeait ce métal ; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne fur trente pieds de longueur ; et il s'agiffait ici d'une ligne et un quart , d'une ligne et demie , ou même de deux lignes , fur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après MM. *Varin* , *Deshayes* , *Feuillée* , *Couplet* , répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule ; il le fallut toujours raccourcir , quoique la chaleur fût très-souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou , qui ont été obligés , vers *Quitto* , fur des montagnes où il gelait , de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes. (a)

A peu-près au même temps , les académiciens qui ont été mesurer un arc du méridien au Nord , ont trouvé qu'à *Pello* , par-delà le cercle polaire , il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris ; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la

(a) Ceci était écrit en 1736.

France , comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au Nord, le Nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur ; la terre est donc aplatie vers les pôles.

Jamais l'expérience et le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens* , par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la diminution dans la pesanteur qui en résulte pour une sphère , n'était pas assez grande pour expliquer les phénomènes ; et que par conséquent la terre devait être un sphéroïde aplati aux pôles. *Newton* , par les principes de l'attraction, avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près : il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps , qui les détermine vers le centre du globe , cette gravité primitive est par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton* ; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles dans lesquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité ; ainsi sous le pôle même , la force centrifuge , qui est nulle , doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais

ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite , et dont nous avons tant parlé ailleurs , qu'un corps transporté , par exemple , à dix diamètres du centre de la terre , pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les lois de la gravitation , combinées avec celles de la force centrifuge , qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* et *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie , qu'ils n'ont pas hésité d'avancer que les expériences sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre , qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne qui traverse la France ; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec son fils ; il avait , en 1701 , tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire , une ligne aussi droite qu'on le pouvait , à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes , les changemens de la réfraction dans l'air , et les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste et délicate entreprise ; il avait donc , en 1701 , mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais , de quelque endroit que vint l'erreur , il avait trouvé les degrés vers Paris , c'est-à-dire vers le Nord , plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le Midi ;

cette mesure démentait, et celle de *Norwood*, et la nouvelle théorie de la terre aplatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point, dans son histoire de 1701, à dire que les mesures nouvelles prises en France, prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les pôles sont aplatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire; mais, comme la figure de la terre ne faisait pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fautive. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés, et le pôle, qui par ces mesures devait nécessairement être alongé, passa pour aplati.

Un ingénieur nommé *M. des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien, qui va d'un pôle à l'autre, est plus long que l'équateur, et dont les pôles sont alongés (*b*). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, et qu'il paraissait trop hardi à un particulier de

(*b*) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

réclamer. Quelque temps après , l'erreur de 1701 fut reconnue ; on se dédit , et la terre fut alongée , par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque ; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On se trompa toujours sur la figure de la terre , comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce temps-là , des mathématiciens qui fesaient les mêmes opérations à la Chine , furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés qu'ils pensaient devoir être égaux , et de les trouver , après plusieurs vérifications , plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong , que cet accord des mathématiciens de France et de ceux de la Chine. On fit plus encore en France , on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre que sur un sphéroïde oblong , nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. M. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo , plus court de mille trente-sept toises qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été sur un sphéroïde à pôles aplatis.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on

avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver : elles renversèrent pour un temps en France la démonstration de *Newton* et d'*Huyghens* ; et on ne douta pas que les pôles ne fussent d'une figure toute opposée à celle dont on les avait crus d'abord : on ne savait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres mesures que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entre eux et messieurs *Cassini*. Mais bientôt après on ne douta plus ; car les mêmes astronomes qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré mesuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris ; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ses précautions, avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court, il était fort vraisemblable qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de *Picard*, qui servait de fondement aux mesures de la méridienne, servait aussi d'excuse aux erreurs presque inévitables que de très-bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureusement d'autres mesureurs trouvèrent, au cap de Bonne-Espérance, que les

degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos mesures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, et on soupçonna très-raisonnablement, à mon avis, que la terre était bosselée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, et s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre n'est guère que de cinq de nos lieues; différence immense pour ceux qui prennent parti, mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe que par les usages utiles qui en résultent. Un géographe ne pourrait guère dans une carte faire apercevoir cette différence, ni aucun pilote favoir s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère.

Cependant on osa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette question. O charlatanisme! entrerez-vous jusque dans les degrés du méridien?

Figuré, exprimé en figure.

ON dit un *ballet figuré*, qui représente ou qu'on croit représenter une action, une passion, une saison, ou qui simplement forme des figures

par l'arrangement des danseurs deux à deux , quatre à quatre : *copie figurée* , parce qu'elle exprime précisément l'ordre et la disposition de l'original : *vérité figurée* par une fable , par une parabole : l'*Eglise figurée* par la jeune épouse du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babylone : *style figuré* par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle , et qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente , la passion , le désir souvent trompé produisent le style figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire , car trop de métaphores nuisent à la clarté ; elles nuisent même à la vérité , en disant plus ou moins que la chose même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce style. Il est bien moins à sa place dans un sermon que dans une oraison funèbre , parce que le sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraison funèbre , une déclamation dans laquelle on exagère.

La poésie d'enthousiasme , comme l'épopée , l'ode , est le genre qui reçoit le plus ce style. On le prodigue moins dans la tragédie où le dialogue doit être aussi naturel qu'élevé ; encore moins dans la comédie , dont le style doit être plus simple.

C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit

donner au style figuré dans chaque genre. *Balthazar Gracian* dit que *les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane de l'entendement.* C'est précisément le style d'*Arlequin*. Il dit à son maître : *La balle de vos commandemens a rebondi sur la raquette de mon obéissance.* Avouons que c'est-là souvent ce style oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du style figuré est l'entassement des figures incohérentes. Un poète, en parlant de quelques philosophes, les a appelés :

(c) D'ambitieux pygmées,
 Qui sur leurs pieds vainement redressés,
 Et sur des monts d'argumens entassés,
 De jour en jour superbes Encelades,
 Vont redoublant leurs folles escalades.

Quand on écrit contre les philosophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux, redressés sur leurs pieds sur des montagnes d'argumens, continuent-ils des escalades ? Quelle image fautive et ridicule ! quelle platitude recherchée !

(c) Vers d'une épître de *Jean-Baptiste Rousseau* à *Louis Racine*, fils de *Jean Racine*.

Dans une allégorie du même auteur , intitulée *la liturgie de Cythère* , vous trouvez ces vers-ci :

De toutes parts , autour de l'inconnue ,
Ils vont tomber comme grêle menue ,
Moissons de cœurs sur la terre jonchés ,
Et des dieux même à son char attachés.
De par Vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans son férail ,
En ruminant comment il pourra faire
Pour ramener la brebis au bercail.

Des moissons de cœurs jonchés sur la terre comme de la grêle menue ; et parmi ces cœurs palpitans à terre , des dieux attachés au char de l'inconnue ; l'Amour qui va de par Vénus ruminer dans son férail au ciel , comment il pourra faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés ! Tout cela forme une figure si fausse , si puérile à la fois et si grossière , si incohérente , si dégoûtante , si extravagante , si platement exprimée , qu'on est étonné qu'un homme qui se fait bien des vers dans un autre genre , et qui avait du goût , ait pu écrire quelque chose de si mauvais.

On est encore plus surpris que ce style appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on cesse d'être surpris quand

on lit les épîtres en vers de cet auteur ; elles font presque toutes hérissées de ces figures peu naturelles , et contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot* qui commence ainsi :

Ami Marot , honneur de mon pupitre ,
 Mon premier maître , acceptez cette épître
 Que vous écrit un humble nourrifson
 Qui sur Parnasse a pris votre écusson ,
 Et qui jadis en maint genre d'escrime
 Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à *Molière* :

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'escrime. On ne prend point sur le Parnasse un écusson pour rimer à nourrifson. Tout cela est incompatible , tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuse est celle-ci :

Au demeurant assez haut de stature ,
 Large de croupe , épais de fourniture ,
 Flanqué de chair , gabionné de lard ,
 Tel en un mot que la nature et l'art ,
 En maçonnant les remparts de son ame ,
 Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature et l'art qui maçonnent les remparts d'une ame , ces remparts maçonnés qui se trouvent être une fourniture de chair et un gabion de lard , sont assurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire Saint-Germain aurait fait des vers plus raisonnables. Mais quand ceux qui sont un peu au fait se souviennent que ce ramas de sottises fut écrit contre un des premiers hommes de la France par sa naissance , par ses places et par son génie , qui avait été le protecteur de ce rimeur , qui l'avait secouru de son crédit et de son argent , et qui avait beaucoup plus d'esprit , d'éloquence et de science que son détracteur , alors on est saisi d'indignation contre le misérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement ; et en louant ce qu'il a de bon , l'on déteste cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fautive et non moins composée d'images qui se détruisent l'une l'autre ;

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
 De tout le vent que peut faire souffler ,
 Dans les fourneaux d'une tête échauffée ,
 Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité , devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise , ne

peut être un soufflet, et que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne ressemblent pas assurément à la marche décente, aisée et mesurée de *Boileau*. Ce n'est pas là l'art poétique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus disparates que cet autre passage du même poète :

Oui, tout auteur qui veut, sans perdre haleine,
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flamme
Dont le vrai feu doit embraser notre ame,
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne put prétendre à cet effort divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut descendre dans soi, et y chercher des semences de feu dont le vrai embrase, sans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un effort ? Quel monstrueux assemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a

plus d'allégories encore que de figures ; il les exprime souvent avec élégance et sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux et des Grecs sont dans un style figuré. Toutes ces sentences sont des métaphores , de courtes allégories , et c'est là que le style figuré fait un très-grand effet , en ébranlant l'imagination et en se gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que *Pythagore* dit , dans la tempête adorez l'écho , pour signifier , dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attisez pas le feu avec l'épée , pour dire , n'irritez pas les esprits échauffés.

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le style figuré.

Figure , en théologie.

IL est très-certain , et les hommes les plus pieux en conviennent , que les figures et les allégories ont été poussées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtisane *Rahab* à sa fenêtre pour avertir les espions de *Josué* , regardé par quelques pères de l'Eglise comme une figure du sang de JESUS-CHRIST , ne soit un abus de l'esprit qui veut trouver du mystère à tout.

On ne peut nier que *S^t Ambroise*, dans son livre de *Noé* et de l'*Arche*, n'ait fait un très-mauvais usage de son goût pour l'allégorie, en disant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel sortent les excréments.

Tous les gens sensés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *mahersalal-has-bas*, prenez vite les dépouilles, sont une figure de JESUS-CHRIST. Comment *Moïse*, étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JESUS-CHRIST? Comment *Juda*, qui lie son ânon à la vigne, et qui lave son manteau dans le vin, est-il aussi une figure? Comment *Ruth*, se glissant dans le lit de *Booz*, peut-elle figurer l'Eglise? Comment *Sara* et *Rachel* sont-elles l'Eglise, et *Agar* et *Lia*, la synagogue? Comment les baisers de la funamite sur la bouche figurent-ils le mariage de l'Eglise?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers temps plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus est parfaitement reconnu par l'abbé *Fleury*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. C'est un reste de rabbinisme, un défaut dans lequel le savant *S^t Jérôme* n'est jamais tombé; cela ressemble à l'explication des songes, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voye

de

de l'eau bourbeuse en rêvant, elle sera mal mariée; qu'elle voye de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée signifie *de l'argent*, &c.

Enfin, la postérité éclairée pourra-t-elle le croire? on a fait pendant plus de quatre mille ans une étude sérieuse de l'intelligence des songes.

Figures symboliques.

TOUTES les nations s'en sont servies, comme nous l'avons dit à l'article *Emblème*; mais qui a commencé? sont-ce les Egyptiens? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte est un pays tout nouveau, et qu'il a fallu plusieurs siècles pour préserver la contrée des inondations et pour la rendre habitable. Il est impossible que les Egyptiens aient inventé les signes du zodiaque, puisque les figures qui désignent les temps de nos semailles et de nos moissons ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre est couverte d'eau; quand nous semons, ils voient approcher le temps de recueillir. Ainsi le bœuf de notre zodiaque, et la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Egypte. (*)

C'est une preuve évidente de la fausseté de

(*) Voyez la *Philosophie de l'histoire, Essai sur les mœurs*, &c. tome I.

ce paradoxe nouveau que les Chinois sont une colonie égyptienne. Les caractères ne sont point les mêmes , les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations ; et les Egyptiens , d'après les Chaldéens , en comptaient douze ainsi que nous.

Les figures qui désignent les planètes , sont à la Chine et aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte et de l'Europe ; les signes des métaux différens , la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuses , faites dans les temps fabuleux , ont fait perdre un temps irréparable à une multitude prodigieuse de savans , qui se sont tous égarés dans leurs laborieuses recherches , et qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche , dans son Histoire , ou plutôt dans sa Fable du ciel , nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte , où il n'y avait personne ; que son fils *Menès* fut le plus grand des législateurs , que *Thot* était son premier ministre.

Selon lui et selon ses garans , ce *Thot* ou un autre institua des fêtes en l'honneur du déluge , et les cris de joie *Io bacché* , si fameux chez les Grecs , étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreu *Beke* qui signifie

Janlots, et cela dans un temps où le peuple hébreu n'existait pas. Par cette explication, joie veut dire *tristesse*, et chanter signifie *pleurer*.

Les Iroquois sont plus sensés, ils ne s'informent point de ce qui se passa sur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années; ils vont à la chasse au lieu de faire des systèmes.

Les mêmes auteurs assurent que les sphynx dont l'Égypte était ornée, signifiaient la *surabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu *spang* voulait dire *un excès*; comme si la langue hébraïque, qui est en grande partie dérivée de la phénicienne, avait servi de leçon à l'Égypte; et quel rapport d'un sphynx à une abondance d'eau? Les scolastes futurs soutiendront un jour, avec plus de vraisemblance, que nos mascarons qui ornent la clef des cintres de nos fenêtres, sont des emblèmes de nos mascarades; et que ces fantaisies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maisons décorées de mascarons.

Figure, sens figuré, allégorique, mystique, tropologique, typique, &c.

C'EST souvent l'art de voir dans les livres tout autre chose que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* fasse périr son frère *Rémus*, cela signifiera la mort du duc de *Berri*.

frère de *Louis XI. Régulus* prisonnier à Carthage, ce sera *S^t Louis* captif à la Maffoure.

On remarque très-justement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que plusieurs pères de l'Eglise ont poussé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils sont respectables jusque dans leurs écarts.

Si les saints pères ont quelquefois abusé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur saint zèle.

Ce qui peut les justifier encore, c'est l'antiquité de cet usage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philosophes. Il est vrai que les figures symboliques employées par les pères sont dans un goût différent.

Par exemple, lorsque *S^t Augustin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de *JESUS*, annoncées par *S^t Matthieu* qui n'en rapporte que quarante et une, *Augustin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéchonias*, parce que *Jéchonias* est la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles ; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi et la nouvelle, et que *Jéchonias*, étant ainsi *pierre angulaire*, figure *JESUS-CHRIST*, qui est la *vraie pierre angulaire*.

Le même saint, dans le même sermon, dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer, et il abandonne *Jéchonias* et sa pierre

(*d*) Sermon. XLI, article IX. (*e*) Article XXII.

angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, signifie la vie ; car dix sont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le temps en comptant les quatre saisons.

Dans le même sermon encore, il explique pourquoi S^t *Luc* donne soixante et dix-sept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-six jusqu'au patriarche *Abraham*, et vingt et un d'*Abraham* à DIEU même. Il est vrai que selon le texte hébreu il n'y en aurait que soixante et seize, car la Bible hébraïque ne compte point un *Cainan* qui est interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante*.

Voici ce que dit S^t *Augustin* :

» Le nombre de soixante et dix-sept figure
 » l'abolition de tous les péchés par le bap-
 » tême le nombre dix signifie justice
 » et béatitude résultante de la créature, qui
 » est sept avec la Trinité qui fait trois. C'est
 » par cette raison que les commandemens de
 » DIEU sont au nombre de dix. Le nombre
 » onze signifie le péché, parce qu'il transgresse
 » dix. Ce nombre de soixante et dix-sept
 » est le produit de onze figures du péché
 » multiplié par sept et non par dix ; car le
 » nombre sept est le symbole de la créature.
 » Trois représentent l'ame qui est quelque image

„ de la Divinité , et quatre représentent le
 „ corps à cause de ses quatre qualités, &c. „ (f)

On voit dans ces explications un reste des mystères de la cabale et du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très-long-temps en vogue.

S^t Augustin va plus loin sur les dimensions de la matière (g). La largeur, c'est la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres ; la longueur, c'est la persévérance ; la hauteur, c'est l'espoir des récompenses. Il pousse très-loin cette allégorie ; il l'applique à la croix , et en tire de grandes conséquences.

L'usage de ces figures avait passé des Juifs aux chrétiens long-temps avant *S^t Augustin*. Ce n'est pas à nous de savoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut sont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études ne hasardera de telles figures ni dans la chaire ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains et chez les Grecs , pas même dans les poètes.

On trouve seulement dans les *Métamorphoses* d'*Ovide* des inductions ingénieuses tirées des fables qu'on donne pour fables.

(f) Sermon XLI, article XXIII.

(g) Sermon LIII, article XIV.

Pyrrha et *Deucalion* ont jeté des pierres entre leurs jambes par derrière ; des hommes en font nés. *Ovide* dit :

*Indè genus durum sumus experiensque laborum ,
Et documenta damus quâ sumus origine nati.*

Formé par des cailloux , soit fable ou vérité ,
Hélas ! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime *Daphné* , et *Daphné* n'aime point *Apollon* ; c'est que l'*Amour* a deux espèces de flèches , les unes d'or et perçantes , les autres de plomb et écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or ,
Daphné une de plomb.

*Ecce sagittiferâ prompsit duo tela pharetrâ
Diversorum operum ; fugat hoc , facit illud amorem.
Quod facit auratum est , et cuspide fulget acutâ ;
Quod fugat obtusum est , et habet sub arundine plumbum , &c.*

Fatal *Amour* , tes traits sont différens ;
Les uns sont d'or , ils sont doux et perçans ;
Ils sont qu'on aime ; et d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid et sévère.
O Dieu d'amour , en qui j'ai tant de foi ,
Prends tes traits d'or pour *Aminte* et pour moi.

Toutes ces figures sont ingénieuses et ne trompent personne. Quand on dit que *Vénus* ,

la déesse de la beauté, ne doit point marcher sans les Grâces, on dit une vérité charmante. Ces fables, qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie pour la détruire; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources, et qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques et prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'Etat, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des allusions prises de l'Écriture sainte. La flatterie et la satire puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape *Innocent III*, *Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque *François Martorillo de Paule* fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse, *Minimus cum patre nostro*.

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte : *Fuit homo missus à Deo cui*

nomen

nomen erat Joannes ; et cette allusion était fort belle si les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne , mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin , ce fut un usage si constant , qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison funèbre du duc de *Candale* , prononcée devant sa sœur qui passait pour un modèle de vertu : *Dic quia soror mea es, ut mihi benè eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma sœur , afin que je sois bien traité à cause de vous.

Il ne faut pas être surpris si les cordeliers pousèrent trop loin ces figures en faveur de *S^t François d'Assise*, dans le fameux et très-peu connu livre des *Conformités de saint François d'Assise avec JESUS-CHRIST*. On y voit soixante et quatre prédictions de l'avènement de saint *François* , tant dans l'ancien Testament que dans le nouveau ; et chaque prédiction contient trois figures qui signifient la fondation des cordeliers. Ainsi ces pères se trouvent prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jusqu'à *S^t Paul* , tout a figuré le bienheureux *François d'Assise*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les

fermons de *François* aux quadrupèdes , aux poissons et aux oiseaux , ses ébats avec sa femme de neige , ses passe-temps avec le diable , ses aventures avec frère *Elie* et frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuses rêveries , qui allaient jusqu'au blasphème. Mais l'ordre de *S^t François* n'en a point pâti ; il a renoncé à ces extravagances , trop communes dans les siècles de barbarie. (*)

FIN DU MONDE.

LA plupart des philosophes grecs crurent le monde éternel dans son principe , éternel dans sa durée. Mais pour cette petite partie du monde , ce globe de pierre , de boue , d'eau , de minéraux et de vapeurs , que nous habitons , on ne savait qu'en penser ; on le trouvait très-destructible. On disait même qu'il avait été bouleversé plus d'une fois , et qu'il le ferait encore. Chacun jugeait du monde entier par son pays , comme un commère juge de tous les hommes par son quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde et de son renouvellement frappa surtout les peuples soumis à l'empire romain , dans l'horreur des guerres civiles de *César* et de *Pompée*.

(*) Voyez EMBLEME.

Virgile, dans ses *Géorgiques*, fait allusion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple :

Impiaque æternam timuerunt secula noctem.

L'univers étonné, que la terreur poursuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus positivement, quand il dit :

*Hos, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo superest rogas.*

Qu'importe du bûcher le triste et faux honneur ?
Le feu consumera le ciel, la terre et l'onde ;
Tout deviendra bûcher, la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après *Lucrèce* ?

*Esse quoque in fati reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.*

Ainsi l'ont ordonné les destins implacables ;
L'air, la terre et les mers, et les palais des dieux .
Tout fera consumé d'un déluge de feux.

Consultez *Cicéron* lui-même, le sage *Cicéron*.
Il vous dit dans son livre de la Nature des

Dieux (a), le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, si ce n'est celui des devoirs de l'homme, appelé les *Offices*; il dit : *Ex quo eventurum nostri putant id, de quo Panætium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus ignesceret, quùm, humore consumpto, neque terra ali possset, neque remearet aër, cujus ortus, aquâ omni exhaustâ, esse non possset; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rursùm animante ac DEO renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.*

» Suivant les stoïciens, le monde entier ne
 » fera que du feu; l'eau étant consumée, plus
 » d'aliment pour la terre; l'air ne pourra plus
 » se former, puisque c'est de l'eau qu'il reçoit
 » son être : ainsi le feu restera seul. Ce feu
 » étant DIEU, et ranimant tout, renouvellera
 » le monde, et lui rendra sa première beauté.»

Cette physique des stoïciens est, comme toutes les anciennes physiques, assez absurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embrasement général était universelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* pense comme *Cicéron*. Trompé par une fausse expérience de *Boyle* (b), il croit que l'humidité du globe se dessèche à la longue, et qu'il faudra que DIEU lui prête une main

(a) *De Naturâ Deorum*, lib. II.

(b) Question à la fin de son *Optique*.

réformatrice, *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands hommes de l'ancienne Rome et de l'Angleterre moderne qui pensent qu'un jour le feu l'emportera sur l'eau.

Cette idée d'un monde qui devait périr et se renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des successeurs d'*Alexandre*. Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre; et on espérait une nouvelle terre dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, et d'ailleurs répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand JESUS leur disait, selon saint *Matthieu* et *S^t Luc* (c) : *Le ciel et la terre passeront*. Il leur disait souvent : *Le règne de DIEU approche*. Il prêchait l'évangile du règne.

S^t Pierre annonce (d) que l'Évangile a été prêché aux morts, et que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux et une nouvelle terre*.

S^t Jean, dans sa première épître, dit (e) : *Il*

(c) *Matthieu*, chap. XXIV. *Luc*, chap. XVI.

(d) I Epître de saint *Pierre*, chap. IV.

(e) *Jean*, chap. II. v. 18.

y a dès à présent plusieurs antechrists , ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche.

S^t *Luc* prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde et le jugement dernier. Voici ses paroles : (f)

» Il y aura des signes dans la lune et dans
» les étoiles ; des bruits de la mer et des flots ;
» les hommes , séchant de crainte , attendront
» ce qui doit arriver à l'univers entier. Les
» vertus des cieus seront ébranlées. Et alors
» ils verront le fils de l'homme venant dans
» une nuée , avec grande puissance et grande
» majesté. En vérité , je vous dis que la géné-
» ration présente ne passera point que tout
» cela ne s'accomplisse. »

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa , disent-ils , et rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit , ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'est trompé lui-même ; ce qui serait un blasphème. On ferme la bouche à ces impies en leur disant que cette prédiction qui paraît si fausse selon la lettre , est vraie selon l'esprit ; que l'univers entier signifie la Judée ,

(f) *Luc* , chap. XXI.

et que la fin de l'univers signifie l'empire de *Titus* et de ses successeurs.

S^t Paul s'explique aussi fortement sur la fin du monde, dans son épître à ceux de *Theſſalonique* : „ Nous qui vivons, et qui vous „ parlons, nous ferons emportés dans les „ nuées, pour aller au-devant du Seigneur „ au milieu de l'air. „

Selon ces paroles expressees de *JESUS* et de *S^t Paul*, le monde entier devait finir sous *Tibère*, ou au plus tard sous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas sans doute pour le temps où vivaient les évangélistes et les apôtres. Elles étaient pour un temps à venir, que *DIEU* cache à tous les hommes.

*Tu ne quæſieris (ſcire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint, Leuconoë; nec babylonios
Tentâris numeros. Ut melius quidquid erit pati.*

Il demeure toujours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix siècles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots : *Adventante mundi vespero*, &c.

La fin du monde étant prochaine , moi , pour le remède de mon ame , et pour n'être point rangé parmi les boues , &c. je donne telles terres à tel couvent. La crainte força les sots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-six mille cinq cents années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille et vingt ans.

L'historien *Flavien Josèphe* assure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois , l'une par l'eau , et l'autre par le feu , les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce désastre. Ils firent graver des observations astronomiques sur deux colonnes , l'une de briques pour résister au feu qui devait consumer le monde , et l'autre de pierres pour résister à l'eau qui devait le noyer. Mais que pouvaient penser les Romains , quand un esclave juif leur parlait d'un *Adam* et d'un *Seth* inconnus à l'univers entier ? ils riaient.

Josèphe ajoute que la colonne de pierre se voyait encore , de son temps , dans la Syrie.

On peut conclure de tout ce que nous avons dit , que nous savons fort peu de choses du passé , que nous savons assez mal le présent , rien du tout de l'avenir ; et que nous devons nous en rapporter à DIEU , maître de ces trois temps et de l'éternité.

F I N E S S E .

Des différentes significations de ce mot.

FINESSE ne signifie ni au propre , ni au figuré , *mince* , *léger* , *délié* , d'une contexture rare , faible , ténue ; ce terme exprime quelque chose de délicat et de fini.

Un drap léger , une toile lâche , une dentelle faible , un galon mince , ne sont pas toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir* : de là viennent les finesse de l'art ; ainsi on dit la finesse du pinceau de *Vanderwerf* , de *Mieris* : on dit un *cheval fin* , de l'*or fin* , un *diamant fin*. Le cheval fin est opposé au cheval grossier ; le diamant fin au faux ; l'*or fin* ou affiné à l'*or* mêlé d'alliage.

La finesse se dit communément des choses déliées et de la légèreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un cheval fin , on ne dit guère la finesse d'un cheval. On dit la finesse des cheveux , d'une dentelle , d'une étoffe. Quand on veut , par ce mot , exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose , on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé , il était trop fin ; cette étoffe est trop fine pour la saison.

La finesse, dans le sens figuré, s'applique à la conduite, aux discours, aux ouvrages d'esprit. Dans la conduite, finesse exprime toujours, comme dans les arts, quelque chose de délié; elle peut quelquefois subsister sans habileté: il est rare qu'elle ne soit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, et la société la réprouve.

Le proverbe des *finesses cousues de fil blanc* prouve que ce mot, au sens figuré, vient du sens propre de *couture fine, d'étoffe fine*.

La finesse n'est pas tout-à-fait la subtilité. On tend un piège avec finesse, on en échappe avec subtilité; on a une conduite fine, on joue un tour subtil. On inspire la défiance en employant toujours la finesse; on se trompe presque toujours en entendant finesse à tout.

La finesse dans les ouvrages d'esprit, comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément apercevoir; c'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour sa protection au parlement, le premier président se tournant vers sa compagnie: *Messieurs*, dit-il, *remercions M. le chancelier; il nous donne plus que nous ne lui demandons*; c'est-là une réponse très-fine.

La finesse dans la conversation, dans les

écrits, diffère de la délicatesse ; la première s'étend également aux choses piquantes et agréables , au blâme et à la louange même , aux choses même indécentes , couvertes d'un voile , à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec finesse.

La délicatesse exprime des sentimens doux et agréables , des louanges fines ; ainsi la finesse convient plus à l'épigramme , la délicatesse au madrigal. Il entre de la délicatesse dans les jalousies des amans ; il n'y entre point de finesse.

Les louanges que donnait *Despréaux* à *Louis XIV* ne sont pas toujours également délicates ; ses satires ne sont pas toujours assez fines.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de son père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux , vous n'aviez demandé que ma vie !

Le véritable caractère de ce vers est plutôt la délicatesse que la finesse.

F L A T T E R I E.

JE ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité , nulle flatterie dans *Hésiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne sont point adressés à un grec élevé en quelque dignité,

ou à madame sa femme, comme chaque chant des Saisons de *Thomson* est dédié à quelque riche, et comme tant d'épîtres en vers oubliées sont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de considération, avec un petit éloge et les armoiries du patron ou de la patronne à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démosthènes*. Cette façon de demander harmonieusement l'aumône commence, si je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me semble que la grande flatterie date depuis *Auguste*. *Jules-César* eut à peine le temps d'être flatté. Il ne nous reste aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtresses. Je crois bien que l'on présenta de mauvais vers à *Lucullus* et à *Pompée*; mais Dieu merci, nous ne les avons pas.

C'est un grand spectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *César* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de la Bithynie et de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accusé de lui avoir dressé des embûches, et même d'avoir voulu l'assaffiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il est interdit en sa présence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Il le flatte; mais cette adulation ne va pas

encore jusqu'à la bassesse ; il lui reste quelque pudeur.

C'est avec *Auguste* qu'il n'y a plus de mesure. Le sénat lui décerne l'apothéose de son vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs suivans ; ce n'est plus qu'un style. Personne ne peut plus être flatté, quand ce que l'adulation a de plus outré est devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie jusqu'à *Louis XIV* ; son père *Louis XIII* fut très-peu fêté ; il n'est question de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle, à la vérité, selon la coutume, *roi le plus grand des rois*, comme les poètes espagnols le disent au roi d'Espagne, et les poètes anglais *lauréats* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des louanges est toujours pour le cardinal de *Richelieu*,

Dont l'ame toute grande est une ame hardie,
 Qui pratique si bien l'art de nous secourir
 Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
 Qu'il ne fache guérir. (a)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne ressemblait pas à celui qu'on prétend

(a) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guérissait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers si plats ?

avoir été étouffé sous les feuilles de roses qu'on lui jetait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie , quand elle a quelques prétextes plausibles , peut n'être pas aussi pernicieuse qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choses ; mais l'excès est vicieux comme celui de la satire.

La Fontaine a dit, et prétend avoir dit après *Esopé* :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ,
 Les dieux , sa maîtresse et son roi.
Esopé le disait ; j'y souscris, quant à moi :
 Ce sont maximes toujours bonnes.

Esopé n'a rien dit de cela , et on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi , ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois soient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas jusqu'à eux.

Une sottise fort ordinaire est celle des orateurs qui se fatiguent à louer un prince qui n'en fera jamais rien. Le comble de l'opprobre est qu'*Ovide* ait loué *Auguste* en datant de *Ponto*.

Le comble du ridicule pourrait bien se trouver dans les complimens que les prédicateurs adressent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majestés. *Au révérend,*

*révérend père Gaillard , prédicateur du roi : Ah !
révérend père , ne prêches-tu que pour le roi ?
es-tu comme le finge de la foire qui ne fautait
que pour lui ?*

F L E U R I.

FLEURI , qui est en fleur , arbre fleuri , rosier fleuri ; on ne dit point des fleurs qu'elles fleurissent , on le dit des plantes et des arbres. Teint fleuri , dont la carnation semble un mélange de blanc et de couleur de rose. On a dit quelquefois , c'est un esprit fleuri , pour signifier un homme qui possède une littérature légère , et dont l'imagination est riante.

Un discours fleuri est rempli de pensées plus agréables que fortes , d'images plus brillantes que sublimes , de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore est justement prise des fleurs , qui ont de l'éclat sans solidité.

Le style fleuri ne meffied pas dans ces harangues publiques , qui ne sont que des complimens ; les beautés légères sont à leur place , quand on n'a rien de solide à dire ; mais le style fleuri doit être banni d'un plaidoyer , d'un sermon , de tout livre instructif.

En bannissant le style fleuri , on ne doit pas rejeter les images douces et riannes qui entreraient naturellement dans le sujet : quelques fleurs ne sont pas condamnables ; mais

le style fleuri doit être proscriit dans un sujet solide.

Ce style convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux descriptions des faifons, des jardins; il remplit avec grâce une stance de l'ode la plus sublime, pourvu qu'il soit relevé par des stances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le style de la conversation ordinaire. Il est encore moins admis dans la tragédie, qui est l'empire des grandes passions et des grands intérêts; et si quelquefois il est reçu dans le genre tragique et dans le comique, ce n'est que dans quelques descriptions où le cœur n'a point de part, et qui amusent l'imagination avant que l'ame soit touchée ou occupée.

Le style fleuri nuirait à l'intérêt dans la tragédie, et affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il est très à sa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les passions qu'on ne les traite.

Le style fleuri ne doit pas être confondu avec le style doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage,
Que sa fille volage

Me

Me promet de m'aimer toujours.

Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive ,
 Quand la nymphe jura de ne changer jamais ;
 Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
 Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

C'est-là le modèle du style fleuri. On pourrait donner pour exemple du style doux, qui n'est pas le doucereux, et qui est moins agréable que le style fleuri, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire ;
 Ce fleuve coule lentement ,
 Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Le premier morceau est fleuri, presque toutes les paroles sont des images riantes ; le second est plus dénué de ces fleurs, il n'est que doux.

F L E U V E S.

ILS ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas long-temps qu'on a reconnu que tous les fleuves sont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre et des mers, et qu'ainsi tout est lié dans la nature.

Dictionn. philosoph. Tome V. * LI

J'ai vu dans mon enfance soutenir des thèses où l'on prouvait que les fleuves et toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le sentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves passaient dans de grandes cavernes, et de là se distribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorsque *Aristée* va pleurer la perte de ses abeilles chez *Cyrène* sa mère, déesse de la petite rivière Enipée en Thessalie, la rivière se sépare d'abord, et forme deux montagnes d'eau à droite et à gauche pour le recevoir, selon l'ancien usage; après quoi il voit ces belles et longues grottes par lesquelles passent tous les fleuves de la terre; le Pô qui descend du mont Viso en Piémont et qui traverse l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phasé qui tombe du Caucase dans la mer Noire, &c.

Virgile adoptait là une étrange physique: elle ne devait au moins être permise qu'aux poètes.

Ces idées furent toujours si accréditées, que le *Tasse*, quinze cents ans après, imita entièrement *Virgile* dans son quatorzième chant, en imitant bien plus heureusement l'*Arioste*. Un vieux magicien chrétien mène sous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Mélisse* avait arraché *Roger* aux caresses d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait descendre *Renaud* dans sa grotte,

d'où partent tous les fleuves qui arrosent notre terre. C'est dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puisque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga, ont leur source dans cette caverne, cela suffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la physique des anciens, c'est que cette caverne est au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, et que les unes et les autres sont des pièces essentielles à la grande machine, gardons-nous des systèmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier son livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, et que la plus grande partie des fleuves court toujours aussi à l'Occident, on a plus consulté l'esprit systématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Espérance, vous trouverez une chaîne de montagnes qui règne du Midi au Nord jusqu'au Monomotapa. Peu de gens se sont donné le plaisir de voir ce pays, et de voyager sous la ligne en Afrique. Mais Calpé et Abila regardent directement le Nord et le Midi. De

Gibraltar au fleuve de la Guadiana , en tirant droit au Nord , ce sont des montagnes contiguës. La nouvelle Castille et la vieille en sont couvertes , toutes les directions sont du Sud au Nord , comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves , ils coulent en tout sens , selon la disposition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au Sud depuis Villanueva jusqu'à San-Lucar ; la Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golfe de Venise , excepté le Pô , se jettent dans la mer vers le Midi. C'est la direction du Rhône , de Lyon à son embouchure. Celle de la Seine est au Nord-nord-ouest. Le Rhin depuis Basle court droit au Septentrion ; la Meuse de même depuis sa source jusqu'aux terres inondées ; l'Escaut de même.

Pourquoi donc chercher à se tromper , pour avoir le plaisir de faire des systèmes , et de tromper quelques ignorans ? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens , bientôt détrompés , que tous les fleuves et toutes les montagnes sont dirigés de l'Orient à l'Occident , ou de l'Occident à l'Orient ; que tous les monts sont couverts d'huîtres (ce qui n'est assurément pas vrai) ; qu'on a trouvé des ancres de vaisseaux sur la cime des montagnes de la Suisse ; que ces montagnes

ont été formées par les courans de l'Océan ; que les pierres à chaux ne sont autre chose que des coquilles (*) ? Quoi ! faut-il traiter aujourd'hui la physique comme les anciens traitaient l'histoire ?

Pour revenir aux fleuves , aux rivières , ce qu'il y a de mieux à faire , c'est de prévenir les inondations ; c'est de faire des rivières nouvelles , c'est-à-dire , des canaux , autant que l'entreprise est praticable. C'est un des plus grands services qu'on puisse rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient aussi nécessaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent , et à tout ce qui regarde le calcul , lisez l'article *Fleuve* de M. d'Alembert. Il est , comme tout ce qu'il a fait , clair , précis , vrai , écrit du style propre au sujet ; il n'emprunte point le style du Télémaque pour parler de physique.

FLIBUSTIERS.

ON ne fait pas d'où vient le nom de *flibustiers* , et cependant la génération passée vient de nous raconter les prodiges que ces flibustiers ont faits ; nous en parlons tous les jours ; nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines

(*) Voyez le second volume de *Physique*.

et des étymologies ; et si l'on croit en trouver , qu'on s'en défie.

Du temps du cardinal de *Richelieu* , lorsque les Espagnols et les Français se détestaient encore , parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII* , et que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint* ; lorsque cette haine était si forte , que le faussaire auteur du roman politique et de l'ennui politique , sous le nom du cardinal de *Richelieu* , ne craignait point d'appeler les Espagnols *nation insatiable et perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer* ; lorsqu'enfin on se fut ligué , en 1635 , avec la Hollande contre l'Espagne , lorsque la France n'avait rien en Amérique , et que les Espagnols couvraient les mers de leurs galions ; alors les flibustiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des aventuriers français qui avaient tout au plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé *le Grand* , natif de Dieppe , s'affocia avec une cinquantaine de gens déterminés , et alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il aperçut , vers l'île Hispaniola (Saint-Domingue) , un galion éloigné de la grande flotte espagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte suivi des siens ; il entre dans la chambre du capitaine

qui jouait aux cartes , le couche en joue , le fait son prisonnier avec son équipage , et revient à Dieppe avec son galion chargé de richesses immenses. Cette aventure fut le signal de quarante ans d'exploits inouis.

Flibustiers français , anglais , hollandais , allaient s'associer ensemble dans les cavernes de Saint-Domingue , des petites îles de Saint-Christophe et de la Tortue. Ils se choisissaient un chef pour chaque expédition : c'est la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître ; on n'en a pas besoin pour semer du blé , le battre et le vendre.

Quand les flibustiers avaient fait un gros butin , ils en achetaient un petit vaisseau et du canon. Une course heureuse en produisait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent , on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper , encore plus de les suivre. C'étaient des oiseaux de proie qui fondaient de tous côtés , et qui se retiraient dans des lieux inaccessibles ; tantôt ils rasaient quatre à cinq cents lieues de côtes , tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils surprirent , ils pillèrent les riches villes de Chagra , de Mecaizabo , de la Vera-Cruz , de Panama , de Porto-Rico , de Campêche , de l'île Sainte-Catherine , et les faubourgs de Carthagène.

L'un de ces flibustiers, nommé l'*Olonois*, pénétra jusqu'aux portes de la Havane, suivi de vingt hommes seulement. S'étant ensuite retiré dans son canot, le gouverneur envoie contre lui un vaisseau de guerre avec des soldats et un bourreau. L'*Olonois* se rend maître du vaisseau, il coupe lui-même la tête aux soldats espagnols qu'il a pris, et renvoie le bourreau au gouverneur (a). Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions si étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anson* autour du monde n'est qu'une promenade agréable en comparaison du passage des flibustiers dans la mer du Sud, et de ce qu'ils essuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au lieu de ravir et d'épouser des sabinés, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols que les Israélites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un hollandais, nommé *Roe*, qui mit plusieurs espagnols à la broche, et qui en fit manger à ses camarades.

(a) Cet *Olonois* fut pris et mangé depuis par les sauvages.

Leurs

Leurs expéditions furent des tours de voleurs , et jamais des campagnes de conquérans ; aussi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprénaient une ville , et qu'ils entraient dans la maison d'un père de famille , ils le mettaient à la torture pour découvrir ses trésors. Cela prouve assez ce que nous dirons à l'article *Question* , que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles , c'est qu'ils prodiguèrent en débauches aussi folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine et par le meurtre. Enfin , il ne reste plus d'eux que leur nom , et encore à peine. Tels furent les flibustiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibustier ? ces Goths , ces Alains , ces Vandales , ces Huns étaient-ils autre chose ? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie , et *Guillaume Fier-à-bras* , sinon des flibustiers plus habiles ? *Clovis* n'était-il pas un flibustier , qui vint des bords du Rhin dans les Gaules ?

F O I O U F O Y.

S E C T I O N P R E M I E R E.

QU'EST-CE que la foi ? Est-ce de croire ce qui paraît évident ? non ; il m'est évident qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, suprême, intelligent ; ce n'est pas là de la foi, c'est de la raison. Je n'ai aucun mérite à penser que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je sois bon et vertueux. La foi consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. Les Afiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les sept planètes, les incarnations du dieu *Fo*, de *Vishnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sommonacodom*, &c. &c. &c. Ils soumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés, ni brûlés ; ils disent : Je crois.

Nous sommes bien éloignés de faire ici la moindre allusion à la foi catholique. Non-seulement nous la vénérons, mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi mensongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'est pas foi, et qui ne consiste qu'en paroles.

Il y a foi pour les choses étonnantes, et foi pour les choses contradictoires et impossibles.

Vitfnou s'est incarné cinq cents fois , cela est fort étonnant ; mais enfin , cela n'est pas physiquement impossible ; car si *Vitfnou* a une ame , il peut avoir mis son ame dans cinq cents corps pour se réjouir. L'indien , à la vérité , n'a pas une foi bien vive ; il n'est pas intimement persuadé de ces métamorphoses ; mais enfin , il dira à son bonze : J'ai la foi ; vous voulez que *Vitfnou* ait passé par cinq cents incarnations , cela vous vaut cinq cents roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi , vous me dénoncerez , vous ruinerez mon commerce si je n'ai pas la foi. Eh bien , j'ai la foi , et voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'indien peut jurer à ce bonze qu'il croit , sans faire un faux serment ; car après tout il ne lui est pas démontré que *Vitfnou* n'est pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais si le bonze exige de lui qu'il croye une chose contradictoire , impossible , que deux et deux font cinq , que le même corps peut être en mille endroits différens , qu'être et n'être pas c'est précisément la même chose ; alors si l'indien dit qu'il a la foi , il a menti ; et s'il jure qu'il croit , il fait un parjure. Il dit donc au bonze : Mon révérend père , je ne peux vous affurer que je crois ces absurdités-là , quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils , répond le bonze , donnez vingt roupies , et DIEU vous fera la grâce de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous , répond l'indien , que DIEU opère sur moi ce qu'il ne peut opérer sur lui-même ? Il est impossible que DIEU fasse ou croye les contradictoires. Je veux bien vous dire , pour vous faire plaisir , que je crois ce qui est obscur ; mais je ne puis vous dire que je crois l'impossible. DIEU veut que nous soyons vertueux , et non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies , en voilà encore vingt , croyez à trente roupies ; soyez homme de bien si vous pouvez , et ne me rompez plus la tête.

Il n'en est pas ainsi des chrétiens ; la foi qu'ils ont pour des choses qu'ils n'entendent pas , est fondée sur ce qu'ils entendent ; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée ; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour savoir ce qu'il a dit , il faut consulter l'Eglise. L'Eglise a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST sont authentiques ; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous disent que qui n'écoute pas l'Eglise , doit être regardé comme un publicain ou comme un païen ; donc nous devons écouter l'Eglise pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux ; donc nous

devons lui soumettre notre raison , non par une crédulité enfantine ou aveugle , mais par une croyance docile , que la raison même autorise. Telle est la foi chrétienne , et surtout la foi romaine , qui est la foi par excellence. La foi luthérienne , calviniste , anglicane , est une méchante foi.

S E C T I O N I I.

LA foi divine , sur laquelle on a tant écrit , n'est évidemment qu'une incrédulité soumise ; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puisse croire ; et les objets de la foi ne sont point les objets de l'entendement. On ne peut croire que ce qui paraît vrai ; rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières , ou par l'intuition , le sentiment , *j'existe , je vois le soleil* ; ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude , *il y a une ville nommée Constantinople* ; ou par voie de démonstration , *les triangles ayant même base et même hauteur sont égaux*.

La foi n'étant rien de tout cela ne peut donc pas plus être une croyance , une persuasion , qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéantissement de la raison , un silence d'adoration devant des choses

incompréhensibles. Ainsi , en parlant philosophiquement , personne ne croit la Trinité , personne ne croit que le même corps puisse être en mille endroits à la fois ; et celui qui dit : Je crois ces mystères , s'il réfléchit sur sa pensée , verra , à n'en pouvoir douter , que ces mots veulent dire : Je respecte ces mystères ; je me soumetts à ceux qui me les annoncent ; car ils conviennent avec moi que ma raison ni la leur ne les croit pas ; or il est clair que quand ma raison n'est pas persuadée , je ne le suis pas. Ma raison et moi ne peuvent être deux êtres différens. Il est absolument contradictoire que le *moi* trouve vrai ce que l'entendement de *moi* trouve faux. La foi n'est donc qu'une incrédulité soumise.

Mais pourquoi cette soumission dans la révolte invincible de mon entendement ? on le fait assez , c'est parce qu'on a persuadé à mon entendement que les mystères de ma foi sont proposés par DIEU même. Alors tout ce que je puis faire , en qualité d'être raisonnable , c'est de me taire et d'adorer. C'est ce que les théologiens appellent foi externe , et cette foi externe n'est et ne peut être que le respect pour des choses incompréhensibles en vertu de la confiance qu'on a dans ceux qui les enseignent.

Si DIEU lui-même me disait : La pensée

est couleur d'olive, un nombre carré est amer; je n'entendrais certainement rien du tout à ces paroles; je ne pourrais les adopter, ni comme vraies, ni comme fausses. Mais je les répéterai s'il me l'ordonne, je les ferai répéter au péril de ma vie. Voilà la foi; ce n'est que l'obéissance.

Pour fonder cette obéissance, il ne s'agit donc que d'examiner les livres qui la demandent; notre entendement doit donc examiner les livres de l'ancien et du nouveau Testament comme il discute *Plutarque* et *Tite-Live*; et s'il voit dans ces livres des preuves incontestables, des preuves au-dessus de toute exception, sensibles à toutes fortes d'esprits, et reçues de toute la terre, que DIEU lui-même est l'auteur de ces ouvrages, alors il doit captiver son entendement sous le joug de la foi.

S E C T I O N I I I .

Nous avons long-temps balancé si nous imprimerions cet article Foi, que nous avons trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de S^t Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec S^t Pierre, nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau, sans scrupule.

UN jour le prince *Pic* de la *Mirandole* rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtisane *Emilia*, pendant que *Lucrece*, fille du saint père, était en couche, et qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrece*, *Alfonse* d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils ? je crois que c'est votre gendre, répondit *Pic*. Eh ! comment peux-tu croire cette sottise ? Je la crois par la foi. Mais ne fais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans ? La foi consiste, repartit *Pic*, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles ; et de plus l'honneur de votre maison exige que le fils de *Lucrece*

ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de *Balaam* parla aussi fort éloquemment, et que les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes ? *Pic* enfila tout de suite une kyrielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba sur son sofa à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi, et que je ne le ferai point par mes œuvres. Ah ! saint père, dit *Pic*, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela est bon pour les pauvres profanes comme nous ; mais vous qui êtes vice-dieu, vous pouvez croire et faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; et sans doute *S^t Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais besoin d'une puissante protection si n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, et si je m'étais servi du flyet et de la cantarella aussi souvent que votre sainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons sérieusement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on est persuadé de choses dont en effet on ne peut être persuadé ?

Quel plaisir cela peut-il faire à DIEU ? Entre nous , dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire , c'est mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand signe de croix. Eh ! Dieu paternel , s'écria-t-il , que votre sainteté me pardonne , vous n'êtes pas chrétien. Non , sur ma foi , dit le pape. Je m'en doutais , dit *Pic* de la Mirandole.

F O L I E.

QU'EST-CE que la folie ? c'est d'avoir des pensées incohérentes et la conduite de même. Le plus sage des hommes veut-il connaître la folie ? qu'il réfléchisse sur la marche de ses idées pendant ses rêves. S'il a une digestion laborieuse dans la nuit , mille idées incohérentes l'agitent ; il semble que la nature nous punisse d'avoir pris trop d'alimens , ou d'en avoir fait un mauvais choix , en nous donnant des pensées ; car on ne pense guère en dormant que dans une mauvaise digestion. Les rêves inquiets sont réellement une folie passagère.

La folie pendant la veille est de même une maladie qui empêche un homme nécessairement de penser et d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer son bien , on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la

fociété , on l'en exclut ; s'il est dangereux , on l'enferme ; s'il est furieux , on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains , par la saignée , par le régime.

Cet homme n'est point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille , et souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immortelle, logée dans son cerveau , recevant par les sens toutes les idées très-nettes et très-distinctes , n'en porte cependant jamais un jugement sain. Elle voit les objets comme l'ame d'*Aristote* et de *Platon* , de *Locke* et de *Newton* , les voyait ; elle entend les mêmes sons , elle a le même sens du toucher ; comment donc , recevant les perceptions que les plus sages éprouvent , en fait-elle un assemblage extravagant sans pouvoir s'en dispenser ?

Si cette substance simple et éternelle a pour ses actions les mêmes instrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus sages , elle doit raisonner comme elles. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge , et les sages du bleu ; si quand les sages entendent de la musique , mon fou entend le braiment d'un âne ; si quand ils sont au sermon , mon fou croit être à la comédie ; si quand ils entendent oui , il entend non ; alors son ame doit penser au rebours

des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils , ne peut en faire d'usage. Elle est pure , dit-on , elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires : quelque chose qui se passe dans son corps , rien ne peut changer son essence ; cependant on la mène dans son étui aux petites-maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser , donnée de DIEU à l'homme , est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau pâtit , comme le goutteux est un malade qui souffre aux pieds et aux mains ; il pensait par le cerveau , comme il marchait avec les pieds , sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher , ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin , après mille raisonnemens , il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple et immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou : Mon ami , quoique tu ayes perdu le sens commun , ton ame est aussi spirituelle , aussi pure , aussi immortelle que la nôtre ; mais notre ame

est bien logée , et la tienne l'est mal ; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle ; l'air lui manque , elle étouffe. Le fou , dans ses bons momens , leur répondrait : Mes amis , vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question. Mes fenêtres sont aussi-bien ouvertes que les vôtres , puisque je vois les mêmes objets , et que j'entends les mêmes paroles ; il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens , ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vicié , une qualité dépravée. En un mot , ou mon ame est folle par elle-même , ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère , DIEU a créé peut-être des ames folles , comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera : Si je croyais ce que vous me dites , je serais encore plus fou que je ne le suis. De grâce , vous qui en savez tant , dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de sens , ils lui répondront : Je n'en fais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières et suivies. Ils se croiront sages , et ils seront aussi fous que lui.

Si le fou a un bon moment , il leur dira : Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la

cause de mon mal , ni le guérir , tremblez de devenir entièrement semblables à moi , et même de me surpasser. Vous n'êtes pas de meilleure maison que le roi de France *Charles VI* , le roi d'Angleterre *Henri VI* et l'empereur *Venceslas* , qui perdirent la faculté de raisonner dans le même siècle. Vous n'avez pas plus d'esprit que *Blaise Pascal* , *Jacques Abbadie* et *Jonathan Swift* , qui sont tous trois morts fous. Du moins , le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aie vous y retenir une place ?

N. B. Je suis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait prescrit le sang d'ânon pour la folie , et encore plus fâché que le Manuel des dames dise qu'on guérit la folie en prenant la gale. Voilà de plaisantes recettes ; elles paraissent inventées par les malades.

F O N T E.

IL n'y a point d'ancienne fable , de vieille absurdité que quelque imbécille ne renouvelle , et même avec une hauteur de maître , pour peu que ces rêveries antiques aient été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie par le roi

Actifan à perdre le nez et les oreilles , s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil , et de là pénétra jusqu'au désert de Sable , dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*.

Lycophon , et après lui *Théopompe* , raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère , n'ayant ni sandales , ni habits , ni meubles , ni pain , s'avisèrent d'élever une statue d'or à un dieu d'Égypte. Cette statue fut commandée le soir et faite pendant la nuit. Un membre de l'université , qui est fort attaché à *Lycophon* et aux voleurs éthiopiens , prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une statue d'or en une nuit , de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu , et de la faire avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens qui n'avaient point de chausses avaient-ils trouvé tant d'or ? — Comment , Monsieur , dit le savant , oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique , et que les pendans d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cents mille livres au cours de ce jour ?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue ; *M. le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV*.

Oh ! notre *Jupiter-Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous en chez un

potier d'étain, ne vous fera-t-il pas six affiettes en un seul jour ?

Monfieur, une ftatue de *Jupiter* eft plus difficile à faire que des affiettes d'étain ; et je doute même beaucoup que vos voleurs euflent de quoi fondre auffi vite des affiettes, quelque habiles larrons qu'ils aient été. Il n'eft pas vraifemblable qu'ils euflent avec eux l'attirail néceflaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je respecte fort *Lycophon* ; mais ce profond grec et fes commentateurs encore plus creux que lui connaiffent fi peu les arts, ils font fi favans dans tout ce qui eft inutile, fi ignorans dans tout ce qui concerne les befoins de la vie, les chofes d'ufage, les profeflions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occafion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophon*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la *Somme de S^t Thomas*.

1°. On fait un modèle en terre graffe.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajufant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de de plâtre de deffus le modèle de terre.

4°. On rajufte le moule de plâtre encore par parties,

parties , et on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une espèce de modèle , on jette dedans de la cire fondue , reçue aussi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand soin que cette cire soit partout de l'épaisseur qu'on veut donner au métal dont la statue sera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *fosse* , laquelle doit être à peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poser ce moule dans ce creux sur une grille de fer , élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds , et établir cette grille sur un massif.

9°. Affujettir fortement sur cette grille des barres de fer droites ou penchées , selon que la figure l'exige , lesquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ six lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal , de sorte que tout le vide soit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre et de briques pilés tout le vide qui est entre les barres et la cire de la figure , comme aussi le vide qui est entre cette grille et le massif de la brique qui la soutient ; et c'est ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela est bien refroidi , l'artiste enlève le moule de plâtre qui couvre la cire , laquelle cire restée , est réparée à la main , et devient alors le modèle de la figure ; et ce modèle est soutenu par l'armature de fer et par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations sont achevées , on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire , dont les uns s'appellent des *jets* , et les autres des *évents*. Ces jets et ces événements descendent plus bas d'un pied que la figure , et s'élèvent aussi plus qu'elle , de manière que les événements sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entrecoupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fournisseurs* , placés en diagonale de bas en haut entre les jets et le modèle , auquel ils sont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle , sur les événements et sur les jets quarante à cinquante couches d'une eau grasse , qui est sortie de la composition d'une terre rouge , et de fiente de cheval macérée pendant une année entière ; et ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle , les événements et les jets ainsi disposés , on entoure le tout d'une enveloppe composée de cette terre , de sable rouge , de

bouvre et de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau grasse. Cet enduit forme une pâte molle , mais solide et résistante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique , et entre le modèle et le mur , on laisse en bas l'espace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier est garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on pose de petites bûches de bois que l'on allume , ce qui forme un feu tout autour du moule , et qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau grasse , et de la pâte dont nous avons parlé numéros 14 et 15 ; alors la cire étant fondue , il reste les tuyaux de cette pâte solide , dont les uns sont les jets et les autres les événements et les fournisseurs. C'est par les jets et les fournisseurs que le métal fondu entrera , et c'est par les événements que l'air sortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces dispositions , on fait fondre sur le bord de la fosse le métal dont on doit former la statue. Si c'est du bronze , on se sert du fourneau de briques doubles ; si c'est de l'or , on se sert de plusieurs creusets ; lorsque la matière est liquéfiée par l'action du feu , on la laisse couler par un canal dans la fosse

préparée. Si malheureusement elle rencontre des bulles d'air ou de l'humidité, tout est détruit avec fracas; et il faut recommencer plusieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu, qui est descendu au creux de la fosse, remonte par les jets et par les fournisseurs, entre dans le moule et en remplit les creux. Ces jets, ces fournisseurs et les évents ne sont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau grasse et de cette pâte dont on les a long-temps enduits avec beaucoup d'art et de patience, et c'est par ces branches que le métal liquéfié et ardent vient se loger dans la statue.

20°. Quand le métal est bien refroidi, on retire le tout. Ce n'est qu'une masse assez informe dont il faut enlever toutes les aspérités, et qu'on répare avec divers instrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que messieurs les encyclopédistes, et surtout M. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourrais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniser tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en est ainsi dans tous les arts, depuis le bonnetier jusqu'au diamantaire. Jamais personne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à

brillanter des diamans , ni à faire des tapifferies de haute-lisse. Les arts et métiers ne s'apprennent que par l'exemple et le travail.

Ayant eu le dessein de faire élever une petite statue équestre du roi en bronze , dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume , je demandai , il n'y a pas long-temps , au *Phidias* de la France , à *M. Pigal* , combien il faudrait de temps pour faire seulement le cheval de trois pieds de haut ; il me répondit par écrit : *Je demande six mois au moins*. J'ai sa déclaration datée du 3 juin 1770.

M. Guenée , ancien professeur du collège du Plessis , qui en fait sans doute plus que *M. Pigal* sur l'art de jeter des figures en fonte , a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé , *Lettres de quelques juifs portugais et allemands , avec des réflexions critiques , et un petit commentaire extrait d'un plus grand*. A Paris , chez *Laurent Prault* , 1769 , avec approbation et privilège du roi.

Ces lettres ont été écrites sous le nom de messieurs les juifs *Joseph Ben Jonathan* , *Aaron Mathataï* et *David Winker*.

Ce professeur , secrétaire des trois juifs , dit dans sa lettre seconde : „ Entrez seulement , „ Monsieur , chez le premier fondeur ; je vous „ répons que si vous lui fournissez les matières „ dont il pourrait avoir besoin , que vous le

„ preffiez et que vous le payiez bien , il vous
 „ fera un pareil ouvrage en moins d'une
 „ semaine. Nous n'avons pas cherché long-
 „ temps , et nous en avons trouvé deux qui
 „ ne demandaient que trois jours. Il y a déjà
 „ loin de trois jours à trois mois , et nous
 „ ne doutons point que si vous cherchez bien,
 „ vous pourrez en trouver qui le feront encore
 „ plus promptement „.

M. le professeur secrétaire des juifs n'a con-
 sulté apparemment que des fondeurs d'affiettes
 d'étain , ou d'autres petits ouvrages qui se
 jettent en fable. S'il s'était adressé à M. *Pigal*
 ou à M. *le Moine* , il aurait un peu changé
 d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts ,
 que ce monsieur prétend que de réduire l'or
 en poudre , en le brûlant pour le rendre potable
 et le faire avaler à toute une nation , est la
 chose du monde la plus aisée et la plus ordi-
 naire en chimie. Voici comme il s'exprime :

„ Cette possibilité de rendre l'or potable a été
 „ répétée cent fois depuis *Stahl* et *Sénac* , dans
 „ les ouvrages et dans les leçons de vos plus
 „ célèbres chimistes , d'un *Baron* , d'un *Mac-*
 „ *quer* , &c. ; tous sont d'accord sur ce point.
 „ Nous n'avons actuellement sous les yeux
 „ que la nouvelle édition de la *Chimie de le*
 „ *Fèvre*. Il l'enseigne comme tous les autres ;

» et il ajoute que rien n'est plus certain , et
» qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moindre
» doute.

» Qu'en pensez-vous , Monsieur ? le témoi-
» gnage de ces habiles gens ne vaut-il pas bien
» celui de vos critiques ? Et de quoi s'avisent
» aussi ces incirconcis ? ils ne savent pas de
» chimie , et ils se mêlent d'en parler ; ils
» auraient pu s'épargner ce ridicule.

» Mais vous , Monsieur , quand vous transf-
» criviez cette futile objection , ignoriez-vous
» que le dernier chimiste serait en état de la
» réfuter ? La chimie n'est pas votre fort , on
» le voit bien : aussi la bile de *Rouelle* s'échauffe ,
» ses yeux s'allument , et son dépit éclate , lors-
» qu'il lit par hasard ce que vous en dites en
» quelques endroits de vos ouvrages. Faites
» des vers , Monsieur , et laissez-là l'art des
» *Pott* et des *Margraff*.

» Voilà donc la principale objection de vos
» écrivains , celle qu'ils avançaient avec le
» plus de confiance , pleinement détruite ».

Je ne fais si M. le secrétaire de la synagogue se connaît en vers , mais assurément il ne se connaît pas en or. J'ignore si M. *Rouelle* se met en colère quand on n'est pas de son opinion , mais je ne me mettrai pas en colère contre M. le secrétaire ; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire , dont je ferai toujours profession ,

que je ne le prierai jamais de me servir de secrétaire , attendu qu'il fait parler ses maîtres , MM. *Joseph* , *Mathataï* et *David Winker* , en francs ignorans. (*)

Il s'agissait de savoir si on peut , sans miracle , fondre une figure d'or dans une seule nuit , et réduire cette figure en poudre le lendemain , en la jetant dans le feu. Or , monsieur le secrétaire , il faut que vous sachiez , vous et maître *Aliboron* votre digne panégyriste , qu'il est impossible de pulvériser l'or en le jetant au feu ; l'extrême violence du feu le liquéfie , mais ne le calcine point.

C'est de quoi il est question , monsieur le secrétaire ; j'ai souvent réduit de l'or en pâte avec du mercure , je l'ai dissous avec de l'eau régale , mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que M. *Rouelle* calcine de l'or au feu , on s'est moqué de vous ; ou bien on vous a dit une sottise que vous ne deviez pas répéter , non plus que toutes celles que vous transcrivez sur l'or potable.

L'or potable est une charlatanerie ; c'est une friponnerie d'imposteur qui trompe le peuple : il y en a de plusieurs espèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles , ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur ; ou s'ils en mettent un peu , ils l'ont dissous

(*) Voyez l'article JUIF.

dans

dans de l'eau régale , et ils vous jurent que c'est de l'or potable sans acide : ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de son eau régale ; ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations sont très-dangereuses ; ce sont de véritables poisons , et ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà , Monsieur , ce que c'est que votre or potable , dont vous parlez un peu au hasard , ainsi que de tout le reste.

Cet article est un peu vif , mais il est vrai et utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuse de ces gens qui croient pouvoir parler de tous les arts parce qu'ils ont lu quelques lignes de S^t *Augustin*. (1)

(1) M. l'abbé G. . . a été trompé par ceux qu'il a consultés ; il faut très-peu de temps , à la vérité , pour jeter en fonte une petite statue dont le moule est préparé ; mais il en faut beaucoup pour former un moule. Or , on ne peut supposer que les Juifs aient eu la précaution d'apporter d'Egypte le moule où ils devaient couler le veau d'or.

Le célèbre chimiste *Stahl* , après avoir montré que le foie de soufre peut dissoudre l'or , ajoute qu'en supposant qu'il y eût des fontaines sulfureuses dans le désert , on pourrait expliquer par là l'opération attribuée à *Moïse*. C'est une plaisanterie un peu leste qu'on peut pardonner à un physicien , mais qu'un théologien aussi grave que M. l'abbé G. . . ne devait pas se permettre de répéter.

FORCE PHYSIQUE.

QU'EST-CE que force ? où réside-t-elle ? d'où vient-elle ? périt-elle , subsiste-t-elle toujours la même ?

On s'est complu à nommer *force* cette pesanteur qu'exerce un corps sur un autre. Voilà une boule de deux cents livres ; elle est sur ce plancher ; elle le presse , dit-on , avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cela *une force morte*. Or , ces mots de *force* et de *morte* ne sont-ils pas un peu contradictoires ? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant , oui et non ?

Cette boule pèse ; d'où vient cette pesanteur ? et cette pesanteur est-elle une force ? Si cette boule n'était arrêtée par rien , elle se rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhensible propriété ?

Elle est soutenue par mon plancher ; et vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie signifie *inactivité* , *impuissance*. Or , n'est-il pas singulier qu'on donne à l'impuissance le nom de *force* ?

Quelle est la force vive qui agit dans votre bras et dans votre jambe ? quelle en est la source ? comment peut-on supposer que cette force subsiste quand vous êtes mort ? va-t-elle

se loger ailleurs , comme un homme change de maison quand la sienne est détruite ?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de force dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il sa force à un corps qu'il rencontre ?

Ni la géométrie , ni la mécanique , ni la métaphysique , ne répondent à ces questions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps et du mouvement , il faudra remonter encore à un principe supérieur. Pourquoi y a-t-il quelque chose ?

Force mécanique.

ON présente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui sont en usage , pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre , pour élever des fardeaux sans peine , pour dessécher des marais en épargnant le temps et l'argent , pour remonter promptement des rivières sans chevaux , pour élever facilement beaucoup d'eau , et pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces feseurs de projets sont trompés eux-mêmes les premiers , comme *Lafs* le fut par son système.

Un bon mathématicien , pour prévenir ces continuel abus , a donné la règle suivante :

Il faut dans toute la machine considérer quatre quantités. 1°. La puissance du premier moteur , soit homme , soit cheval , soit l'eau , ou le vent , ou le feu.

2°. La vitesse de ce premier moteur , dans un temps donné.

3°. La pesanteur ou résistance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vitesse de cette matière en mouvement , dans le même temps donné.

De ces quatre quantités , le produit des deux premières est toujours égal à celui des deux dernières ; ces produits ne sont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues , on trouve toujours la quatrième.

Un machiniste , il y a quelques années , présenta à l'hôtel de ville de Paris le modèle en petit d'une pompe , par laquelle il assurait qu'il élèverait à cent trente pieds de hauteur cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèse cinq cents soixante livres , ce sont cinquante-six millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures , et six cents quarante-huit livres par chaque seconde.

Le chemin et la vitesse sont de cent trente pieds par seconde.

La quatrième quantité est le chemin , ou la vitesse du premier moteur.

Que ce moteur soit un cheval , il fait trois pieds par seconde tout au plus.

Multipliez ce poids de six cents quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation , auquel on doit le porter , vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cents quarante , lesquels divisés par la vitesse , qui est trois , vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une seconde.

La force des hommes n'est estimée que vingt-cinq livres , et celle des chevaux de cent soixante et quinze.

Or , comme il faut élever à chaque seconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts , il résulte de là que pour exécuter la machine proposée à l'hôtel de ville de Paris , on avait besoin de onze cents vingt-trois hommes ou de cent soixante chevaux , encore aurait-il fallu supposer que la machine fût sans frottement. Plus la machine est grande , plus les frottemens sont considérables , ils vont souvent à un tiers de la force mouvante ou environ ; ainsi il aurait fallu , suivant un calcul très-moderé , deux cents treize chevaux , ou quatorze cents quatre-vingt-dix-sept hommes.

Ce n'est pas tout : ni les hommes ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures sans manger et sans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé deux mille neuf cents quatre-vingt-quatorze hommes , ou quatre cents vingt-six chevaux.

Ce n'est pas tout encore : ces hommes et ces chevaux , en douze heures , doivent en prendre quatre pour manger et se reposer. Ajoutez donc un tiers ; il aurait fallu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de cinq cents soixante-huit chevaux , ou trois mille neuf cents quatre-vingt-douze hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte , quand il construisit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures , par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'Histoire ancienne de *Rollin* , remplie d'ailleurs d'une morale judicieuse , les paroles suivantes :

» *Archimède* se met en devoir de satisfaire la
 » juste et raisonnable curiosité de son parent
 » et de son ami *Hiéron*, roi de Syracuse. Il
 » choisit une des galères qui étaient dans le
 » port , la fait tirer à terre avec beaucoup de
 » travail et à force d'hommes , y fait mettre
 » sa charge ordinaire , et par-dessus sa charge

» autant d'hommes qu'elle en peut tenir.
 » Ensuite se mettant à quelque distance, assis
 » à son aise, sans travail, sans le moindre
 » effort, en remuant seulement de la main le
 » bout d'une machine à plusieurs cordes et
 » poulies qu'il avait préparée, il ramena la
 » galère à lui par terre aussi doucement et
 » aussi uniment que si elle n'avait fait que
 » fendre les flots. »

Que l'on considère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ses mâts, de ses rames et de son poids ordinaire, devait peser au moins quatre cents mille livres; qu'il fallait une force supérieure pour la tenir en équilibre et la faire mouvoir; que cette force devait être au moins de quatre cents vingt mille livres; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puissance employée pour soulever un pareil poids; que par conséquent la machine devait avoir environ six cents mille livres de force. Or on ne fait guère jouer une telle machine en un tour de main, *sans le moindre effort.*

C'est de *Plutarque* que l'estimable auteur de l'Histoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une chose absurde, tout ancien qu'il est, un moderne ne doit pas la répéter.

F O R C E .

CE mot a été transporté du simple au figuré. *Force* se dit de toutes les parties du corps qui sont en mouvement, en action; la force du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, et d'autres de trois onces; la force des viscères, des poumons, de la voix; à force de bras.

On dit par analogie faire force de voiles, de rames; rassembler ses forces; connaître, mesurer ses forces; aller, entreprendre au-delà de ses forces; le travail de l'Encyclopédie est au-dessus des forces de ceux qui se font déchainés contre ce livre. On a long-temps appelé *forces* de grands ciseaux, et c'est pourquoi dans les Etats de la ligue, on fit une estampe de l'ambassadeur d'Espagne, cherchant avec ses lunettes ses ciseaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inscription : *J'ai perdu mes forces.*

Le style familier admet encore, force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit, à force de travailler, il s'est épuisé; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a transporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en ce sens, est le courage de soutenir

l'adversité, et d'entreprendre des choses vertueuses et difficiles, *animi fortitudo*.

La force de l'esprit est la pénétration et la profondeur, *ingenii vis*. La nature la donne comme celle du corps : le travail modéré les augmente, et le travail outré les diminue.

La force d'un raisonnement consiste dans une exposition claire des preuves exposées dans leur jour, et une conclusion juste ; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonstration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force ; elle peut seulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus simple ou plus compliqué. La force du raisonnement a surtout lieu dans les questions problématiques. La force de l'éloquence n'est pas seulement une suite de raisonnemens justes et vigoureux, qui subsisteraient avec la sécheresse ; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainsi on a dit que les sermons de *Bourdaloue* avaient plus de force, ceux de *Massillon* plus de grâce. Des vers peuvent avoir de la force, et manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche :

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

L'Eternel est son nom ; le monde est son ouvrage.

Ces deux vers pleins de force et d'élégance font le meilleur modèle de la poésie.

La force, dans la peinture, est l'expression des muscles que des touches ressenties font paraître en action sous la chair qui les couvre. Il y a trop de force quand ces muscles sont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de *Constantin* dessinées par *Raphaël* et par *Jules Romain*, et dans celles d'*Alexandre* peintes par *le Brun*. La force outrée est dure dans la peinture, ampoulée dans la poésie.

Des philosophes ont prétendu que la force est une qualité inhérente à la matière; que chaque particule invisible, ou plutôt monade, est douée d'une force active: mais il est aussi difficile de démontrer cette assertion, qu'il le serait de prouver que la blancheur est une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La force de tout animal a reçu son plus haut degré quand l'animal a pris toute sa croissance. Elle décroît quand les muscles ne reçoivent plus une nourriture égale; et cette nourriture cesse d'être égale quand les esprits animaux n'impriment plus à ces muscles le mouvement accoutumé. Il est si probable que ces esprits animaux sont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à mesure qu'ils manquent de chaleur.

F O R N I C A T I O N .

LE dictionnaire de Trévoux dit que c'est un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées dans lesquelles se tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour signifier *le commerce des personnes libres*. Il n'est point d'usage dans la conversation, et n'est guère reçu aujourd'hui que dans le style marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les casuistes en faisaient un grand usage, et le distinguaient en plusieurs espèces.

On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités sont appelées *impuretés*, *souillures*. C'est par la même extension qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultère*.

FRANC OU FRANQ; FRANCE,
FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'ITALIE a toujours conservé son nom, malgré le prétendu établissement d'*Enée* qui aurait dû y laisser quelques traces de la langue, des caractères et des usages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloanthe* et tant d'autres, dans le canton de Rome alors presque désert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains, qui envahirent l'Italie tour à tour, lui laissèrent au moins son nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Visigoths, les Sarrasins ont été les maîtres de l'Espagne les uns après les autres; le nom d'*Espagne* est demeuré. La Germanie a toujours conservé le sien; elle a joint seulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois sont presque les seuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de *Walch* ou *Wuelch*; les Romains substituaient toujours un G au W, qui est barbare; de *Welche* ils firent *Galli*, *Gallia*. On distingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitannique, qui parlaient chacune un jargon différent. (*)

(*) Voyez LANGUE.

Qui étaient et d'où venaient ces Franqs, lesquels, en très-petit nombre et en très-peu de temps, s'emparèrent de toutes les Gaules, que *César* n'avait pu entièrement soumettre qu'en dix années? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Francs dont nous descendons*. Eh ! mon ami, qui vous a dit que vous descendez en droite ligne d'un franc? *Hildvic* ou *Clodvic*, que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus et mal armés, quand il subjuga environ huit ou dix millions de velches ou gaulois, tenus en servitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une seule maison en France qui puisse fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraisemblance qu'elle ait un franc pour son origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent, au nombre de sept ou huit mille tout au plus, se faire donner la Normandie en fief et la Bretagne en arrière-fief, laissèrent-ils des archives par lesquelles on puisse faire voir qu'ils sont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui?

Il y a bien long-temps que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens (a). *Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième siècle, dit :

(a) Liv. XII.

Selon plusieurs anciens écrivains , des troupes de troyens fugitifs s'établirent sur les bords du Rhin alors déserts. Passe encore pour Enée , il pouvait aisément chercher un asile au bout de la Méditerranée ; mais Francus , fils d'Hector , avait trop de chemin à faire pour aller vers Duffeldorp , Worms , Ditz , Aldved , Solm , Errenbeistein , &c.

Fredegair ne doute pas que les Franqs ne se fussent d'abord retirés en Macédoine , et qu'ils n'aient porté les armes sous Alexandre , après avoir combattu sous Priam. Le moine Otfrid en fait son compliment à l'empereur Louis le germanique.

Le géographe de Ravenne , moins fabuleux , assigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres , au-delà de l'Elbe , vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quelques restes de ces barbares Cimbres défaits par Marius ; et le savant Leibnitz est de cette opinion.

Ce qui est bien certain , c'est que du temps de Constantin il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils se rassemblaient sous des capitaines de bandits , sous des chefs que les historiens ont eu le ridicule d'appeler rois : Constantin les poursuivit lui-même dans leurs repaires , en fit pendre plusieurs , en livra

d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour son divertissement : deux de leurs prétendus rois , nommés *Ascaric* et *Ragaise* , périrent par ce supplice ; c'est sur quoi les panégyristes de *Constantin* s'extasiaient , et sur quoi il n'y avait pas tant à se récrier.

La prétendue loi salique , écrite , dit-on , par ces barbares , est une des plus absurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il ferait bien étrange que les Francs eussent écrit dans leurs marais un code considérable , et que les Français n'eussent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII*. Il vaudrait autant dire que les Algonquins et les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne sont jamais gouvernés par des lois authentiques , consignées dans les monumens publics , que quand ils ont été rassemblés dans des villes , qu'ils ont eu une police réglée , des archives et tout ce qui caractérise une nation civilisée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du temps de ce code , qui ne vivait que de rapine et de brigandage , qui n'avait pas une ville fermée , soyez très-sûrs que ce code est supposé , et qu'il a été fait dans des temps très-postérieurs. Tous les sophismes , toutes les suppositions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'esprit des sages.

Ce qu'il y a de plus ridicule , c'est qu'on

nous donne cette loi salique en latin , comme si des sauvages errans au-delà du Rhin avaient appris la langue latine. On la suppose d'abord rédigée par *Clovis* , et on le fait parler ainsi :

Lorsque la nation illustre des Francs était encore réputée barbare , les premiers de cette nation dictèrent la loi salique. On choisit parmi eux quatre des principaux , Visogast , Bodogast , Sologast et Vindogast , &c.

Il est bon d'observer que c'est ici la fable de la *Fontaine* :

Notre magot prit pour ce coup

Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms sont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Worms. Quelle que soit l'époque où les coutumes nommées *loi salique* aient été rédigées sur une ancienne tradition , il est bien certain que les Francs n'étaient pas de grands législateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq* ? Une preuve qu'on n'en fait rien du tout , c'est que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun , Alain , Goth , Velche , Picard ? Et qu'importe ?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes composées de francs ? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le franc avait fait des courses jusqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* et de

la

la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* et *Bazine* ne font pas assurément des noms allemands , et on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons germains élisaient leurs chefs ; et le canton des Franks avait sans doute élu *Clodvic* ou *Clovis* , quel que fût son père. Il fit son expédition dans les Gaules , comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'hérule *Odo* , surnommé *Acer* par les Romains , et connu parmi nous sous le nom d'*Odoacre* , n'ait eu que des hérules à sa suite , et que *Genferic* n'ait conduit en Afrique que des vandales ? Tous les misérables sans profession et sans talent qui n'ont rien à perdre , et qui espèrent gagner beaucoup , ne se joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la destruction ?

Dès que *Clovis* eut le moindre succès , ses troupes furent grossies sans doute de tous les belges qui voulurent avoir part au butin ; et cette armée ne s'en appela pas moins l'*armée des Franks*. L'expédition était très-aisée. Déjà les Visigoths avaient envahi un tiers des Gaules , et les Burgundiens un autre tiers. Le reste ne tint pas devant *Clovis*. Les Franks partagèrent les terres des vaincus , et les Velches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* signifia un *possesseur libre*, tandis que les autres étaient esclaves. De là vinrent les mots de *franchise* et d'*affranchir* : Je vous fais franq, je vous rends homme libre. De là *francalenus*, tenant librement; *franq alleu*, *franq dad*, *franq chamen*, et tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui composèrent si long-temps le malheureux patois dont on se servit en France.

De là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que long-temps après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous disons encore *vingt francs*, *vingt livres*, et cela ne signifie rien par soi-même; cela ne donne aucune idée ni du poids ni du titre de l'argent; ce n'est qu'une expression vague par laquelle les peuples ignorans ont presque toujours été trompés, ne sachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne se regardait pas comme un franq; il était né en Austrasie, et parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choisi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils faisaient tous gloire de la plus profonde ignorance, et ne connaissaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne*

regardait les Franks comme étrangers à lui, c'est l'article IV d'un de ses capitulaires sur les métairies : *Si les Franks, dit-il, commettent quelques délits dans nos possessions, qu'ils soient jugés suivant leurs lois.*

La race carlovingienne passa toujours pour allemande ; le pape *Adrien IV*, dans sa lettre aux archevêques de Maïence, de Cologne et de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Le roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape. . . . Tout ce que l'empereur possède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale et en occidentale, et l'orientale étant l'Austrasie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du temps des empereurs saxons, la cour de Constantinople les appelait toujours *prétendus empereurs franks*, comme il se voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand*, envoyé de Rome à Constantinople.

De la nation française.

LORSQUE les Franks s'établirent dans le pays des premiers Velches, que les Romains appelaient *Gallia*, la nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois subjugués par

César, des familles romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations, et enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule et la Germanie subsista, tous les peuples, depuis la source du Vésèr jusqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843, au congrès de Verdun, sous *Charles le chauve*, la Germanie et la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième siècle. Le fond de la nation est de familles gauloises, et les traces du caractère des anciens Gaulois ont toujours subsisté.

En effet, chaque peuple a son caractère comme chaque homme; et ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature et l'habitude ont mises entre les habitants d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit français résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guienne et ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes

provinces , et qui les distingue des Italiens et des Allemands. Le climat et le sol impriment évidemment aux hommes , comme aux animaux et aux plantes , des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement , de la religion , de l'éducation , s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère , et ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre , n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal ; mais le fonds de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore , quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens et les Grecs , sans avoir pu détruire le fonds du caractère et la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fonds du Français est tel aujourd'hui, que *César* a peint le Gaulois , prompt à se résoudre , ardent à combattre , impétueux dans l'attaque , se rebutant aisément. *César* , *Agathias* et d'autres disent que de tous les barbares , le Gaulois était le plus poli. Il est encore , dans le temps le plus civilisé , le modèle de la politesse de ses voisins , quoiqu'il montre de temps en temps des restes de sa légèreté , de sa pétulance et de sa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent

toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois et de Tours ne sont pas , dit le *Tasse*,

. . . . *Gente robusta , e faticosa.*

La terra molle , e lieta , e dilettofa

Simili a se gli abitatoi' , produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien* , le premier des princes et des hommes après *Marc-Aurèle* , donne aux Parisiens de son temps ? *J'aime ce peuple* , dit-il dans son *Misopogon* , *parce qu'il est sérieux et sévère comme moi*. Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense , devenue le centre des plaisirs , devait régner dans une ville alors petite , dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela , malgré le climat.

L'affluence du peuple , l'opulence , l'oïveté , qui ne peut s'occuper que des plaisirs et des arts , et non du gouvernement , ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du temps du roi *Jean* , de *Charles VI* , de *Charles IX* , de *Henri III* , et de *Henri IV*

même , à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'est que les orages du gouvernement et ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction et du fanatisme , et que cette même vivacité , qui subsistera toujours , n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs , comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fonds du caractère , qu'il tient du climat , est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si long-temps , ce n'est pas qu'il ait un autre esprit , puisqu'il n'a point d'autres organes ; mais c'est qu'il a eu plus de secours ; et ces secours , il ne se les est pas donnés lui-même , comme les Grecs et les Florentins , chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir : le Français les a reçus d'ailleurs ; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères ; et ayant tout adopté chez lui , il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord : tout se réglait dans les assemblées générales de la nation : les rois étaient les chefs de ces assemblées ; et ce fut presque la seule administration des Français dans les deux premières races , jusqu'à *Charles le simple*.

Lorsque la monarchie fut démembrée , dans la décadence de la race carlovingienne; lorsque le royaume d'Arles s'éleva , et que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne , le nom de Français fut plus restreint ; sous *Hugues Capet* , *Robert* , *Henri* et *Philippe* , on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs , comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces , introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un breton , un flamand , ont aujourd'hui quelque conformité , malgré la différence de leur caractère , qu'ils tiennent du sol et du climat ; mais alors ils n'avaient entre eux presque rien de semblable.

Ce n'est guère que depuis *François I* que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs et dans les usages. La cour ne commença que dans ce temps à servir de modèle aux provinces réunies ; mais , en général , l'impétuosité dans la guerre et le peu de discipline furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie et la politesse commencèrent à distinguer les Français sous *François I*. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II*. Cependant , au milieu de ces horreurs ,

Horreurs, il y avait toujours à la cour une politesse que les Allemands et les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de *Shakespeare* dit qu'à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par *César* et par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si long-temps démembré, et si souvent près de succomber, s'est réuni et soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse et la patience, mais surtout par la division de l'Allemagne et de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance et par l'habileté de *Louis XI*; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser et profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse française est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très-sages.

Encore aujourd'hui la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme du temps de l'empereur *Julien*. Si les premiers succès en Italie, du temps de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgrâces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était composée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge; et il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins, et eurent à peu-près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance et des piques. La bataille d'Ivry commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli; et sous *Louis XIV* les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques et des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, et le reprirent sous *François I*; et on ne commença à se raser entièrement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours; et les Français, au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits d'étrangers.

F R A N Ç O I S.

S E C T I O N P R E M I E R E.

ON prononce aujourd'hui *français*, et quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *François* qui signifie une *nation*, de *François* qui est un nom propre, comme *S^t François*, ou *François I.*

Toutes les nations adoucissent à la longue la prononciation des mots qui sont le plus en usage; c'est ce que les Grecs appelaient *euphonie*. On prononçait la diphthongue *oi* rudement, au commencement du seizième siècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les esprits: de là vient qu'on ne dit plus *François* par un *o*, mais *Français*; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, et non pas il *aimoit*, il *croyoit*, &c.

La langue française ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième siècle; elle naquit des ruines du latin et du celte, mêlée de quelques mots tudesques. Ce langage était d'abord le *romanum rusticum*, le romain rustique; et la langue tudesque fut la langue de la cour, jusqu'au temps de *Charles le chauve*; le tudesque demeura la seule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 433. Le romain rustique, la langue romance prévalut dans la

France occidentale ; le peuple du pays de Vaud, du Valais , de la vallée d'Engadine et de quelques autres cantons , conserve encore aujourd'hui des vestiges manifestes de cet idiome.

A la fin du dixième siècle , le *français* se forma ; on écrivit en *français* au commencement du onzième ; mais ce *français* tenait encore plus du romain rustique que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit au dixième siècle en romain rustique , n'est pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes , latines et allemandes. Les mots qui signifient les parties du corps humain , ou des choses d'un usage journalier , et qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand , sont de l'ancien gaulois ou celte , comme *tête* , *jambe* , *fabre* , *pointe* , *aller* , *parler* , *écouter* , *regarder* , *aboyer* , *crier* , *coutume* , *ensemble* , et plusieurs autres de cette espèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands : *Marche* , *halte* , *maréchal* , *bivouac* , *reitre* , *lanfquenet*. Presque tout le reste est latin ; et les mots latins furent tous abrégés , selon l'usage et le génie des nations du Nord : ainsi de *palatium* , palais ; de *lupus* , loup ; d' *Auguste* , août ; de *Junius* , juin ; d' *unctus* , oint ; de *purpura* , pourpre ; de *pretium* , prix , &c. A peine restait-il quelques vestiges de la langue

grecque , qu'on avait si long-temps parlée à Marseille.

On commença au douzième siècle à introduire dans la langue quelques termes de la philosophie d'*Aristote* ; et vers le seizième siècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes: de là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *asthmatique*, *iliaque*, *empyème*, et tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, et que depuis *Charles VIII* elle tirât beaucoup de secours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une consistance régulière. *François I* abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter en latin ; usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics ; usage pernicieux aux citoyens, dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français* ; mais la langue n'était ni noble ni régulière. La syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très-féconde en expressions burlesques et naïves, et très-stérile en termes nobles et harmonieux : de là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poésie comique, pour

un d'un usage plus relevé; et c'est encore une raison pour laquelle *Marot* ne réussit jamais dans le style sérieux, et qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le français acquit de la vigueur sous la plume de *Montagne*; mais il n'eut point encore d'élévation et d'harmonie. *Ronsard* gâta la langue en transportant dans la poésie française les composés grecs dont se servaient les philosophes et les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronsard*. La langue devint plus noble et plus harmonieuse par l'établissement de l'académie française, et acquit enfin, dans le siècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté et l'ordre; car chaque langue a son génie, et ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le français n'ayant point de déclinaisons, et étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inversions grecques et latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière, *Plancus a pris soin des affaires de César*; voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles: exprimez cette phrase en latin: *Res Cæsaris*

Plancus diligenter curavit ; on peut arranger ces mots de cent vingt manières, sans faire tort au sens et sans gêner la langue. Les verbes auxiliaires, qui alongent et qui énervent les phrases dans les langues modernes, rendent encore la langue française peu propre pour le style lapidaire. Les verbes auxiliaires, les pronoms, les articles, son manque de participes déclinaibles, et enfin sa marche uniforme, nuisent au grand enthousiasme de la poésie : elle a moins de ressources en ce genre que l'italien et l'anglais : mais cette gêne et cet esclavage même la rendent plus propre à la tragédie et à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées et de construire ses phrases, répand dans cette langue une douceur et une facilité qui plaît à tous les peuples ; et le génie de la nation, se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté et la douceur de la société n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicatesse d'expression et une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse ; mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes ont cru que la langue française s'était appauvrie depuis le temps d'*Amiot* et de *Montagne* : en effet , on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables ; mais ce sont , pour la plupart , des termes familiers auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles et énergiques ; et sans parler ici de l'éloquence des choses , elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de *Louis XIV* , comme on l'a dit , que cette éloquence a eu son plus grand éclat , et que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps et le caprice lui préparent , les bons auteurs du dix-septième et du dix-huitième siècle serviront toujours de modèles.

On ne devait pas attendre que le Français dût se distinguer dans la philosophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant plus de douze cents ans ; et des maîtres d'erreurs , payés pour abrutir la nature humaine , épaissirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre , et peut-être que dans toutes les villes ensemble , excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin , le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie ; peut-être

supérieur à tous les autres peuples , depuis quatre-vingts ans , dans la littérature ; et le premier , sans doute , pour les douceurs de la société , pour cette politesse si aisée , si naturelle , qu'on appelle improprement *urbanité*.

SECTION II.

Langue française.

IL ne nous reste aucun monument de la langue des anciens Velches , qui faisaient , dit-on , une partie des peuples celtes , ou keltes , espèce de sauvages dont on ne connaît que le nom , et qu'on a voulu en vain illustrer par des fables. Tout ce que l'on fait , c'est que les peuples que les Romains appelaient *Galli* , dont nous avons pris le nom de Gaulois , s'appelaient *Velches* ; c'est le nom qu'on donne encore aux Français dans la basse Allemagne , comme on appelait cette Allemagne *Teutch*.

La province de Galles , dont les peuples font une colonie de gaulois , n'a d'autre nom que celui de *Velch*.

Un reste de l'ancien patois s'est encore conservé chez quelques rustres dans cette province de Galles , dans la basse Bretagne , dans quelques villages de France.

Quoique notre langue soit une corruption

de la latine , mêlée de quelques expressions grecques , italiennes , espagnoles , cependant nous avons retenu plusieurs mots dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui sont encore d'usage , et que le temps n'a presque point altérés.

A.

Abattre , acheter , achever , affoller , aller , alleu , franc-alleu.

B.

Bagage , bagarre , bague , bailler , balayer , ballot , ban , arrière-ban , banc , bannal , barre , barreau , barrière , bataille , bateau , battre , bec , bègue , béguin , becquée , becqueter , berge , berne , bivouac , blé , blêche , bleffer , bloc , blocaille , blond , bois , botte , bouche , boucher , bouchon , boucle , brigand , brin , brise de vent , broche , brouiller , brouffailles , bru , mal rendu par *belle-fille*.

C.

Cabas , caille , calme , calotte , chance , chat , claque , cliquetis , clou , coi , coiffe , coq , couard , couette , cracher , craquer , cric , croc , croquer.

D.

Da (cheval) , nom qui s'est conservé parmi les enfans , dada ; d'abord , dague , danse , devis , devise , deviser , digue , dogue , drap , drogue , drôle.

E.

Echallas, effroi, embarras, épave, est, ainsi que ouest, nord et sud.

F.

Fiffre, flairer, flèche, fou, fracas, frapper, fraïque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galant, galle, garant, garder, garre, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouffe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, hardes, harnois, harrasser, hasard, havre, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorsque, lot, lourd.

M.

Magasin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, matin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, moufle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Osche ou hoche, petite entaille que les boulangers font encore à de petites baguettes

pour marquer le nombre des pains qu'ils fournissent, ancienne manière de tout compter chez les Velches. C'est ce qu'on appelle encore *taille*. Ouf, oui.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radoter, rançon, rat, ratifler, regarder, renifler, requinquer, rêver, rincer, risque, roffe, ruer.

S.

Saisir, saison, salaire, falle, favate, foin, fot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu ? comme si les Velches avaient autrefois étudié à Jérusalem. Soupe.

T.

Talus, tanné (couleur), tantôt, tape, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs et nous étions voisins autrefois; tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouffe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vassal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-dessus , et de tous ceux qu'on y peut joindre , il en est qui probablement ne sont pas de l'ancienne langue gauloise , mais de la teutone. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié , c'est beaucoup.

Mais quand nous aurons bien constaté leur généalogie , quel fruit en pourrions-nous tirer ? Il n'est pas question de savoir ce que notre langue fut , mais ce qu'elle est. Il importe peu de connaître quelques restes de ces ruines barbares , quelques mots d'un jargon qui ressemblait , dit l'empereur *Julien* , au hurlement des bêtes. Songeons à conserver dans sa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand siècle de *Louis XIV.*

Ne commence-t-on pas à la corrompre ? N'est-ce pas corrompre une langue , que de donner aux termes employés par les bons auteurs une signification nouvelle ? Qu'arriverait-il si vous changiez ainsi le sens de tous les mots ? On ne vous entendrait , ni vous , ni les bons écrivains du grand siècle.

Il est , sans doute , très-indifférent en soi qu'une syllabe signifie une chose ou une autre. J'avouerai même que si on assemblait une société d'hommes qui eussent l'esprit et l'oreille justes , et s'il s'agissait de réformer la langue , qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie , on adoucirait la rudesse de plusieurs expressions ;

on donnerait de l'embonpoint à la fécheresse de quelques autres , et de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne* , plusieurs mots terminés durement , auraient pu être adoucis. *Epieu* , *lieu* , *dieu* , *moyeu* , *feu* , *bleu* , *peuple* , *nuque* , *plaque* , *porche* , auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU , de *populos* à *peuples* , de *locus* à *lieu* !

Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains nos vainqueurs , nous la corrompîmes. D'*Augustus* nous fîmes *aouft* , *août* ; de *pavo* *paon* , de *Cadomum* *Caën* , de *Junius* *juin* , d'*unctus* *oint* , de *purpura* *pourpre* , de *pretium* *prix*. C'est une propriété des barbares d'abrèger tous les mots. Ainsi les Allemands et les Anglais firent d'*ecclesia* *kirk* , *church* , de *foras* *furth* , de *condemnare* *damn*. Tous les nombres romains devinrent des monosyllabes dans presque tous les patois de l'Europe. Et notre mot *vingt* , pour *viginti* , n'atteste-t-il pas encore la vieille rusticité de nos pères ? La plupart des lettres que nous avons retranchées , et que nous prononçons durement , sont nos anciens habits de sauvages : chaque peuple en a des magafins.

Le plus insupportable reste de la barbarie velche et gauloise est dans nos terminaisons , en *oin* ; *coin* , *foin* , *oint* , *grouin* , *foin* , *point* ,

loin , marfouin , tintouin , pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes pour faire pardonner ces sons , qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante espèce des animaux.

Mais enfin , chaque langue a des mots désagréables , que les hommes éloquens savent placer heureusement , et dont ils ornent la rusticité. C'est un très-grand art ; c'est celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'usage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'est rien de choquant dans la prononciation d'*oin* , quand ces terminaisons sont accompagnées de syllabes sonores. Au contraire , il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phrases : *Les tendres soins que j'ai pris de votre enfance. Je suis loin d'être insensible à tant de vertus et de charmes.*

Mais il faut se garder de dire , comme dans la tragédie de Nicomède :

Non ; mais il m'a surtout laissé ferme en ce point ,
D'estimer beaucoup Rome , et ne la craindre point.

Le sens est beau. Il fallait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Personne n'est révolté de ces vers dans l'Andromaque :

On le verrait encor nous partager ses soins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.

Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire.
 Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
 A toute ma famille, &c.

Voyez comme les derniers vers soutiennent les premiers, comme ils répandent sur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue française un trop grand nombre de mots simples, auxquels manque le composé, et de termes composés qui n'ont point le simple primitif. Nous avons des *architaves* et point de *traves* ; un homme est *implacable*, et n'est point *placable* ; il y a des gens *inaimables* ; et cependant *inaimable* ne s'est pas encore dit.

C'est par la même bizarrerie que le mot de *garçon* est très-usité, et que celui de *garce* est devenu une injure grossière. *Vénus* est un mot charmant, *vénerien* donne une idée affreuse.

Le latin eut quelques singularités pareilles. Les Latins disaient *possibile*, et ne disaient pas *impossible*. Ils avaient le verbe *providere* et non le substantif *providentia* ; Cicéron fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me semble que, lorsqu'on a eu dans un siècle un nombre suffisant de bons écrivains, devenus classiques, il n'est plus guère permis d'employer d'autres expressions que les leurs, et qu'il faut leur donner le même sens, ou bien

dans

dans peu de temps le siècle présent n'entendrait plus le siècle passé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du siècle de *Louis XIV*, que *Rigault* ait peint les portraits *au parfait*, que *Benserade* ait *persifflé* la cour, que le surintendant *Fouquet* ait eu un *goût décidé* pour les beaux arts, &c.

Le ministère prenait alors des engagements et non pas des *erremens*. On tenait, on remplissait, on accomplissait ses promesses; on ne les *réalisait* pas. On citait les anciens, on ne *fesait pas des citations*. Les choses avaient du rapport les unes aux autres, des ressemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conséquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Périsson*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'est qu'*avoir trait*, ils n'auraient su que répondre. On recueillait les moissons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, sévère, rigoureux, minutieux même; à présent on s'avise d'être *strict*. Un avis était semblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé sur les mêmes raisons; deux personnes étaient du même sentiment, avaient la même opinion, &c. cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux, que les états ont eu

un avis *parallèle* à celui du parlement ; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris , comme si *parallèle* pouvait signifier conforme ; comme si deux choses *parallèles* ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon siècle n'usa du mot de *fixer* , que pour signifier arrêter , rendre stable , invariable.

Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale ,
 Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.

 C'est à ce jour heureux qu'il fixa son retour.

 Egayer la chagrine , et fixer la volage.

Quelques gascons hasardèrent de dire : *J'ai fixé cette dame* , pour je l'ai regardée fixement ; j'ai fixé mes yeux sur elle. De là est venue la mode de dire : *Fixer une personne*. Alors vous ne savez point si on entend par ce mot : j'ai rendu cette personne moins incertaine , moins volage ; ou si on entend , je l'ai observée , j'ai fixé mes regards sur elle. Voilà un nouveau sens attaché à un mot reçu , et une nouvelle source d'équivoques.

Presque jamais les *Pélicon* , les *Bossuet* , les *Fléchier* , les *Massillon* , les *Fénélon* , les *Racine* ,

les *Quinault*, les *Boileau* ; *Molière* même et la *Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne se sont servis du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une position de lieu. On disait : L'aile droite de l'armée de *Scipion* vis-à-vis l'aile gauche d'*Annibal*. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de *César*, il trembla.

Vis-à-vis est l'abrégé de visage à visage ; et c'est une expression qui ne s'employa jamais dans la poésie noble, ni dans le discours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire : *Coupable vis-à-vis de vous*, *bienfaisant vis-à-vis de nous*, *difficile vis-à-vis de nous*, *mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de coupable, bienfaisant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal satisfait vis-à-vis de son parlement*. C'est un amas de barbarismes. On ne peut être mal satisfait. *Mal* est le contraire de *satis* ; qui signifie assez. On est peu content, mécontent ; on se croit mal servi, mal obéi. On n'est ni satisfait, ni mal satisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi, vis-à-vis de quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal satisfait* est de l'ancien style des bureaux. Des écrivains peu corrects se sont permis cette faute.

Presque tous les écrits nouveaux sont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expressions si faciles, si heureuses,

si bien mises à leur place par les bons écrivains ;
envers , pour , avec , à l'égard , en faveur de.

Vous me dites qu'un homme est bien disposé *vis-à-vis* de moi ; qu'il a un ressentiment *vis-à-vis* de moi ; que le roi veut se conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme est bien disposé pour moi , à mon égard , en ma faveur ; qu'il a du ressentiment contre moi ; que le roi veut se conduire en père du peuple ; qu'il veut agir en père avec la nation , envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs , qui ont parlé allobroge en français , ont dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge ; *par contre* au lieu d'au contraire ; *éduquer* pour élever, ou donner de l'éducation ; *égaliser* les fortunes pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue , à la replonger dans la barbarie , c'est d'employer dans le barreau , dans les conseils d'Etat , des expressions gothiques , dont on se servait dans le quatorzième siècle : *Nous aurions reconnu ; nous aurions observé ; nous aurions statué ; il nous aurait paru aucunement utile.*

Eh , mes pauvres législateurs ! qui vous empêche de dire : *Nous avons reconnu ; nous avons statué ; il nous a paru utile ?*

Le sénat romain , dès le temps des *Scipions* , parlait purement , et on aurait sifflé un sénateur

qui aurait prononcé un solécisme. Un parlement croit se donner du relief en disant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'est pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'est un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne signifient pas. Ainsi de *celata*, qui signifie un casque en italien, on fit le mot *salade* dans les guerres d'Italie; de *bowlinggreen*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait *boulingrin*; *roast beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait *redingote*; et du salon du sieur *Devaux* à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facshall*, à Paris. Si on continue, la langue française se polie redeviendra barbare. Notre théâtre l'est déjà par des imitations abominables; notre langage le fera de même. Les solécismes, les barbarismes, le style boursoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la scène depuis *Racine*, qui semblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de sa diction toujours élégante. On ne peut dissimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, et surtout de *Rhadamiste*, tout le reste des ouvrages de l'auteur est quelquefois un amas de solécismes

et de barbarismes jeté au hafard , en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut , il y a quelques années , un dictionnaire néologique , dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureusement cet ouvrage , plus fatirique que judicieux , était fait par un homme un peu grossier , qui n'avait ni assez de justesse dans l'esprit , ni assez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes et les mauvaises critiques.

Il parodie quelquefois très-grossièrement les morceaux les plus fins et les plus délicats des éloges des académiciens , prononcés par *Fontenelle* ; ouvrage qui en tout sens fait honneur à la France. Il condamne dans *Crébillon* , *fais-toi d'autres vertus* , &c. ; l'auteur , dit-il , veut dire , *pratique d'autres vertus*. Si l'auteur qu'il reprend s'était servi de ce mot *pratique* , il aurait été fort plat. Il est beau de dire : Je me fais des vertus conformes à ma situation. *Cicéron* a dit : *Facere de necessitate virtutem* : d'où nous est venu le proverbe , *faire de nécessité vertu*. *Racine* a dit dans *Britannicus* ,

Qui , dans l'obscurité nourrissant sa douleur ,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.

Ainsi *Crébillon* avait imité *Racine* ; et il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il est vrai qu'il eût fallu manquer
 absolument de goût et de jugement pour ne
 pas reprendre les vers suivans qui péchent
 tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance,
 ou contre le sens commun :

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.

.

Tant le sort entre nous a jeté de mystère.

Les dieux ont leur justice, et le trône a ses mœurs.

.

Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,

Pour me justifier d'un amour odieux.

.

Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles.

.

Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

.

Un captif tel que moi

Honorerait ses fers même sans qu'il fût roi.

.

Un guerrier généreux que la vertu couronne,

Vaut bien un roi formé par le secours des lois.

Le premier qui fut roi n'eut pour lui que sa voix.

.

Je ne suis point ta mère ; et je n'en sens du moins

Les entrailles, l'amour, le remords, ni les soins.

.

Je crois que tu n'es point coupable ;

Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable.

.

Mais vous me payerez ses funestes appas.

C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence.

.

Seigneur, enfin la paix si long-temps attendue,

M'est redonnée ici par le même héros,

Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

.

Autour d'un vase affreux dont il était rempli,

Du sang de Nonnius avec soin recueilli,

Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.

Ces phrases obscures, ces termes impropres, ces fautes de syntaxe, ce langage inintelligible, ces pensées si fausses et si mal exprimées, tant d'autres tirades où l'on ne parle que des dieux et des enfers, parce qu'on ne fait pas faire parler les hommes; un style boursoufflé et plat à la fois, hérissé d'épithètes inutiles, de maximes monstrueuses exprimées en vers dignes d'elles (a); c'est-là ce qui a succédé au style

(a) Voici quelques-unes de ces maximes détestables qu'on ne doit jamais étaler sur le théâtre :

Mais, Seigneur, sans compter ce qu'on appelle crime,
 Quoi ! toujours des sermens esclaves malheureux,
 Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux !
 Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
 J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.
 Me venger et régner, voilà mes souverains ;
 Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.

de

de *Racine*. Et pour achever la décadence de la langue et du goût , ces pièces visigothes et vandales ont été suivies de pièces plus barbares encore.

La prose n'est pas moins tombée. On voit dans des livres sérieux et faits pour instruire , une affectation qui indigné tout lecteur sensé.

Il faut mettre sur le compte de l'amour propre ce qu'on met sur le compte des vertus.

L'esprit se joue à pure perte dans ces questions où l'on a fait les frais de penser.

Les éclipses étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'unisson de son ame.

L'empereur Claudius renvia sur Auguste.

La religion était en collusion avec la nature.

Cléopâtre était une beauté privilégiée.

L'air de gaieté brillait sur les enseignes de l'armée.

Le triumvir Lépide se rendit nul.

Un consul se fit chef d'émeute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le sommeil.

De froids remords voudraient en vain y mettre obstacle ,
Je ne consulte plus que ce superbe oracle.

(*Tragédie de XERXÈS.*)

Quelles plates et extravagantes atrocités! appeler à sa raison d'un joug : mes souverains sont me venger et régner , de froids remords qui veulent mettre obstacle à ce superbe oracle ! quelle foule de barbarismes et d'idées barbares !

Julie affectée de pitié élève à son amant ses tendres supplications.

Elle cultiva l'espérance.

Son ame épuisée se fond comme l'eau.

Sa philosophie n'est point parlère.

Son amant ne veut pas mesurer ses maximes à sa toise , et prendre une ame aux livrées de la maison.

Tels sont les excès d'extravagance où sont tombés des demi-beaux esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans *Rollin* une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule , et c'est en quoi il est très-estimable , puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le style négligé , lâche et rampant , l'emploi fréquent des expressions populaires et proverbiales.

Le général poursuivit sa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix , après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de Drusus par manière d'acquit.

Un soldat romain se donnait à dix as par jour , corps et ame.

La différence qu'il y avait entre eux était , au lieu de dire dans un style plus concis , la différence entre eux était. Le plaisir qu'il y a à

cachez ses démarches à son rival, au lieu de dire le plaisir de cacher ses démarches à son rival.

Lors de la bataille de Fontenoy, au lieu de dire dans le temps de la bataille, l'époque de la bataille, tandis, lorsque l'on donnait la bataille.

Par une négligence encore plus impardonnable, et faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *il l'envoya faire faire la revue des troupes*. Il était si aisé de dire, *il l'envoya passer les troupes en revue; il lui ordonna d'aller faire la revue*.

Il s'est glissé dans la langue un autre vice; c'est d'employer des expressions poétiques dans ce qui doit être écrit du style le plus simple. Des auteurs de journaux et même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourse condamné à être fouetté *dans ces lieux*. Des janissaires ont *mordu la poussière*. Les troupes n'ont pu résister à l'*inclémence des airs*. On annonce une histoire d'une petite ville de province, avec les preuves, et une table des matières, en faisant l'éloge de la *magie* du style de l'auteur. Un apothicaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; il dit qu'*il a interrogé la nature et qu'il l'a forcée d'obéir à ses lois*.

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de sa partie *est éclairé du flambeau des présomptions*.

Un historien , en parlant de l'auteur d'une sédition , vous dit qu'*il alluma le flambeau de la discorde*. S'il décrit un petit combat , il dit que *ces vaillans chevaliers descendaient dans le tombeau , en y précipitant leurs ennemis victorieux*.

Ces puérilités ampoulées ne devaient pas reparaitre après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les Plaideurs. Mais enfin , il y aura toujours un petit nombre d'esprits bien faits qui conservera les bienséances du style et le bon goût , ainsi que la pureté de la langue : le reste sera oublié.

F R A N C A R B I T R E .

DEPUIS que les hommes raisonnent , les philosophes ont embrouillé cette matière, mais les théologiens l'ont rendue inintelligible par leurs absurdes subtilités sur la grâce. *Locke* est peut-être le premier homme qui ait eu un fil dans ce labyrinthe ; car il est le premier qui, sans avoir l'arrogance de croire partir d'un principe général, ait examiné la nature humaine par analyse. On dispute depuis trois mille ans si la volonté est libre ou non ; *Locke* (a) fait voir d'abord que la question est absurde , et

(a) Voyez l'*Essai sur l'Entendement humain*, chapitre de la Puissance.

que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur et le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre* ? Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de sens. Or que la volonté *puisse*, cela est aussi ridicule au fond que si on disait qu'elle est jaune ou bleue, ronde ou carrée. La volonté est le vouloir, et la liberté est le pouvoir. Voyons pied à pied la chaîne de ce qui se passe en nous, sans nous offusquer l'esprit d'aucun terme de l'école ni d'aucun principe antécédent.

On vous propose de monter à cheval, il faut absolument que vous fassiez un choix, car il est bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas. Il n'y a point de milieu. Il est donc de nécessité absolue que vous vouliez le oui ou le non. Jusque-là il est démontré que la volonté n'est pas libre. Vous voulez monter à cheval ; pourquoi ? c'est, dira un ignorant, parce que je le veux. Cette réponse est un idiotisme, rien ne se fait ni ne se peut faire sans raison, sans cause ; votre vouloir en a donc une. Quelle est-elle ? l'idée agréable de monter à cheval qui se présente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante. Mais, direz-vous, ne puis-je résister à une idée qui me domine ? Non, car quelle serait la cause de votre résistance ? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

Or vous recevez toutes vos idées ; vous recevez donc votre vouloir ; vous voulez donc nécessairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penser et le vouloir se forment en vous. Je vous réponds que je n'en fais rien. Je ne fais pas plus comment on fait des idées , que je ne fais comment le monde a été fait. Il ne nous est donné que de chercher à tâtons ce qui se passe dans notre incompréhensible machine.

La volonté n'est donc point une faculté qu'on puisse appeler libre. Une volonté libre est un mot absolument vide de sens , et celle que les scolastiques ont appelée d'indifférence, c'est-à-dire , de vouloir sans cause , est une chimère qui ne mérite pas d'être combattue.

Où sera donc la liberté ? dans la puissance de faire ce qu'on veut. Je veux sortir de mon cabinet, la porte est ouverte , je suis libre d'en sortir.

Mais , dites-vous , si la porte est fermée, et que je veuille rester chez moi , j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer ; vous avez cette puissance ; mais vous n'avez pas celle de sortir.

La liberté , sur laquelle on a écrit tant de volumes n'est donc , réduite à ses justes termes , que la puissance d'agir.

Dans quel sens faut-il donc prononcer ce mot *l'homme est libre* ? dans le même sens qu'on prononce les mots de santé, de force, de bonheur. L'homme n'est pas toujours fort, toujours sain, toujours heureux.

Une grande passion, un grand obstacle, lui ôtent sa liberté, sa puissance d'agir.

Le mot de *liberté*, de *franc arbitre*, est donc un mot abstrait, un mot général, comme beauté, bonté, justice. Ces termes ne disent pas que tous les hommes soient toujours beaux, bons et justes ; aussi ne sont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin ; cette liberté n'étant que la puissance d'agir, quelle est cette puissance ? Elle est l'effet de la constitution et de l'état actuel de nos organes. *Leibnitz* veut résoudre un problème de géométrie, il tombe en apoplexie, il n'a certainement pas la liberté de résoudre son problème. Un jeune homme vigoureux, amoureux éperdument, qui tient sa maîtresse facile entre ses bras, est-il libre de dompter sa passion ? non sans doute. Il a la puissance de jouir, et n'a pas la puissance de s'abstenir. *Locke* a donc eu très-grande raison d'appeler la liberté *puissance*. Quand est-ce que ce jeune homme pourra s'abstenir malgré la violence de sa passion ? quand une idée plus forte déterminera en sens contraire les ressorts de son âme et de son corps.

Mais quoi , les autres animaux auront donc la même liberté , la même puissance ? Pourquoi non ? Ils ont des sens , de la mémoire , du sentiment , des perceptions , comme nous. Ils agissent avec spontanéité comme nous. Il faut bien qu'ils aient aussi , comme nous , la puissance d'agir en vertu de leurs perceptions , en vertu du jeu de leurs organes.

On crie : S'il est ainsi , tout n'est que machine , tout est dans l'univers assujéti à des lois éternelles. Eh bien , voudriez-vous que tout se fit au gré d'un million de caprices aveugles ? Ou tout est la suite de la nécessité de la nature des choses , ou tout est l'effet de l'ordre éternel d'un maître absolu ; dans l'un et dans l'autre cas nous ne sommes que des roues de la machine du monde.

C'est un vain jeu d'esprit , c'est un lieu commun de dire que sans la liberté prétendue de la volonté , les peines et les récompenses sont inutiles. Raïsonnez , et vous conclurez tout le contraire.

Si quand on exécute un brigand , son complice qui le voit expirer a la liberté de ne se point effrayer du supplice ; si sa volonté se détermine d'elle-même , il ira du pied de l'échafaud assassiner sur le grand chemin ; si ses organes frappés d'horreur lui font éprouver une terreur insurmontable , il ne volera plus.

Le supplice de son compagnon ne lui devient utile, et n'affure la société qu'autant que sa volonté n'est pas libre.

La liberté n'est donc et ne peut être autre chose que la puissance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philosophie nous apprend. Mais si on considère la liberté dans le sens théologique, c'est une matière si sublime que des regards profanes n'osent pas s'élever jusqu'à elle. (*)

F R A N C H I S E.

MOT qui donne toujours une idée de liberté dans quelque sens qu'on le prenne; mot venu des Francs, qui étaient libres : il est si ancien que lorsque le *Cid* assiégea et prit Tolède, dans l'onzième siècle, on donna des *franchies* ou *franchises* aux français qui étaient venus à cette expédition, et qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchises, des libertés, des privilèges jusque dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le souverain jurait à son avènement de garder leurs franchises.

Ce nom, qui a été donné généralement aux

(*) Voyez LIBERTÉ.

droits des peuples , aux immunités , aux asiles , a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambassadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais ; et ce terrain était plus ou moins grand , selon la volonté de l'ambassadeur. Tout ce terrain était un asile aux criminels ; on ne pouvait les y poursuivre. Cette franchise fut restreinte sous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les églises et les couvens en Italie ont la même franchise , et ne l'ont point dans les autres États. Il y a dans Paris plusieurs lieux de franchise , où les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la justice ordinaire , et où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers sans être passés maîtres. Les ouvriers ont cette franchise dans le faubourg Saint-Antoine ; mais ce n'est pas un asile comme le Temple.

Cette franchise , qui exprime ordinairement la liberté d'une nation , d'une ville , d'un corps , a bientôt après signifié la liberté d'un discours , d'un conseil qu'on donne , d'un procédé dans une affaire : mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise* , et *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur , la liberté est une hardiesse ou mesurée ou trop forte ; la franchise se tient plus dans les justes bornes , et est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté , c'est ne pas craindre ;

le dire avec franchise , c'est se conduire ouvertement et noblement. Parler avec trop de liberté , c'est marquer de l'audace ; parler avec trop de franchise , c'est trop ouvrir son cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

IL ne serait pas mal de savoir quelque chose de vrai concernant le célèbre *François Xavero* , que nous nommons *Xavier* , surnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde , dans une vingtaine d'îles , et surtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jésuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *S^t Paul*. Ses voyages et ses miracles avaient été écrits en partie par *Turfellin* et *Orlandin* , par *Lucéna* , par *Partoli* , tous jésuites , mais très-peu connus en France : moins on était informé des détails , plus sa réputation était grande.

Lorsque le jésuite *Bouhours* composa son histoire , *Bouhours* passait pour un très-bel esprit , il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; je ne parle pas de la compagnie de Jésus , mais de celle des gens du monde les

plus distingués par leur esprit et par leur savoir. Personne n'eut un style plus pur et plus éloigné de l'affectation : il fut même proposé dans l'académie française de passer par-dessus les règles de son institution pour recevoir le père *Bouhours* dans son corps. (a)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors par un prestige presque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La saine critique, il est vrai, commençait à s'établir ; mais ses progrès étaient lents : on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

Bouhours fit les vies de *S^t Ignace* et de *S^t François Xavier*, sans presque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on sa comparaison de *S^t Ignace* avec *César*, et de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collège des jésuites de la rue Saint-Jacques un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait *Ignace* et *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs ; le Père éternel en haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait jusqu'à la ceinture ;

(a) Sa réputation de bon écrivain était si bien établie, que *la Bruyère* dit dans ses *Caractères* : *Copys croit écrire comme Bouhours ou Rabutin.*

JESUS-CHRIST et la vierge *Marie* à ses côtés , le Saint-Esprit au-deffous d'eux en forme de pigeon , et des anges joignant les mains et baissant la tête pour recevoir père *Ignace* et père *Xavier*.

Si quelqu'un se fût moqué publiquement de ce tableau , le révérend père *la Chaise*, confesseur du roi , n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricanneur sacrilège.

Il faut avouer que *François Xavier* est comparable à *Alexandre* , en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes , comme *Ignace* ressemble à *César* pour avoir été en Gaule ; mais *Xavier* vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'est un plaisir de le voir passer , en qualité de convertisseur volontaire, d'Espagne en France, de France à Rome , de Rome à Lisbonne , de Lisbonne au Mozambique , après avoir fait le tour de l'Afrique. Il reste long-temps au Mozambique , où il reçoit de DIEU le don de prophétie ; ensuite il passe à Mélinde , et dispute sur l'Alcoran avec les Mahométans (*b*) , qui entendent sans doute sa langue aussi bien qu'il entend la leur ; il trouve même des caciques , quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaisseau portugais arrive à l'île Zocotora , qui est sans contredit

(*b*) Tome I , page 86.

celle des Amazones ; il y convertit tous les infulaires ; il y bâtit une église : de là il arrive à Goa (c) ; il y voit une colonne sur laquelle S^t Thomas avait gravé qu'un jour S^t Xavier viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. Xavier lut parfaitement les anciens caractères, soit hébreux, soit indiens, dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussitôt une clochette, assemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo*, et les baptise (d). Son grand plaisir surtout était de marier les Indiens avec leurs maîtresses.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor ; dès qu'il est arrivé dans un pays, son plus grand soin est de le quitter : il s'embarque sur le premier vaisseau portugais qu'il trouve ; vers quelque endroit que ce vaisseau dirige sa route il n'importe à Xavier : pourvu qu'il voyage il est content : on le reçoit par charité ; il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaisseau part pour Malaca, voilà Xavier qui court à Malaca avec le désespoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu et le Tonquin.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Bornéo, à Macassar, dans les îles Moluques,

(c) Page 92.

(d) Page 102.

et surtout à Ternate et à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans son immense sérail cent femmes en qualité d'épouses , et sept ou huit cents concubines. La première chose que fait *Xavier* est de les chasser toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De là trouvant un autre vaisseau portugais qui part pour l'île de Ceilan , il retourne à Ceilan ; il fait plusieurs tours de Ceilan à Goa et à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaisseau part pour ce pays , *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer ; il parcourt toutes les îles du Japon.

Enfin , dit le jésuite *Bouhours* , si on mettait bout à bout toutes les courses de *Xavier* , il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542 , et qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut , c'est un beau miracle ; s'il avait le don des langues , c'est un plus grand miracle encore. Mais malheureusement , dans plusieurs de ses lettres , il dit qu'il est obligé de se servir d'interprète , et dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaise qu'il ne saurait prononcer.

Le jésuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ses lettres, ne fait aucun doute que *S^t François Xavier* n'eût le don des langues (e) ; mais il avoue qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait, dit-il, dans plusieurs occasions ; car sans jamais avoir appris la langue chinoise, il prêchait tous les matins en chinois dans *Amanguchi*, (qui est la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il sût parfaitement toutes les langues de l'Orient, puisqu'il se fait des chansons dans ces langues, et qu'il mit en chanson le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo*, pour l'instruction des petits garçons et des petites filles. (f)

Ce qu'il y a de plus beau, c'est que cet homme, qui avait besoin de trucheman, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres ; et lorsqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le saint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, les habitans de Ceilan, de Sumatra, l'entendaient parfaitement. (g)

Un jour surtout qu'il parlait sur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipses de soleil et de lune, l'arc-en-ciel, le péché et la grâce, le paradis et l'enfer, il se

(e) Tome II, page 59.

(g) Page 56.

(f) Page 317.

fit entendre à vingt personnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de conversions au Japon ? Il faut répondre simplement qu'il n'en fit point ; mais que d'autres jésuites , qui restèrent long-temps dans le pays , à la faveur des traités entre les rois de Portugal et les empereurs du Japon , convertirent tant de monde , qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie , à ce que l'on prétend , à près de quatre cents mille hommes. C'est-là le prodige le plus connu que les missionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laissent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ses miracles huit enfans reffuscités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jésuite Bouhours (*h*), *n'était pas d'avoir reffuscité tant de morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.*

Mais le plus plaifant de ses miracles est qu'ayant laissé tomber son crucifix dans la mer près l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria (*i*), un cancre vint le lui rapporter entre ses pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, et après lequel il

(*h*) Tome II, page 313.

(*i*) Page 237.

ne faut jamais parler d'aucun autre, c'est que dans une tempête qui dura trois jours, il fut constamment à la fois dans deux vaisseaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre (*k*), et servit à l'un des deux de pilote; et ce miracle fut avéré par tous les passagers qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'est-là pourtant ce qu'on a écrit sérieusement et avec succès dans le siècle de *Louis XIV*, dans le siècle des Lettres provinciales, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle* et de tant d'autres savans ouvrages.

Ce serait une espèce de miracle qu'un homme d'esprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, si on ne savait à quel excès l'esprit de corps, et surtout l'esprit monacal emporte les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes entièrement dans ce goût, compilés par des moines; mais ce qu'il y a de funeste, c'est que les ennemis des moines compilent aussi de leur côté. Ils compilent plus plaifamment, ils se font lire. C'est une chose bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond respect et cette juste vénération que l'on conserve encore pour eux dans quelques villages de l'Arragon et de la Calabre.

(*k*) Page 157.

Il ferait très-difficile de juger entre les miracles de S^t François Xavier, don *Quichotte*, le roman comique et les convulsionnaires de Saint-Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ferait inutile de discuter l'histoire des autres *François* : si vous voulez vous instruire à fond, lisez les Conformités de S^t François d'Assise.

Depuis la belle histoire de S^t François Xavier par le jésuite *Bouhours*, nous avons eu l'histoire de S^t François Régis par le jésuite d'Aubenton, confesseur de *Philippe V*, roi d'Espagne ; mais c'est de la piquette après de l'eau-de-vie : il n'y a pas seulement un mort ressuscité dans l'histoire du bienheureux Régis. (*)

F R A U D E.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple? ()*

LE fakir *Bambabef* rencontra un des disciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, et ce disciple s'appelait *Ouang* ; et *Bambabef* soutenait que le peuple a besoin d'être trompé,

(*) Voyez SAINT IGNACE.

(*) On a déjà imprimé plusieurs fois cet article, mais il est ici beaucoup plus correct.

et *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne ; et voici le précis de leur dispute :

B A M B A B E F.

Il faut imiter l'Être suprême qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont ; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds , quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune et les étoiles attachées sur un même fond bleu , tandis qu'elles sont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour carrée nous paraisse ronde de loin ; il veut que le feu nous paraisse chaud , quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

O U A N G.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil , tel qu'il est placé à des millions de millions de lis (a) au-delà de notre globe , n'est pas celui que nous voyons. Nous n'apercevons réellement , et nous ne pouvons apercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs et les distances , il faut d'autres secours et d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très-patient lui expliqua la

(a) Un li est de 124 pas.

théorie de l'optique ; et *Bambabef* qui avait de la conception , se rendit aux démonstrations du disciple de *Confutzée* , puis il reprit la dispute en ces termes :

B A M B A B E F.

Si DIEU ne nous trompe point par le ministère de nos sens , comme je le croyais , avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre , et en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc , moi fakir , tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

O U A N G.

J'ai deux fils , je ne les ai jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades : voilà une médecine très-amère , il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes et leurs précepteurs leur fissent peur des esprits , des revenans , des lutins , des forciers ; par là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux et sages.

B A M B A B E F.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

O U A N G.

Tous les hommes se ressemblent à peu-près ; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

B A M B A B E F.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront, dans une autre vie, chevaux de poste, chiens ou lézards. Cela les intimide, et ils deviennent gens de bien.

O U A N G.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voient fort bien qu'ils ne feront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive-t-il ? ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur dites des choses impertinentes, et ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure et dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

B A M B A B E F.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

O U A N G.

Vous vous feriez lapider par le peuple si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

B A M B A B E F.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables ?

O U A N G.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands et nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur et vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systèmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes : il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés ?

B A M B A B E F.

Vous feriez une grande sottise ; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes ; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, et du pain bis pour les domestiques.

O U A N G.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science ; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste ; et la plus sûre manière d'inspirer la justice à tous les hommes , c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

B A M B A B E F.

C'est un beau projet , mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un DIEU qui punit et qui récompense ? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables ; ils se révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'assurera que DIEU punit et récompense ? où en est la preuve ? quelle mission avez-vous ? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye ? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

O U A N G.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses mal-honnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens ?

Le peuple est très-disposé à croire ses magistrats : quand ses magistrats ne lui proposent qu'une

qu'une croyance raisonnable , il l'embrasse volontiers. On n'a pas besoin de prodiges pour croire un DIEU juste , qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle , trop nécessaire , pour être combattue Il n'est pas nécessaire de dire précisément comment DIEU punira et récompensera ; il suffit qu'on croye à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes , et que ce sont celles où j'ai vu le plus de vertu.

B A M B A B E F.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront et les peines et les récompenses.

O U A N G.

Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par là. Quand il y aurait des philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes , ils n'en seraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu , qui doit être embrassée par amour , et non par crainte. Mais , de plus , je vous soutiens qu'aucun philosophe ne serait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchans et des récompenses aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit , je leur demanderai qui leur a dit que

DIEU ne punit pas. Enfin, je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philosophe ?

B A M B A B E F.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux fakirs. Songeons surtout qu'un philosophe doit annoncer un Dieu, s'il veut être utile à la société humaine.

FRIVOLITÉ.

CE qui me persuade le plus de la Providence, disait le profond auteur de Bacha Bilboquet, c'est que pour nous consoler de nos innombrables misères, la nature nous a faits frivoles. Nous sommes tantôt des bœufs ruminans accablés sous le joug, tantôt des colombes dispersées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour ; dégouttante du sang de nos compagnés, renards poursuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, et nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer sans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, sous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune ? dans cette

même ville où le maréchal de *Marillac* fut assassiné en cérémonie, sur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apostés par un prêtre dans sa propre maison de campagne, où il caressait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces scélérats en robe exécutaient les sanguinaires volontés ?

Pourrait-on se dire à soi-même, sans trembler dans toutes ses fibres, et sans avoir le cœur glacé d'horreur : Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts et mourans de deux mille jeunes gentilshommes, égorgés près du faubourg Saint-Antoine parce qu'un homme en soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire ?

Qui pourrait passer par la rue de la Ferronnerie sans verser des larmes, et sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables et sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes et du plus grand des rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la Saint-Barthelemi, sans dire : C'est ici qu'on assassina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU ; c'est ici qu'on traîna tout sanglant un des aïeux de ma mère ; c'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureusement les hommes sont si légers, si

frivoles , si frappés du présent , si insensibles au passé , que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie , qui ayant perdu leurs enfans , leur maîtresse , une grande partie de leur bien , et par conséquent toute leur considération , et même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure , ayant été trahis , abandonnés , venaient décider encore d'une pièce nouvelle , et se faisaient à souper des contes qu'on croyait plaisans ! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens , dit-on , doit toujours penser de la même façon : si on en était réduit là , il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elysées.

Mortels , voulez-vous tolérer la vie ? oubliez et jouissez.

F R O I D.

De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres et dans les beaux-arts.

ON dit qu'un morceau de poésie, d'éloquence, de musique, un tableau même, est froid, quand on attend dans ces ouvrages une expression animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne sont pas si susceptibles de ce défaut. Ainsi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphysique, tout ce qui a pour unique mérite la justesse, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, est très-froid en comparaison du tableau de *le Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les personnages de *Mignard* cette même affliction que *le Brun* a si vivement exprimée sur le visage et dans les attitudes des princesses persanes. Une statue même peut être froide. On doit voir la crainte et l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muscles et une colère mêlée d'audace dans l'attitude et sur le front d'un *Hercule* qui soulève *Antée*.

Dans la poésie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des passions deviennent froids, quand ils sont exprimés en termes trop communs et dénués d'imagination. C'est ce qui fait

que l'amour, qui est si vif dans *Racine*, est languissant dans *Campistron* son imitateur.

Les sentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expressions les plus simples. Rien n'est si vif, si animé que ce vers du *Cid* : *Va, je ne te hais point . . . tu le dois . . . je ne puis*. Ce sentiment deviendrait froid s'il était relevé par des termes étudiés.

C'est par cette raison que rien n'est si froid que le style ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a effuyé une tempête, qu'il a vu périr son ami dans cet orage. Il touche, il intéresse, s'il parle avec douleur de sa perte, s'il est plus occupé de son ami que de tout le reste. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une description de la tempête, s'il parle de *source de feu bouillonnant sur les eaux*, et de *la foudre qui gronde et qui frappe à fillons redoublés la terre et l'onde*. Ainsi le style froid vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées, souvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'est froid que parce qu'il est vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante ; mais celui qui est froid parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu ; on ne saurait en acquérir.

G.

G A L A N T.

CE mot vient de *gal*, qui d'abord signifia *gaieté* et *réjouissance*, ainsi qu'on le voit dans *Alain Chartier* et dans *Froissard* : on trouve même dans le roman de la Rose, *galandé*, pour signifier *orné*, *paré* :

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or galandée.

Il est probable que le *gala* des Italiens et le *galan* des Espagnols sont dérivés du mot *gal*, qui paraît originairement celtique ; de là se forma insensiblement *galant*, qui signifie *un homme empressé à plaire*. Ce mot reçut une signification plus noble dans les temps de chevalerie, où ce désir de plaire se signalait par des combats. *Se conduire galamment*, *se tirer d'affaire galamment*, veut même encore dire, *se conduire en homme de cœur*. Un *galant homme*, chez les Anglais, signifie un *homme de courage* : en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* est tout autre chose qu'un *galant homme* ; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là se rapproche

plus du petit-maitre, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant* en général, c'est chercher à plaire par des soins agréables, par des empressements flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames*, veut dire seulement, *il a montré quelque chose de plus que de la politesse* : mais *être le galant d'une dame* a une signification plus forte ; cela signifie *être son amant* : ce mot n'est presque plus d'usage que dans les vers familiers. Un *galant* est non-seulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec soi quelque idée de hardiesse, et même d'effronterie : c'est en ce sens que *la Fontaine* a dit :

Mais un galant chercheur de pucelage.

Ainsi le même mot se prend en plusieurs sens. Il en est de même de *galanterie*, qui signifie tantôt *coquetterie* dans l'esprit, paroles flatteuses, tantôt présent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou plusieurs ; et même depuis peu il a signifié ironiquement *faveurs de Vénus* : ainsi, *dire des galanteries, donner des galanteries, avoir des galanteries, attraper une galanterie*, sont des choses toutes différentes. Presque tous les termes qui entrent fréquemment dans la conversation reçoivent ainsi beaucoup de nuances qu'il est difficile de démêler : les mots techniques ont une signification plus précise et moins arbitraire.

G A R A N T.

GARANT est celui qui se rend responsable de quelque chose envers quelqu'un, et qui est obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celté et du tudesque *warrant*. Nous avons changé en *g* tous les doubles *w* des termes que nous avons conservés de ces anciens langages. *Warrant* signifie encore chez la plupart des nations du Nord *assurance*, *garantie*; et c'est en ce sens qu'il veut dire en anglais *édit du roi*, comme signifiant *promesse du roi*. Lorsque dans le moyen âge les rois faisaient des traités, ils étaient garantis de part et d'autre par plusieurs chevaliers qui juraient de faire observer le traité, et même qui le signaient, lorsque par hasard ils savaient écrire. Quand l'empereur *Frédéric Barberousse* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Venise, en 1177, l'empereur mit son sceau à l'instrument que le pape et les cardinaux signèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un serment sur l'Évangile; mais aucun d'eux ne signa. Il n'est point dit que le doge de Venise garantit cette paix, qui se fit dans son palais.

Lorsque *Philippe-Auguste* conclut la paix en 1200 avec *Jean* roi d'Angleterre, les principaux barons de France et ceux de Normandie

en jurèrent l'observation, comme cautions, comme parties garantes. Les Français firent serment de combattre le roi de France, s'il manquait à sa parole, et les Normands de combattre leur souverain, s'il ne tenait pas la sienne.

Un connétable de *Montmorency* ayant traité avec un comte de *la Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'observation du traité sur l'ame du roi.

L'usage de garantir les Etats d'un tiers était très-ancien sous un nom différent. Les Romains garantirent ainsi les possessions de plusieurs princes d'Asie et d'Afrique, en les prenant sous leur protection, en attendant qu'ils s'emparaient des terres protégées.

On doit regarder comme une garantie réciproque l'alliance ancienne de la France et de la Castille de roi à roi, de royaume à royaume et d'homme à homme.

On ne voit guère de traité où la *garantie* des Etats d'un tiers soit expressément stipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Espagne et les Etats généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Espagne *Philippe III* reconnût les Provinces-Unies pour libres et souveraines. Il signa et fit même signer au roi d'Espagne la garantie de cette souveraineté des sept provinces; et la république reconnut qu'elle

lui devait sa liberté. C'est surtout dans nos derniers temps que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureusement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures et des guerres, et on a reconnu que la force est le meilleur garant qu'on puisse avoir.

G A R G A N T U A.

S'IL y a jamais eu une réputation bien fondée, c'est celle de *Gargantua*. Cependant il s'est trouvé dans ce siècle philosophique et critique des esprits téméraires qui ont osé nier les prodiges de ce grand homme, et qui ont poussé le pyrrhonisme jusqu'à douter qu'il ait jamais existé.

Comment se peut-il faire, disent-ils, qu'il y ait eu, au seizième siècle, un héros dont aucun contemporain, ni *S^t Ignace*, ni le cardinal *Cajetan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, et sur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les registres de la sorbonne?

Feuilletez les histoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, &c.; vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entière, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, n'est qu'un tissu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par

l'oreille gauche. A peine est-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui est entendue dans la Beauce et dans le Vivarais. Il fallut feize aunes de drap pour sa seule braguette, et cent peaux de vaches brunes pour ses souliers. Il n'avait pas encore douze ans qu'il gagna une grande bataille et fonda l'abbaye de Thélême. On lui donna pour femme madame *Badebec*, et il est prouvé que *Badebec* est un nom syriaque.

On lui fait avaler six pèlerins dans une salade. On prétend qu'il a pissé la rivière de Seine, et que c'est à lui seul que les Parisiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philosophes qui ne veulent pas même assurer les choses les plus vraisemblables, à moins qu'elles ne soient bien prouvées.

Ils disent que si les Parisiens ont toujours cru à *Gargantua*, ce n'est pas une raison pour que les autres nations y croient ; que si *Gargantua* avait fait un seul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient attesté. Enfin ils traitent sans façon les Parisiens qui croient à *Gargantua*, de badauds ignorans, de superstitieux imbécilles, parmi lesquels il se glisse des hypocrites, qui feignent de croire à *Gargantua*

pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père *Viret*, cordelier à la grand'-manche, confesseur de filles, et prédicateur du roi, a répondu à nos pyrhhoniens d'une manière invincible. Il prouve très-doctement que si aucun écrivain, excepté *Rabelais*, n'a parlé des prodiges de *Gargantua*, aucun historien aussi ne les a contredits; que le sage de *Thou* même, qui croit aux sortilèges, aux prédictions et à l'astrologie, n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *la Mothe-le-Vayer*. *Mézeray* les a respectés au point qu'il n'en dit pas un seul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il se fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe se seraient élevées contre lui; tous les gazetiers, tous les feseurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'imposture.

En vain les philosophes, qui répondent à tout, disent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce temps-là; on leur réplique qu'il y avait l'équivalent, et cela suffit. Tout est impossible dans l'histoire de *Gargantua*; et c'est par cela même qu'elle est d'une vérité incontestable. Car si elle n'était pas vraie on

n'aurait jamais osé l'imaginer ; et la grande preuve qu'il la faut croire , c'est qu'elle est incroyable.

Ouvrez tous les mercures , tous les journaux de Trévoux , ces ouvrages immortels , qui font l'instruction du genre-humain , vous n'y trouverez pas une seule ligne où l'on révoque l'histoire de *Gargantua* en doute. Il était réservé à notre siècle de produire des monstres qui établissent un pyrrhonisme affreux , sous prétexte qu'ils sont un peu mathématiciens , et qu'ils aiment la raison , la vérité et la justice. Quelle pitié ! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ses titres , il est vrai ; jamais elle n'en eut , mais elle existe ; elle possède dix mille pièces d'or de rente. La rivière de Seine existe , elle est un monument éternel du pouvoir de la vessie de *Gargantua*. De plus , que vous coûte-t-il de le croire ? ne faut-il pas embrasser le parti le plus sûr ? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent , des honneurs et du crédit. La philosophie ne vous donnera jamais que la satisfaction de l'ame ; c'est bien peu de chose. Croyez à *Gargantua* , vous dis-je ; pour peu que vous soyez avare , ambitieux et fripon , vous vous en trouverez très-bien.

G A Z E T T E .

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-septième siècle que cet usage utile fut inventé à Venise, dans le temps que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, et que Venise était toujours l'asile de la liberté. On appela ces feuilles, qu'on donnait une fois par semaine, *gazettes*, du nom de gazetta, petite monnaie revenant à un de nos demi-sous, qui avait cours à Venise. Cet exemple fut ensuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de temps immémorial; on y imprime tous les jours la gazette de l'empire, par ordre de la cour. Si cette gazette est vraie, il est à croire que toutes les vérités n'y sont pas; aussi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraste Renaudot* donna en France les premières gazettes en 1631, et il en eut le privilège, qui a été long-temps un patrimoine de sa famille. Ce privilège est devenu un objet important dans Amsterdam; et la plupart des gazettes des Provinces-Unies sont encore un revenu pour plusieurs familles de magistrats, qui payent les écrivains. La seule ville de Londres a plus de douze gazettes par

semaine. On ne peut les imprimer que sur du papier timbré ; ce qui n'est pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les gazettes de la Chine ne regardent que cet empire ; celles de l'Europe embrassent l'univers. Quoiqu'elles soient souvent remplies de fausses nouvelles , elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'histoire , parce que d'ordinaire les erreurs d'une gazette sont rectifiées par les suivantes , et qu'on y trouve presque toutes les pièces authentiques , que les souverains même y font insérer. Les gazettes de France ont toujours été revues par le ministère. C'est pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules qui ne paraissent pas être dans la bienséance de la société , en ne donnant le titre de *monseigneur* qu'à certaines personnes , et celui de *seigneur* aux autres ; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais souillés par la médisance , et ont été toujours assez correctement écrits.

Il n'en est pas de même des gazettes étrangères ; celles de Londres , excepté celle de la cour , sont souvent remplies de cette indécence que la liberté de la nation autorise. Les gazettes françaises , faites en ce pays , ont été rarement écrites avec pureté , et n'ont pas peu servi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts

défauts qui s'y sont glissés, c'est que les auteurs en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment suivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe, et ils les ont imitées dans leur narration; c'est comme si un historien romain eût employé le style de la loi des douze tables. Ce n'est que dans le style des lois qu'il est permis de dire, *le roi aurait reconnu, le roi aurait établi une loterie*; mais il faut que le gazetier dise, *nous apprenons que le roi a établi*, et non pas *aurait établi une loterie*, &c. . . . *nous apprenons que les Français ont pris Minorque*, et non pas *auraient pris Minorque*. Le style de ces écrits doit être de la plus grande simplicité; les épithètes y sont ridicules. Si le parlement a eu une audience du roi, il ne faut pas dire: *Cet auguste corps a eu une audience du roi, ces pères de la patrie sont revenus à cinq heures précises*. On ne doit jamais prodiguer ces titres; il ne faut les donner que dans les occasions où ils sont nécessaires. *Son altesse dîna avec sa majesté, et sa majesté mena ensuite son altesse à la comédie; après quoi son altesse joua avec sa majesté; et les autres altesse et leurs excellences messieurs les ambassadeurs assistèrent au repas que sa majesté donna à leurs altesse*. C'est une affectation servile qu'il faut éviter. Il n'est pas nécessaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être

employés , sous quelque prétexte que ce puisse être.

A l'imitation des gazettes politiques , on commença en France à imprimer des gazettes littéraires en 1665 ; car les premiers journaux ne furent en effet que de simples annonces des nouveaux imprimés en Europe ; bientôt après on y joignit une critique raisonnée. Elle déplut à plusieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne parlerons ici que de ces gazettes littéraires , dont on surchargea le public , qui avait déjà de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe où les sciences sont cultivées. Ces gazettes parurent vers l'an 1723, à Paris , sous plusieurs noms différens : *Nouvellistes du Parnasse* , *Observations sur les écrits modernes* , &c. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent ; et comme on n'en gagne point à louer des auteurs , la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses , la malignité en procura le débit ; mais la raison et le bon goût , qui prévalent toujours à la longue , les firent tomber dans le mépris et dans l'oubli.

Fin du Tome cinquième.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

E MPOISONNEMENS.	Page 3
E NCHANTEMENT, <i>magie, évocation, sortilège, &c.</i>	10
<i>Enchantement des morts, ou évocation.</i>	15
<i>Des autres sortilèges.</i>	16
<i>Enchantemens pour se faire aimer.</i>	19
E NFER.	21
E NFERS.	35
E NTERREMENT.	38
E NTHOUSIASME.	42
E NVIE.	51
E PIGRAMME.	53
<i>Sur les sacrifices à Hercule.</i>	54
<i>Sur Laïs qui remit son miroir dans le temple de Vénus.</i>	ibid.
<i>Sur une statue de Vénus.</i>	ibid.
<i>Sur une statue de Niobé.</i>	ibid.
<i>Sur des fleurs, à une fille grecque qui passait pour être fière.</i>	55
<i>Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.</i>	ibid.
E PIPHANIE. <i>La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.</i>	59

EPOPÉE. <i>Poëme épique.</i>	61
<i>D'Hésiode.</i>	62
<i>De l'Iliade.</i>	67
<i>De Virgile.</i>	72
<i>De Lucain.</i>	75
<i>Du Tasse.</i>	76
<i>De l'Arioste.</i>	ibid.
<i>De Milton.</i>	90
<i>Du reproche de plagiat fait à Milton.</i>	109
EPREUVE.	114
EQUIVOQUE.	123
ESCLAVES. SECTION I.	127
SECTION II.	132
SECTION III.	135
SECTION IV. <i>Serfs de corps, serfs de glèbe, main-morte, &c.</i>	136
ESPACE.	140
ESPRIT. SECTION I.	143
SECTION II.	154
SECTION III.	163
SECTION IV. <i>Bel esprit, esprit.</i>	167
SECTION V.	177
SECTION VI. <i>Esprit faux.</i>	179
ESSENIENS.	182
ETATS, GOUVERNEMENS. <i>Quel est le meilleur ?</i>	192
ETATS GENERAUX.	199
ETERNITÉ.	202
EVANGILE.	204

T A B L E. 525

EUCCHARISTIE.	207
EVEQUE.	213
EUPHEMIE.	215
EXAGERATION.	216
EXPIATION.	223
EXTREME.	229
EZECHIEL. <i>De quelques passages singuliers de ce prophète, et de quelques usages anciens.</i>	234
EZOURVEIDAM.	241
FABLE.	242
<i>De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables.</i>	251
FACILE. (GRAMMAIRE)	257
FACTION. <i>De ce qu'on entend par ce mot.</i>	259
FACULTÉ.	261
FAIBLE.	263
FANATISME. SECTION I.	265
SECTION II.	273
SECTION III.	280
SECTION IV.	285
SECTION V.	286
FANTAISIE.	290
FASTE. <i>Des différentes significations de ce mot.</i>	292
FAVEUR. <i>De ce qu'on entend par ce mot.</i>	293
FAVORI ET FAVORITE. <i>De ce qu'on entend par ces mots.</i>	295
FAUSSETÉ.	296
<i>Fausseté des vertus humaines.</i>	297

FECOND.	299
FELICITÉ. <i>Des différens usages de ce terme.</i>	300
FEMME. <i>Physique et morale.</i>	302
<i>Polygamie.</i>	310
<i>De la polygamie permise par quelques papes et par quelques réformateurs.</i>	313
<i>Suite des réflexions sur la polygamie.</i>	316
<i>Réponse de l'allemand.</i>	318
FERMETÉ.	319
FERRARE.	320
FERTILISATION. SECTION I.	324
SECTION II. <i>Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.</i>	334
FETES. SECTION I.	337
SECTION II. <i>Lettre d'un ouvrier de Lyon à messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.</i>	340
SECTION III.	343
FEU. SECTION I.	344
SECTION II. <i>De ce qu'on entend par cette expression au moral.</i>	349
FICTION.	350
FIERTÉ.	351
FIEVRE.	353
FIGURE.	357
<i>Figure, ou forme de la terre.</i>	358

T A B L E.

527

<i>Figuré , exprimé en figure.</i>	368
<i>Figure , en théologie.</i>	375
<i>Figures symboliques.</i>	377
<i>Figure , sens figuré , allégorique , mystique , tropologique , typique , &c.</i>	379
FIN DU MONDE.	386
FINESSE. <i>Des différentes significations de ce mot.</i>	393
FLATTERIE.	395
FLEURI.	399
FLEUVES.	401
FLIBUSTIERS.	405
FOI OU FOY. SECTION I.	410
SECTION II.	413
SECTION III.	416
FOLIE.	418
FONTE.	422
FORCE PHYSIQUE.	434
<i>Force mécanique.</i>	435
FORCE.	440
FORNICATION.	443
FRANC OU FRANQ ; FRANCE , FRANÇOIS , FRANÇAIS.	444
<i>De la nation française.</i>	451
FRANÇOIS. SECTION I.	459
SECTION II. <i>Langue française.</i>	465
FRANC ARBITRE.	484
FRANCHISE.	489
FRANÇOIS XAVIER.	491

FRAUDE. <i>S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple ?</i>	499
FRIVOLITÉ.	506
FROID. <i>De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres et dans les beaux-arts.</i>	509
GALANT.	511
GARANT.	513
GARGANTUA.	515
GAZETTE.	519

Fin de la Table du tome cinquième.

